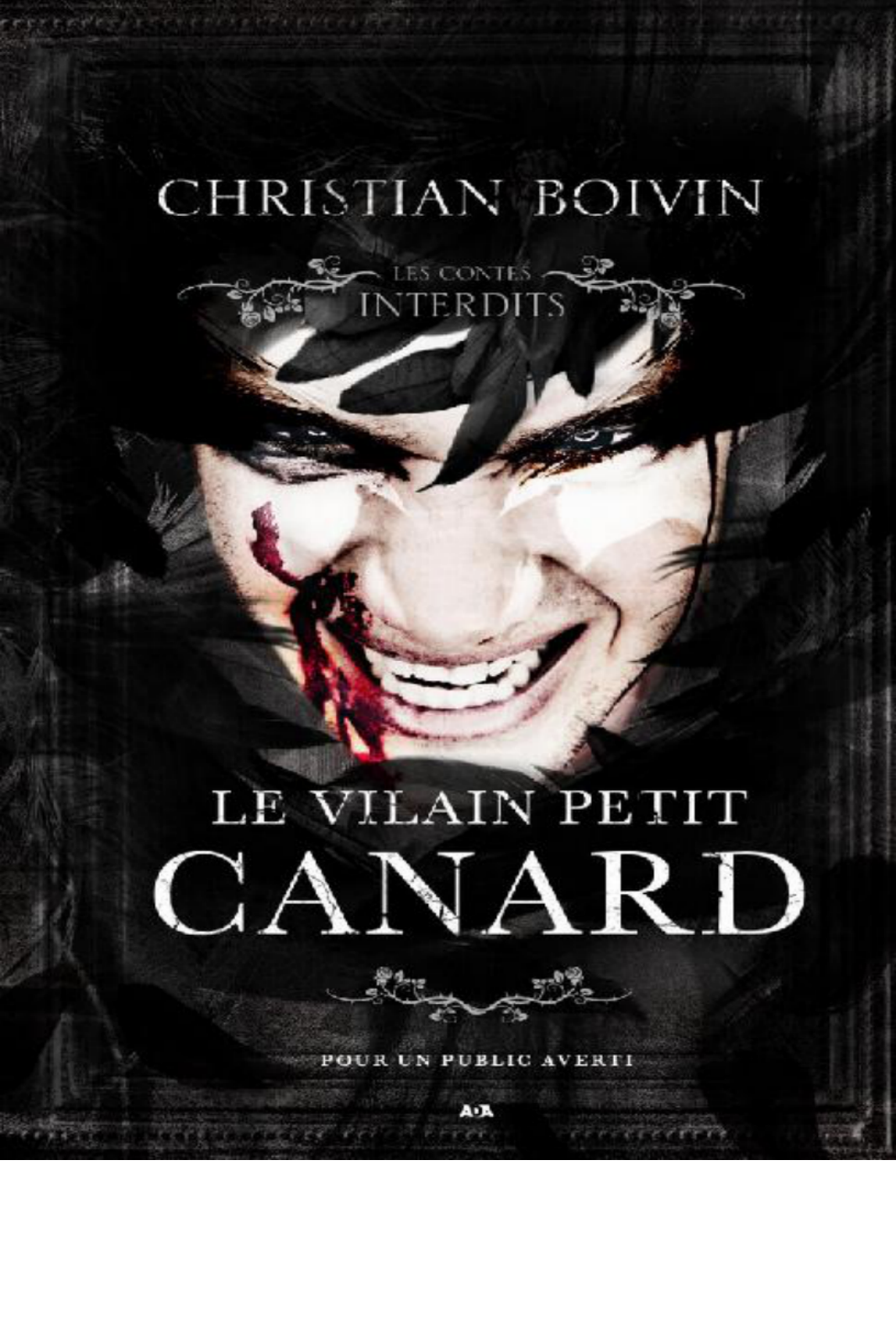


Le vilain petit canard

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



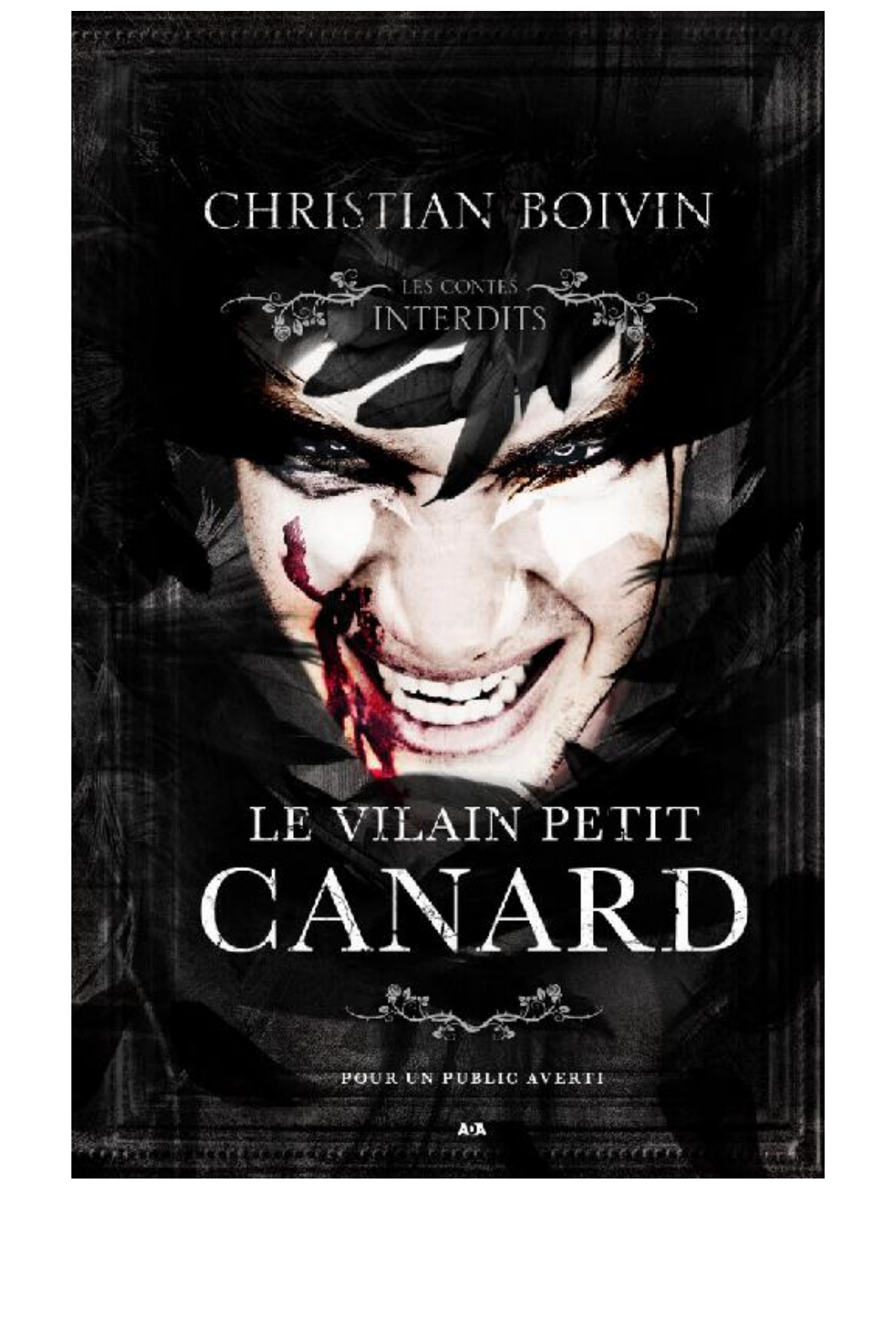
CHRISTIAN BOIVIN

LES CONTES
INTERDITS

LE VILAIN PETIT
CANARD

POUR UN PUBLIC AVERTI

AA



CHRISTIAN BOIVIN

LES CONTES
INTERDITS

LE VILAIN PETIT
CANARD

POUR UN PUBLIC AVERTI

A/A



LE VILAIN PETIT
CANARD





LE VILAIN PETIT
CANARD



CHRISTIAN BOIVIN

A·A
éditions

Avertissement : Cette histoire est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des gens, des événements existants ou ayant existé est totalement fortuite.

Copyright © 2018 Christian Boivin

Copyright © 2018 Éditions AdA Inc.

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit sans la permission écrite de l'éditeur, sauf dans le cas d'une critique littéraire.

Éditeur : François Doucet

Révision éditoriale : Simon Rousseau

Révision linguistique : Féminin pluriel

Correction d'épreuves : Émilie Leroux, Myriam Raymond-Tremblay

Conception de la couverture : Mathieu C. Dandurand

Photo de la couverture : © Getty images

Mise en pages : Sébastien Michaud

ISBN papier 978-2-89786-902-1

ISBN PDF numérique 978-2-89786-903-8

ISBN ePub 978-2-89786-904-5

Première impression : 2018

Dépôt légal : 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Éditions AdA Inc.

1385, boul. Lionel-Boulet

Varennnes (Québec) J3X 1P7, Canada

Téléphone : 450 929-0296

Télécopieur : 450 929-0220

www.ada-inc.com

info@ada-inc.com

Diffusion

Canada : Éditions AdA Inc.

France : D.G. Diffusion

Z.I. des Bogues

31750 Escalquens — France

Téléphone : 05.61.00.09.99

Suisse : Transat — 23.42.77.40
Belgique : D.G. Diffusion — 05.61.00.09.99

Imprimé au Canada



Financé par le
gouvernement
du Canada

Canada

Participation de la SODEC.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition.

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Boivin, Christian, 1974-, auteur

Le vilain petit canard / Christian Boivin.

(Les contes interdits)

ISBN 978-2-89786-902-1

I. Titre. II. Collection : Contes interdits.

PS8603.O425V54 2018 C843'.6

C2018-941964-4

PS9603.O425V54 2018

Remerciements

Merci à mes partenaires de crime, Simon, Yvan et L.P.. Plus que des collègues, vous êtes devenus mes meilleurs amis. Et grâce à vous, je me sens rajeunir de salon en salon ! Maudit que je vous aime !

Merci à Maude, Sylvain et Sonia de vivre l'aventure des Contes interdits avec moi. Votre amitié m'est précieuse.

Merci à la merveilleuse équipe des Éditions AdA de continuer de croire en moi. Merci à Mathieu (le Dieu des pages couvertures !) pour tes chefs-d'œuvre.

Merci à ma famille — Chantal, Alexandra et Stéphan — pour votre soutien et votre amour.

Mais ultimement, merci à toi, cher lecteur, qui tiens ce livre entre tes mains. C'est grâce à toi que tout ceci est possible.

*« Je déteste les histoires qui débutent par une citation, ça fait prétentieux.
On dirait un complexe d'infériorité mal géré. »*

— Clay

« Il songeait à la manière dont il avait été persécuté et insulté partout, et voilà qu'il les entendait tous dire qu'il était le plus beau de tous ces beaux oiseaux. »

— Hans Christian Andersen,
Le vilain petit canard, juillet 1842

LE VILAIN PETIT CANARD

L'histoire que je relate dans ces pages paraîtra déconcertante, et si ce n'était pas la mienne, je jurerais qu'il s'agit d'une fiction. Je ne veux pas nécessairement faire de ce récit une autobiographie, toutefois je désire raconter comment tout a commencé et à quel point ça a chamboulé ma vie — si on peut appeler ça une vie.

Ces mots, ce sont les miens.

Et ils sont une mise en garde.

Un avertissement pour vous, contre moi-même.

Chapitre 1

C'était un vendredi matin tout à fait ordinaire. Je verrouillai la porte après être sorti de mon appartement, peu motivé à me rendre au boulot. Sur le palier, je croisai Isabella, ma voisine, qui retournait chez elle.

Nous échangeâmes un bref regard, chacun saluant l'autre du bout des lèvres. Non pas parce que nous étions en froid, au contraire. Je n'avais jamais l'esprit clair au lever du lit, et de toute évidence, à en juger par son teint livide et par ses cernes, Isabella revenait encore d'une nuit agitée. Elle semblait crouler de fatigue.

Ce genre de rencontres se produisait régulièrement le matin, vers la même heure ; moi partant, elle arrivant. Je la connaissais à peine. Nous discussions parfois le soir, quand nous sortions par hasard au même moment sur notre balcon respectif.

J'avais indéniablement un *kick* sur elle.

Elle était mon style de fille : une belle grande rousse aux cheveux bouclés et au teint pâle, mince, sans paraître trop maigrichonne. Sa moue boudeuse, son allure *sexy*, dégageant une aura quasi lubrique, m'attiraient. Je l'avais remarquée dès notre première rencontre, lors de mon déménagement dans cet immeuble. J'aurais aimé avoir l'occasion de mieux la connaître, toutefois je craignais de la faire fuir si je lui posais trop de questions. Elle aurait vu clair dans mon jeu, c'est certain. Elle avait une étincelle dans le regard, une lueur de perspicacité vraiment particulière... Trop gêné, je n'avais pas l'audace de m'aventurer sur le terrain de la séduction ; je me contentais de la saluer à son retour le matin, et de discuter brièvement avec elle de banalités quelques soirs par mois.

À l'époque, je n'avais aucune idée de ce qu'elle faisait dès la

noirceur venue : faisait-elle le *party* ? est-ce qu'elle travaillait ? Je n'avais jamais osé aborder ce sujet avec elle. Ni aucun autre sujet sérieux, d'ailleurs.

Je sais aujourd'hui qu'elle ne m'aurait jamais révélé cette information. De toute façon, même si elle l'avait fait, je ne l'aurais jamais crue.

Au rez-de-chaussée, je croisai Abraham, notre concierge. C'était un Afro-Américain d'une quarantaine d'années, un gars chauve assez baraqué, avec un visage jovial. Généralement, à l'heure où je partais pour le boulot, il nettoyait les portes vitrées de l'immeuble. Ce vendredi-là ne faisait pas exception.

— Salut, Clay, me lança-t-il joyeusement en me voyant approcher de la sortie.

• • •

Je dois faire une confession : Clay n'était pas mon vrai nom. Celui qui était inscrit sur mon baptistaire, c'était Clément, mais je l'avais toujours détesté. Je ne comprenais pas pour quelle raison mes parents m'avaient nommé ainsi et je n'avais jamais pu le leur demander, puisqu'ils étaient disparus quelques mois après ma naissance, laissant la responsabilité de mon éducation à mes grands-parents maternels, des gens très pieux qui m'obligeaient à les accompagner à la messe chaque dimanche. Tout ce qu'il me restait de mes parents, c'était une photo de famille prise peu de temps après ma naissance.

Dès mon arrivée à Montréal, je m'étais empressé de changer de nom et depuis, je n'avais jamais plus remis les pieds dans une église.

Nouvelle ville, nouvelle identité, nouvelles habitudes.

• • •

— Salut, Abraham, dis-je en simulant un air enjoué. Est-ce que les Nationals ont gagné leur partie hier ?

Abraham était un amateur de baseball, particulièrement des Expos

de Montréal. Il était demeuré fidèle au club même après son déménagement à Washington en 2005, en dépit de son changement de nom.

— Ils ne jouaient pas, malheureusement, répondit-il sans cesser de me sourire. Mais c'est gentil de ta part de t'y intéresser. Dis-moi, est-ce que tu veux voir la dernière acquisition que j'ai faite sur eBay ?

J'acquiesçai, même si, en fait, je m'en foutais royalement. Cependant, je tenais à conserver de bonnes relations avec le concierge, considérant que ça pourrait toujours s'avérer utile plus tard.

Je le suivis jusque dans le bureau de l'entretien au sous-sol, où il s'arrêta devant un grand casier en métal identifié à son nom. Il extirpa une clé de sa poche, avec laquelle il déverrouilla le cadenas, puis il me montra le trésor qu'il gardait précieusement à l'intérieur : une banale casquette de baseball.

— Elle est magnifique, non ? s'exclama-t-il, les yeux pétillants de fierté. Une authentique casquette des Expos, autographiée par le grand Gary Carter lui-même !

Constatant mon ignorance, Abraham se fit un devoir de me relater les faits saillants de la fabuleuse carrière de Gary Carter pendant les dix années où il avait joué pour les Expos de Montréal.

— Je suis désolé de ne pas partager ton enthousiasme, Abraham, mais tu me parles d'un gars qui jouait à Montréal à une époque où je n'étais même pas né ! De toute façon, je dois aller travailler... À plus tard !

Nous nous saluâmes de la main après être revenus en haut ; il reprit son nettoyage de vitres dès mon départ.

Je marchai avec peu d'entrain en direction de l'abribus, faisant un arrêt au Tim Hortons du coin afin d'acheter ma dose quotidienne de poison, dans l'espoir que la caféine m'aide à retrouver la motivation perdue depuis belle lurette.

Plus j'avancais et plus je ressentais une appréhension que des milliers de travailleurs dans ma situation devaient éprouver aussi, étant obligé de m'enfermer dans un bâtiment déprimant afin d'effectuer un boulot qui n'engendrait plus aucune passion, entouré de collègues insignifiants dont la proximité au mieux m'indifférait, au

pire me répugnait.

La musique endiablée de White Zombie crachée par mes écouteurs guidait chaque pas de ma sombre marche.

Dans l'abribus, tout le monde fixait le bout de ses pieds en attendant l'autobus, personne n'osait adresser un regard ou une parole à quiconque. Nous étions des automates, programmés pour répéter chaque geste inlassablement sans remettre en question notre objectif.

Du moins, c'est ainsi que je me rappelle cette période de ma vie. J'avais l'impression que ma misérable existence n'était qu'un ouvrage en deux dimensions. Je pressentais qu'un univers entier m'échappait et que ses secrets m'étaient inaccessibles.

L'autobus arriva finalement. Nous embarquâmes et il nous mena jusqu'à la station de métro la plus proche.

Dans ces souterrains déprimants, nous nous suivions tels des lemmings inconscients du précipice vers lequel nous nous dirigeons. Je marchais, le dos voûté, croulant sous le poids de mes maigres responsabilités imaginaires. Les wagons de métro me semblaient trop exigus.

Lorsque j'émergeai enfin à l'air libre, mon soulagement fut de courte durée, puisque je n'avais qu'un coin de rue à parcourir avant d'arriver devant l'immeuble où je travaillais.

J'étais informaticien. J'étais employé par une entreprise de cybersécurité située au centre-ville. J'étais ce qu'on appelait un « *white hat* », un hacker, un pirate informatique qui, plutôt que de faire le mal et de répandre l'anarchie, utilisait ses talents afin de détecter les failles de sécurité et de colmater les brèches numériques. J'avais emménagé à Montréal précisément pour faire ça.

Au début, c'était un travail gratifiant, jusqu'à ce que le propriétaire de l'entreprise engage son neveu, Marc. À partir de ce moment, tous les dossiers excitants avaient été octroyés exclusivement à ce dernier, mon patron ne me laissant que des miettes. J'étais vite devenu blasé de ce boulot.

Je savais que j'aurais pu donner ma démission et partir ailleurs, mais les emplois de ce genre étaient plutôt rares au Québec au début des années 2000, et je n'avais pas envie de fonder ma propre

entreprise. Alors je continuais de rentrer chaque matin, dans l'espoir qu'il se passe quelque chose de nouveau, que les choses changent enfin. Un sage a déjà dit que répéter les mêmes actions en espérant obtenir un résultat différent était un signe de folie ; dans mon cas, je crois simplement que ma conscience marinait dans le marasme. Jusqu'à ce fameux vendredi, j'avais l'impression d'être mort à l'intérieur et que mon corps ne s'en était pas encore aperçu.

Dans le hall de l'immeuble, je me demandai, comme chaque matin, si je devais prendre l'escalier plutôt que l'ascenseur pour faire un peu d'exercice. Après tout, ce n'était que cinq étages.

L'ascenseur annonça mon arrivée au cinquième niveau de son doux carillon, me reprochant du même coup mon absence de motivation à me passer de ses services.

Dès mon entrée dans nos bureaux, je fus accueilli par Audrey, la réceptionniste, qui me salua d'un sourire sincère. Je m'efforçai de l'imiter en retour, estimant qu'elle méritait cette marque de politesse puisqu'elle était la seule collègue réellement amicale avec moi.

Puis, je me dirigeai vers mon cubicule, tel un condamné.

Je m'installai à mon poste de travail tout en essayant de me motiver. Je tâchai de me convaincre que plus vite je commençais, plus tôt je pourrais repartir.

La liste des sites Internet que je devais tester était ennuyeusement longue ; dans la majorité des cas, un simple manque de rigueur dans les mises à jour de sécurité des logiciels sur le serveur était la cause de la faille. Je remplissais alors un rapport de défaillances que j'envoyais au client avec une facture, ainsi qu'un formulaire d'abonnement à notre service de protection en temps réel.

À midi, je me rendis dans notre cuisinette où je mangeai dans un coin, comme d'habitude, avec le dernier livre de Patrick Senécal pour seule compagnie. Je sentais le poids du regard des autres occupants ; après tout, j'étais le marginal de la compagnie.

Je m'en foutais. Je n'avais aucun intérêt à nouer des relations avec eux.

Marc, le neveu du patron, se trouvait déjà dans la pièce à mon arrivée, exécutant son numéro de charme habituel auprès de la gent

féminine. Pendant que je mastiquais la dernière bouchée de mon sandwich, il lança une blague médisante à mon sujet, qui provoqua l'hilarité générale.

J'étais sa tête de Turc préférée, et il se faisait un devoir de constamment le rappeler aux autres.

Sans laisser voir que j'avais entendu quelque chose, je retournai dans mon cubicule en fixant l'extrémité de ma cravate. D'ailleurs, je m'étais toujours demandé pour quelle raison je devais m'accouttrer ainsi : chemise, pantalon, veston, cravate... Je ne rencontrais aucun client, ne sortais jamais de mon espace de travail. J'aurais pu effectuer les mêmes tâches à partir de chez moi, ça aurait été tellement plus agréable !

• • •

Pour l'instant, mon histoire peut sembler monotone, voire déprimante. En quoi ma vie banale était-elle si différente de celle du premier quidam venu ? J'y viens...

Chapitre 2

Lorsque cette interminable journée s'acheva, je m'échappai de l'immeuble en quatrième vitesse, effectuant le trajet de retour comme sur un nuage. J'étais fébrile, ayant devant moi 64 heures de liberté, 64 heures à *gamer* avec mes *chums* en ligne.

Dans le hall de mon immeuble, Abraham passait l'aspirateur sur un tapis d'une autre époque. L'appareil produisait un tel vacarme que le concierge sursauta lorsque j'apparus dans son champ de vision.

— Tu viens toujours faire une partie sur ma nouvelle console, Abraham ?

— Bien sûr, Clay ! À 21 heures ?

— Ça marche.

Qualifier Abraham de bourreau de travail était un euphémisme ; en plus de mon immeuble, dont il avait la charge à temps plein, je savais qu'il s'occupait également à temps partiel de différents édifices du quartier. Il passait son seul moment de congé, le vendredi soir, à jouer aux jeux vidéo avec moi.

Même s'il n'était plus un étranger, j'hésitais à considérer le concierge comme mon ami. Quelque chose d'inqualifiable dans son attitude me rendait mal à l'aise à la longue et me décourageait de nouer davantage de liens avec lui, m'incitant d'ailleurs à abrégé nos rencontres. Pourquoi l'invitais-je chez moi semaine après semaine ? Était-ce par altruisme ? Ou bien mes actes étaient-ils motivés par mon égoïsme, par l'idée que j'obtiendrais un jour un retour d'ascenseur de sa part ?

Dans mon appartement, fidèle à mes habitudes, je m'empressai de retirer ma tenue inconmodante afin d'enfiler des vêtements moelleux. Quelques minutes plus tard, j'étais confortablement installé sur le

divan, en face de ma console de jeu, un pogo réchauffé au four à micro-ondes et une bière froide déjà bien entamée à portée de main.

J'effectuai quelques parties en solo, attendant patiemment que les équipiers de mon jeu multijoueur favori se connectent à leur tour. Je ne savais presque rien à propos d'eux, et c'était parfait ainsi. Néanmoins, au fil du temps, j'avais pu apprendre quelques détails croustillants. Par exemple, « Masterchief » était un ex-alcoololo de Québec qui avait troqué sa dépendance à la boisson contre le jeu en ligne. « Pedro69 » était un jeune homme d'origine mexicaine installé à Montréal qui faisait seulement de petits boulots à droite et à gauche afin de gagner le nécessaire pour tenir quelques mois. « LolitaBitch » était un trentenaire gaspésien, père de famille, qui souhaitait changer de sexe.

De notre joyeuse bande de marginaux, j'étais certainement le plus « normal ».

À 21 heures précises, on frappa trois coups à ma porte.

— Entre, Abraham ! hurlai-je pour couvrir les bruits d'armes à feu émis par mon jeu. C'est pas verrouillé !

J'entendis ma porte s'ouvrir et se refermer, puis le concierge s'installa à mes côtés pendant que je terminais ma partie.

— Je ne comprendrai jamais comment tu peux tirer autant de plaisir dans ces jeux violents, dit-il en plaisantant à demi, tout en décapsulant les deux bières qu'il avait apportées.

Je saisis la bouteille qu'il me tendait, en fit tinter le col contre la sienne dans un *cheers* sonore, puis avalai une lampée de la bière importée. Je me retins de grimacer, comme d'habitude, ne partageant pas les mêmes goûts qu'Abraham en matière d'alcool.

Après quoi je lançai son jeu favori : MLB. Du baseball. Dans ce domaine non plus, nous ne partagions pas les mêmes intérêts. À croire que nous n'avions absolument rien en commun.

Le concierge s'empara de l'autre manette et nous commençâmes la partie. Nous n'étions pas très habiles, cependant Abraham avait l'air de passer un bon moment en ma compagnie. Étais-je son seul ami ? Avait-il de la famille dans la région ?

Abraham parlait peu de son passé. Il répondait invariablement de

manière évasive quand mes questions devenaient trop personnelles. Je savais qu'il venait d'Ontario, et il m'avait confié, un soir où l'alcool avait affaibli ses facultés plus que d'ordinaire, que sa femme et sa fille avaient été sauvagement assassinées peu avant son arrivée à Montréal. J'aurais voulu en apprendre davantage, toutefois l'émotion avait réduit le concierge au silence. Je m'étais donc abstenu d'insister.

Peu avant 23 heures, Abraham lâcha un long bâillement en étirant ses énormes bras.

— Désolé d'être un *casseux d'party*, mais je suis épuisé et je commence à travailler tôt demain matin. Merci pour cette partie, Clay.

Il se leva, puis s'attarda à la seule photo de mes parents que je possédais, accrochée au mur.

— Tu as fait le ménage ? me taquina-t-il. La semaine passée, ce cadre-là était plein de poussière !

— Tu es en train de me donner des complexes ! répliquai-je. Je ne suis pas un maniaque de la propreté comme toi !

Le concierge s'esclaffa d'un lent rire gras, avec sa voix grave à la James Earl Jones, tout en prenant le chemin de la sortie. Dès que la porte fut refermée, je m'empressai de vider dans l'évier le reste de la bière importée, que j'avais à peine touchée, et m'emparai d'une bouteille de rousse dans le frigo. La fraîcheur du liquide houblonné qui caressait ma gorge me procura des frissons de bonheur. Je la bus en un temps record, et m'en servis une autre avant de retourner dans le salon. Rapidement, je changeai de jeu et replongeai dans mes dépendances numériques.

Peu avant minuit, je fis une pause pour aller uriner. À mon retour, je fis un détour par la cuisine afin de me prendre une autre bière, puis je constatai avec horreur que j'avais été déconnecté de la partie. Un message, aussi simple que fatal, s'affichait désormais sur mon téléviseur de 60 pouces : « *perte de connexion* ». Le moment était vraiment mal choisi.

L'estomac noué, je me précipitai sur la manette pour essayer de rétablir la situation, même si je savais que j'avais peu de chances d'y arriver. Mes tentatives de connexions furent infructueuses. Aucune communauté en ligne ne semblait disponible, tous les serveurs

indiquant « *hors service* ». J'avais la certitude que le problème ne venait pas de ma connexion à Internet. Une visite sur la page Web du créateur du jeu confirma ma pire crainte : le service était en panne pour une durée indéterminée. Une panique puérile s'empara de moi.

Aujourd'hui, ce genre de problème me paraît risible. Mais à cette époque, le jeu en ligne était ma seule activité, mon seul loisir, mon seul exutoire. Toute la semaine, j'attendais ce moment avec impatience, et voilà qu'une simple panne informatique me privait de ce plaisir.

À bout de nerfs, je tournais en rond dans mon salon, comme un lion en cage. Le temps filait à une vitesse infinitésimale. Je vérifiais régulièrement l'état du service, sans succès, sachant que je devais plutôt me changer les idées si je ne voulais pas perdre la raison.

Je jetai un coup d'œil à ma liste de jeux vidéo, toutefois aucun titre ne m'interpella. Je parcourus ma maigre collection de disques DVD et Blu-Ray, à la recherche d'un film divertissant, mais rien ne m'attira. Je ne pouvais regarder la télé, puisque je n'étais abonné à aucun service de télédiffusion. Je poussai l'audace jusqu'à consulter l'horaire des films qui passaient au cinéma ; j'avais déjà vu tous ceux qui m'intéressaient. Même les *subreddit* de porno que je fréquentais régulièrement me laissèrent de marbre.

Mon pouls augmentait au même rythme que mon impatience. Alors que le message d'erreur sur l'écran me narguait depuis un moment, je sentis soudainement une bouffée de chaleur m'envahir. Dans un excès de rage, je projetai la manette de la console à bout de bras, regrettant aussitôt ce geste. Mais il était trop tard. Horrifié, je la regardai filer à toute vitesse vers la portefenêtre que j'avais ouverte à mon arrivée. La manette se fracassa contre le béton armé du balcon, puis elle éclata en plusieurs fragments.

Récupérant rapidement mon sang-froid tout en me maudissant pour cette saute d'humeur, je ramassai les éclats, estimant que l'air frais m'aiderait à retrouver mon calme.

Dehors, la température agréable me fit le plus grand bien. La cacophonie urbaine nocturne, phénomène insolite pour un gars de la campagne comme moi, finit par chasser mon impatience débridée.

J'observai les passants, me demandant où ils se rendaient à une heure si tardive.

Un coup de klaxon me fit sursauter. La sirène d'un véhicule d'urgence attisa ma curiosité.

Même après de nombreuses années à vivre dans la métropole, je m'y sentais encore comme un intrus. J'avais l'impression qu'elle ne parviendrait jamais à m'assimiler et finirait par me régurgiter.

Ma contemplation citadine fut interrompue par l'arrivée d'Isabella sur son balcon.

— Salut, marmonna-t-elle une fois passée la surprise de ma présence.

— Salut.

— Belle soirée.

— Ouais.

Elle s'appuya contre la balustrade en scrutant le ciel comme si elle cherchait une étoile en particulier. Isabella paraissait encore plus pâle que d'ordinaire. Ses yeux étaient plus petits qu'à l'habitude et son visage trahissait un manque de sommeil chronique. Pourtant, son charme m'envoûta de nouveau.

Je cherchai quelque chose d'intéressant à lui dire, un sujet de conversation, une question, n'importe quoi. J'en fus incapable, je me figeais en sa présence, mon cerveau refusait de collaborer. Mes yeux demeuraient simplement rivés sur elle, ce dont elle était parfaitement consciente. Mon embarras, déjà grandissant, ne faisait qu'empirer.

— Est-ce que tu sors encore, ce soir ?

Malgré moi, ma question sonna comme un reproche. Pourtant, ce n'était que de la curiosité. Je voulais savoir depuis longtemps pour quelle raison elle passait la majorité de ses nuits à l'extérieur, pour ne rentrer qu'au petit matin.

Alors que j'essayais de reformuler ma phrase autrement, elle tourna lentement la tête dans ma direction et me fixa d'un air mystérieux, les sourcils froncés. Un long silence inconfortable s'installa entre nous. Je sus que je venais de faire une gaffe.

— Isabella ?

Une voix masculine, provenant de son appartement, nous fit

sursauter tous les deux. Un homme vint la rejoindre sur le balcon et passa son bras autour des épaules de ma voisine. Je devinai que cet inconnu était son *chum*, même si c'était la première fois que je le voyais dans les parages.

Je ressentis une pointe d'amertume. J'avais toujours cru qu'Isabella resterait célibataire, du moins assez longtemps pour que je me décide à m'immiscer dans sa vie amoureuse. Voir cet homme se tenir aussi rapproché d'elle, de manière si intime, me levait le cœur. En même temps, j'étais le seul responsable de ma déception ; j'aurais dû avoir le courage de faire les premiers pas bien avant.

L'attitude d'Isabella se transforma subtilement à l'arrivée de l'homme. Sa posture devint plus rigide, comme si elle ressentait une certaine gêne à se trouver en sa présence.

— C'est le moment de passer à l'action, chuchota-t-il à l'oreille de ma voisine.

Il avait parlé assez fort pour que je puisse l'entendre, sans que je sache si c'était volontaire ou non. Puis, il se tourna vers moi.

— Salut, mec ! C'est toi, son voisin *geek* ?

« Est-ce donc ce qu'elle pense de moi ? pensai-je aussitôt. Elle me voit comme un intello ? comme un gamin ? un attardé social ? » Quoique, sur ce dernier point, elle n'aurait pas eu complètement tort.

— Moi, c'est Damon. Mais tout le monde m'appelle Démon, dit-il en allongeant le bras au-dessus de la balustrade afin que je lui serre la main.

Pour + de romans epub - > > > www.bookys-gratuit.com

Il avait une poigne de fer et une paume glaciale. Sa taille et sa stature étaient sensiblement les mêmes que les miennes, toutefois je me sentais insignifiant, tellement il dégageait un magnétisme inqualifiable. J'estimais qu'il était le genre de gars à prendre ses aises n'importe où. Aucune ride ne creusait de sillons sur son visage. Pourtant, j'avais l'impression de me trouver face à une vieille âme, à une conscience centenaire dans un corps au crépuscule de l'adolescence.

Il me fixa avec un sourire narquois, comme s'il parvenait à lire au plus profond de mon être.

— Tu as eu un petit problème avec ta manette ? me demanda-t-il.

Il me fallut un bon moment pour comprendre qu'il avait vu les fragments par terre. Se moquait-il de moi, ou ne cherchait-il qu'à être amical ?

— Mouais. J'ai un peu pogné les nerfs.

— Dans ce cas, si tu n'as rien d'autre à faire ce soir, Isabella et moi on s'en allait dans un *party* privé. Tu pourrais nous accompagner, si ça te dit.

Il me tendit une carte de visite sur laquelle le nom d'un *nightclub* clandestin était inscrit : Le chant du cygne. L'adresse y était également indiquée.

Pendant que j'examinais le morceau de carton, j'entendis Isabella murmurer à Démon que c'était une mauvaise idée. Elle tenta maladroitement de le dissuader. Je crus même entendre de sa part : « Non... pas lui. » Je relevai les yeux dans leur direction, découvrant le regard furieux, voire dominateur, que l'homme adressait à ma voisine. Isabella se renfroigna immédiatement et fixa le bout de ses Dr. Martens, comprenant qu'il était vain d'argumenter. Je sus alors lequel des deux dirigeait la danse dans le couple.

Par mon silence prolongé, Démon se rendit compte de mon hésitation.

— L'invitation est valide seulement pour ce soir, mec, ajouta-t-il. Demain, ça va se faire ailleurs. Si tu décides de passer, apporte la carte, sinon tu ne pourras pas entrer. *Ciao*.

Et il repartit aussi vite qu'il était arrivé. Isabella se précipita à sa suite sans même prendre le temps de me saluer, visiblement perturbée par le déroulement de notre rencontre.

Rencontre, d'ailleurs, qui me laissa profondément perplexe.

Le charisme de Démon m'avait fasciné autant qu'il m'avait terrifié. Je me sentais comme un papillon de nuit, incapable de résister à l'attrait d'une envoûtante lumière, à la différence que j'étais conscient de me brûler à son contact. Je devinais que son sobriquet n'était pas qu'une fanfaronnade ; il avait dû accomplir des actes immondes pour le porter aussi fièrement. Pourquoi, dans ce cas, aspirais-je tant à retrouver sa proximité ? Quels bénéfices tirerais-je à le côtoyer ?

Après leur départ, je demeurai un moment à l'extérieur, pensif. J'espérais revenir à une forme de sérénité dans la contemplation de la ville, cependant celle-ci me paraissait désormais terriblement terne.

Voyant que la quiétude d'auparavant m'était désormais inaccessible, je retournai à l'intérieur afin de vérifier si mon jeu fonctionnait de nouveau. Le message d'erreur inexorablement affiché sur l'écran eut raison de ma volonté ; je choisis de rejoindre mes voisins plutôt que de continuer de me morfondre, seul.

En me préparant, j'essayai encore de me convaincre que j'avais pris la bonne décision. Il y avait trop longtemps que je n'avais pas fait d'agréables rencontres, puisque j'avais pris l'habitude d'éviter les inconnus comme la peste.

Le hall de mon immeuble était évidemment désert à cette heure tardive. Marchant d'un pas modéré, il me fallut moins de trente minutes pour arriver à l'adresse indiquée sur le carton d'invitation. À trois reprises, je faillis faire demi-tour ; chaque fois, ce fut la curiosité qui me motiva à poursuivre. J'aimais croire que j'étais animé d'une intrépidité nouvelle.

Chapitre 3

L'immeuble, un vieil entrepôt décrépit s'étirant sur deux étages, était situé à l'écart des artères populaires et n'était accessible que par un enchevêtrement de ruelles sombres. Je me tenais devant une lourde porte en fer rouillé, incertain de me trouver au bon endroit, quand un gorille de plus de deux mètres franchit le seuil en faisant grincer les gonds du portail.

L'homme, dont les biceps étaient énormes, me fixait d'un air féroce. Son crâne ébène, rasé, reflétait la faible lueur produite par l'ampoule au-dessus de nos têtes.

— Invitation ? demanda-t-il d'une voix caverneuse, qui semblait sortir tout droit d'un mauvais film de série B.

Impressionné par la stature du portier, je lui remis la carte de visite d'une main tremblotante. Il grogna une forme d'approbation, du moins ce fut ainsi que je l'interprétei, puis il m'intima d'entrer. Derrière moi, les lamentations des charnières me parurent plus sinistres. Lorsque le portier tira le verrou, je me demandai si je ne venais pas de me fourrer dans un sale borbier. Mais il était trop tard pour changer d'idée.

Je longeai un couloir sombre qui débouchait sur une immense salle au plafond élevé. Cette discothèque improvisée rivalisait avec les commerces établis : ambiance tamisée, éclairage sophistiqué, musique techno rythmée.

Dans un coin de la pièce, un long comptoir derrière lequel s'affairaient des serveurs offrait un choix élaboré de boissons. Plus loin, des danseurs professionnels exhibaient leur talent sur une petite scène. Même si la majeure partie de la salle servait de piste de danse, une section en retrait comportait des tables et des chaises ainsi que de

luxeux canapés, accueillant ceux qui préféraient bavarder.

La salle était bondée. Tout le monde dansait, tout le monde buvait, tout le monde discutait, tout le monde prenait du bon temps.

Je m'imaginais mal comment j'allais retrouver Isabella et son copain dans ce rassemblement compact de fêtards. J'avais espéré aboutir dans une petite salle, où j'aurais pu les repérer en un coup d'œil. Sans me laisser décourager, je commandai un verre de Bloody Mary, puis je m'accoudai au bar afin d'observer la foule.

Pendant que je sirotais mon verre, j'eus l'étrange impression que mes voisins de tabourets me dévisageaient. Les serveurs aussi semblaient me fixer d'un drôle d'air. Je ne comprenais pas ce qui pouvait clocher chez moi pour attirer leur attention de la sorte. Mes vêtements étaient corrects, même s'ils n'étaient pas à la dernière mode. Ou peut-être étais-je en train de devenir parano ? Néanmoins, je me souciai peu d'eux et me concentrai principalement sur les gens qui dansaient frénétiquement sur la piste. Une fois mon verre vidé, je quittai mon poste d'observation, dans l'espoir de voir la chance me sourire.

Me dirigeant vers le fond de la salle, là où se trouvaient les canapés, j'aperçus à travers la foule deux jolies demoiselles légèrement vêtues qui disparaissaient mystérieusement dans le plancher. Intrigué, je m'approchai de l'endroit où je les avais vues. J'y découvris un étroit escalier creusé dans la pierre, menant à un sombre sous-sol. De mon cerveau ou de la queue entre mes jambes, je ne sais lequel des deux influença ma décision, mais je choisis de les suivre sans même vérifier si j'y étais autorisé. Les jeunes femmes avaient déjà disparu de mon champ de vision, avalées par la noirceur du tunnel.

Je progressais prudemment, chaque marche où je mettais le pied étant moins éclairée que la précédente. Je ne voyais rien à plus de trois mètres devant moi, hormis les prochaines marches. Déterminé à me rendre jusqu'en bas, je m'enfonçai davantage dans le noir. Bientôt, je dus placer mes mains de part et d'autre du rugueux couloir en pierre pour me guider, puisque je peinais à voir au-delà du bout de mon nez. Comment les femmes avaient-elles pu se rendre aussi loin avec leurs talons aiguilles sans trébucher ?

La lumière rassurante du *nightclub* se trouvait déjà loin derrière moi et je n'avais pas encore atteint le palier inférieur. L'air devenait glacial et empestait l'humidité. Je crus entendre un bref chuchotement ; je me figeai aussitôt.

— Il y a quelqu'un ? demandai-je d'une voix chevrotante.

C'était le silence complet. Je ne percevais que le rythme effréné de mon cœur tambourinant dans ma poitrine, menaçant presque de bondir hors de ma cage thoracique. Avais-je vraiment entendu quelque chose, ou avait-ce été simplement le fruit de mon imagination ?

Une chanson me vint à l'esprit : *Fear of the dark*, du groupe Iron Maiden.

Je poussai un petit rire nerveux, me trouvant soudainement ridicule. J'avais passé l'âge d'avoir peur du noir. Déglutissant bruyamment, je m'obligeai à poursuivre ma descente.

Enfin, je crus percevoir une faible lueur au loin. Rassuré, je franchis la distance qui m'en séparait à une cadence plus soutenue. Quand je parvins enfin au palier inférieur, je lâchai un long soupir de soulagement.

L'ampoule au-dessus de ma tête diffusait un timide éclairage orangé, à peine suffisant pour révéler la présence d'une porte en métal devant moi. Je l'ouvris sans hésitation, heureux de quitter ce lieu lugubre.

Un couloir aussi étroit que mal éclairé m'attendait de l'autre côté. Je plissai le nez de dégoût lorsque l'odeur pestilentielle qui y régnait me happa. Un liquide jaunâtre et grassex suintait des cloisons en plâtre, la peinture s'écaillait par endroit, et une partie du plafond était calcinée. Le sol en pierre était collant et maculé de taches ressemblant à du goudron. Le contraste avec la luxueuse pièce supérieure était particulièrement frappant.

J'avancais avec une certaine réticence, craignant le contact de cette saleté comme s'il s'agissait d'un cancer. Un vacarme aussi brusque qu'inattendu déchira le silence, me faisant sursauter : la porte venait de claquer dans mon dos. Mon cœur s'affola pendant un bref instant, à cause de la surprise davantage que de la frayeur.

À mi-parcours, mon chemin fut entravé par un rideau composé de chaînes graisseuses sur lesquelles de nombreuses lames de rasoir avaient été fixées à l'aide de fil barbelé. Il me fallait trouver une façon de le traverser si je voulais continuer d'avancer. Les filles y étaient forcément parvenues, puisque je n'avais croisé aucune autre porte.

Une petite voix dans ma tête ne cessait de répéter que c'était une mauvaise idée et que je devais déguerpir au plus vite. Pourtant, je m'obstinais à l'ignorer. Je m'efforçais de trouver une explication rationnelle en me disant que ce décor n'était qu'une habile mise en scène pour créer une ambiance insolite.

Saisissant certains maillons du bout des doigts tout en faisant bien attention de ne pas me couper, j'écartai quelques pans de ce redoutable rideau. J'échouai, cependant, à créer une ouverture suffisamment grande pour m'y faufiler. Si j'éloignais davantage les chaînes, je courrais le risque de voir mes mains se faire entailler par les autres lames. Et puisque le rideau touchait presque le sol, même en dansant le limbo je n'aurais pas pu passer par-dessous. L'idée même me répugnait.

J'abandonnai, déçu par mon incapacité à trouver une façon de me rendre à l'autre bout du couloir sans me blesser. Je fis demi-tour, croyant pouvoir rejoindre l'escalier, mais c'était mal connaître cet endroit diabolique. La porte, désormais verrouillée, refusait de me laisser repartir. Il fallait une clé, que je n'avais pas. Maudissant ma curiosité, je retournai examiner le rideau maléfique, essayant de faire fi de la boule d'angoisse qui se formait graduellement au creux de mon ventre.

Un proverbe dit : *Ne te laisse pas abattre par l'adversité, n'en montre au contraire que plus de courage.* Dans mon cas, l'adversité engendra plutôt de l'ingéniosité, puisque j'eus l'idée de retirer ma chemise et de l'enrouler autour de ma main pour la protéger. Ainsi, je pus écarter les chaînes se trouvant les plus proches du mur et fus en mesure d'arriver indemne de l'autre côté du rideau.

Cependant, ce fut tout le contraire pour ma chemise. Malgré mes précautions, les lames de rasoir ainsi que les barbelés avaient irrémédiablement abimé le tissu. Sans compter que le liquide visqueux

recouvrant les mailles — était-ce de la graisse ou du sang ? — avait souillé le vêtement de taches que je devinais indélégeables. Par chance, la camisole blanche que je portais sous ma chemise était demeurée immaculée.

Le couloir déboucha sur une pièce de dimensions plus modestes que celle du niveau supérieur. L'ambiance y était également différente, pour ne pas dire singulière. Au premier coup d'œil, je crus assister à un *party* fétichiste, mais en m'attardant bien aux détails, je décelai davantage de ressemblances avec un film d'horreur. Une musique plutôt effrayante emplissait un décor dérangerant. Je restai un moment sur le seuil, ahuri, essayant d'assimiler ce que mes yeux percevaient dans cette salle trop peu éclairée à mon goût.

Des mots ornaient les murs, inscrits grossièrement avec ce que je supposai être de la peinture rouge (ou était-ce plutôt du sang ?) : Azraël, géhenne, Lilith, persécution, damnation, servitude, Auschwitz, asphyxie, nécropole, KKK. Les autres inscriptions, que je soupçonnais d'appartenir à une langue inconnue, m'étaient incompréhensibles. De mystérieux symboles d'influence cabalistique les accompagnaient.

Un écran fixé au mur diffusait des scènes de torture d'un réalisme troublant, laissant croire que le film projeté était un *snuff movie*.

Une intrigante œuvre d'art était exposée près du seuil où je me trouvais. Ça ressemblait à une pièce de viande sanguinolente, ficelée dans du fil barbelé et suspendue par une chaîne au-dessus d'un piédestal en pierre. Je n'arrivais pas à déterminer si c'était réellement un morceau de viande provenant d'un gros mammifère ou bien une statue en glaise savamment peinte ; son réalisme me fascinait. Lorsque j'entendis de faibles gémissements en émerger et que je remarquai la présence d'une tête recouverte d'un sac de jute, je compris qu'il ne s'agissait pas d'une sculpture, mais d'une vraie personne qu'on avait écorchée vive et démembrée.

Je ressentis un long frisson glacé me parcourir l'échine, et mon pouls s'accéléra. Qui était cette personne ? Comment pouvait-elle être encore en vie ? Allait-on me réserver le même sort pour m'être aventuré là où je ne le devais pas ? Devais-je faire demi-tour ? Appeler la police ?

Je m'obligeai à reprendre mon calme et à réfléchir de façon rationnelle. Manifestement, j'avais laissé l'ambiance macabre de la pièce influencer mon imagination délirante. « Ça » ne pouvait pas être une personne réelle, c'était impossible. Il y avait nécessairement un trucage. Même si je me trouvais dans une boîte de nuit clandestine, ça restait tout de même un lieu fréquenté par une multitude de gens. Aucun autre client n'aurait permis qu'une telle chose se produise. Quelqu'un s'en serait rendu compte avant moi et aurait réagi ; du moins, j'essayais de m'en convaincre pour ne pas sombrer dans la folie.

Dans le doute, je préférais faire abstraction de sa présence. Je tournai donc le dos à l'« œuvre », priant pour que sa disparition de mon champ de vision entraîne celle de mon malaise. Apercevant un bar un peu plus loin, je m'en approchai en considérant cet élément de normalité comme une bouée de sauvetage pour ma santé mentale.

— Je vous offre un verre ? me demanda le barman, visiblement soulagé d'avoir enfin un client à servir.

— Oui, je vais prendre...

— Désolé, on ne sert que du nekrodelirium, à cet étage.

— Très bien. Je vais prendre ça, dans ce cas, affirmai-je sans trop savoir ce que je commandais.

Étant donné que le barman pouvait incontestablement voir l'œuvre d'art et qu'il n'en faisait pas de cas, je m'efforçai de l'imiter. Pour me servir ma consommation, il se dirigea vers une énorme cuve translucide de forme cylindrique située derrière le bar, qui contenait un liquide rosé semi-opaque. Puis, il actionna le robinet. Pendant qu'il versait l'alcool dans mon verre, j'aperçus une ombre difforme apparaître dans la cuve. Au début, je me crus victime d'hallucinations, cependant l'ombre commença à se mouvoir frénétiquement avant de se rapprocher de la paroi en vitre. Une main humaine, surgissant à travers le liquide trouble, frappa la paroi à maintes reprises.

« Bon sang ! Est-ce qu'il y a réellement quelqu'un là-dedans ? », pensai-je en écarquillant les yeux d'effarement. « Si c'est le cas, elle est certainement en train de se noyer ! Il faut faire quelque chose ! »

J'allais en aviser le barman qui me tournait le dos, mais je le vis

lever un regard indifférent vers la paume qui tapait contre la vitre, puis reporter sereinement son attention sur le robinet. Je demeurai coi en constatant son impassibilité.

— C'est la maison qui l'offre, déclara-t-il d'une voix enjouée après s'être retourné pour me servir ma consommation.

— Merci, balbutiai-je.

L'ombre avait disparu de la cuve. Je me permis de douter de nouveau de mon état mental, peinant à croire réelles mes dernières observations. Une partie de moi espérait que tout ceci ne soit que trucages et technologies, comme dans les tours de magie. Par contre, une autre partie de moi savait que je venais de pénétrer dans un monde qui m'avait été jusque-là aussi inconnu qu'inaccessible. Allais-je en ressortir en vie, ou même sain d'esprit ?

Je m'emparai distraitement de mon verre, toutefois j'eus un moment d'hésitation avant de le porter à mes lèvres.

— Quelque chose ne va pas ? demanda le barman, soucieux.

— C'est que... je ne sais même pas ce que je m'apprête à boire.

« Surtout qu'un corps est en train de mariner dedans », ajoutai-je en pensée.

— C'est une recette secrète. C'est totalement inoffensif, je vous rassure.

Le barman se servit alors un verre du même breuvage, sans que le prisonnier de la cuve manifeste sa présence cette fois-ci.

— *Cheers* ! lança-t-il gaiement, avant d'avaler le liquide d'un trait.

Réprimant une grimace, il tambourina sur le comptoir avec son verre vide, puis il me fixa d'un regard pénétrant. Visiblement, mon hésitation à avaler la boisson représentait un affront à sa générosité. Craignant de subir le même sort que les âmes torturées dans cette salle, je m'exécutai.

Cul sec. Tant pis pour les conséquences. On n'a rien qu'une vie à vivre, comme on dit.

La boisson tiède et légèrement sirupeuse tapissa mon œsophage en glissant lentement jusqu'à mon estomac. Le goût n'était pas désagréable, toutefois je m'étais attendu à une concentration en alcool plus élevée. Je déposai délicatement mon verre sous le regard satisfait

du barman, qui retourna aussitôt vaquer à ses occupations. Je patientai, attendant un spasme ou une vague de chaleur, comme quand je prenais un *shooter* un peu corsé, mais rien ne se produisit.

Je m'adossai au comptoir, résolu à quitter cet endroit malsain si je ne retrouvais pas ma voisine ou Démon dans les prochaines minutes, estimant que le barman saurait me guider vers la sortie sécuritaire la plus proche. Plus détendu qu'à mon arrivée, je scrutai plus attentivement la salle et ses occupants. De petits groupes de gens s'adonnaient à des pratiques diverses, certaines inusitées, d'autres provocantes.

Par exemple, un homme menotté dans le dos était complètement vêtu de cuir rouge, sauf pour son pénis en érection, fièrement exhibé. Même sa tête était entièrement dissimulée par le matériau. Une femme le maintenait en laisse à l'aide d'une chaîne reliée à son Prince Albert, pendant qu'elle conversait passionnément avec une autre femme. Installées à une table l'une en face de l'autre, elles sirotaient la même boisson que je venais d'ingurgiter, manifestant sans vergogne leur attirance mutuelle. Quant à l'homme cagoulé, il restait en retrait, soumis, tel un animal de compagnie attendant patiemment sa maîtresse.

De toute évidence, j'étais le seul à m'étonner de sa présence incongrue.

Plus loin, une femme nue devant peser plus de 150 kilos se tenait en équilibre précaire sur un tabouret pendant qu'un homme de petite taille la flagellait. Frémissant de douleur, elle pleurait et gémissait, chaque coup de fouet remuant ses nombreux bourrelets disgracieux. Son dos était strié de multiples marques écarlates créées par les lanières en cuir, où la chair était à vif. Néanmoins, elle suppliait son tortionnaire de poursuivre le châtiment. Celui-ci, haletant et suant à grosses gouttes, peinait à manier convenablement son long fouet avec ses petits bras.

Cette épreuve étant incontestablement aussi contraignante pour le bourreau que pour sa victime ; je me demandai auquel des deux la punition était réellement infligée, et lequel des deux en retirait le plus de plaisir. Même si je ressentais un certain détachement, je me surpris

à tressaillir lors de chaque claquement de fouet.

La piste de danse était quasiment déserte hormis pour un couple qui, visiblement, n'était pas venu pour danser. La femme se tenait debout, les cuisses écartées et la jupe relevée, urinant sur l'homme allongé par terre entre ses jambes. Celui-ci avait la bouche grande ouverte, essayant d'avalier chaque goutte éclaboussant son visage. Il semblait retirer peu de plaisir de ce grotesque rituel, toutefois il ne manifestait aucun désir d'y mettre un terme. Sa partenaire, en revanche, s'esclaffait sans arrêt.

Toute bonne chose ayant une fin, la source se tarit ; le jet d'urine faiblit pour s'estomper complètement. Je crus que cela constituerait le dénouement de leur prestation, mais je me trompais. La femme se retourna, puis s'accroupit au-dessus du visage de son partenaire, la jupe remontée à la taille. Allais-je assister à une scène de cunnilingus en public ?

Encore une fois, je me fourvoyais complètement, puisque la femme commença à déféquer directement dans la bouche de l'homme. Cette fois, c'en était trop ; je détournai les yeux, incapable de supporter ce spectacle aussi dégradant que dégoûtant. J'avais envie de partir, cependant j'étais désormais envoûté par une morbide curiosité.

Près du bar, une section avait été aménagée avec des canapés. Un homme y était confortablement allongé sur le dos, torse nu, la tête reposant sur les genoux d'un autre homme assis. Celui-ci s'amusait à parcourir tendrement de ses doigts la poitrine velue de son partenaire. J'étais soulagé de trouver un peu de normalité dans cette communauté d'aliénés, lorsque je remarquai qu'un tube reliait le bras de l'homme étendu à la bouche de son compagnon. Les joues de ce dernier se creusaient à un rythme régulier, prouvant indéniablement qu'il aspirait le sang de l'autre à petites doses, lentement, langoureusement. Malgré mon dédain, j'étais en admiration, comme hypnotisé ; il y avait quelque chose de sensuel, de presque poétique, dans cet acte fusionnel insolite. J'en fus presque jaloux, sans trop comprendre pour quelle raison.

Une voix sombre et rauque émergea des haut-parleurs alors qu'une nouvelle chanson débutait. Accompagné par une musique angoissante

produite par un instrument indéfinissable, le chanteur susurrant des phrases déroutantes en scandant chaque mot sur un lent tempo. Ses silences pesaient aussi lourd que les notes de la contrebasse qui s'était jointe à la cacophonie. Même si j'étais amateur de *heavy metal* et de films violents, je ne pus réprimer un frisson d'inconfort ; j'eus l'horrible impression que ses dernières paroles m'étaient adressées directement :

« Lorsque tu déambules dans une ruelle sombre,
je suis présent, tapi dans la pénombre,
résolu à t'épier et à te traquer,
tel un fauve, déterminé, affamé.

Quand tu te retrouves dans les bras de Morphée,
et que tu te crois en sûreté,
j'arpente les méandres de la nuit,
car je suis le monstre qui te poursuit.

Contre ta nuque, tu ressens un souffle chaud,
bientôt ta chair déchiquetée en lambeaux,
je me délecte de ton effroi,
ton fluide vital sera à moi... à moi... à moi... »

Constatant que la musique était diffusée par un haut-parleur situé près du bar, je m'en éloignai, envahi par une peur irrationnelle. Je craignais soudainement une menace que j'espérais n'être que le fruit de mon imagination. Cependant, ma frayeur était bien réelle et me nouait les tripes.

Je plaquai mes paumes contre mes oreilles afin d'empêcher toute note d'y pénétrer. Ce fut pire. Je ne percevais plus que les vibrations de la basse qui emplissaient la pièce au complet. Les fluides de mon corps pulsaient à l'unisson. Je sentais les notes infernales voyageant à travers tous mes organes.

Je me rendis jusqu'au fond de la salle, dans le coin que je jugeai le plus éloigné possible du haut-parleur. De cet emplacement, je découvris la présence d'une autre pièce, dont la porte avait été arrachée de ses gonds. Je m'y aventurai sans témérité.

À l'intérieur, je vis un pentagramme dessiné à la craie sur le sol. À la pointe de chaque branche, un cierge noir avait été allumé. Leur flamme constituait la seule source de lumière, créant sur les murs des ombres cauchemardesques qui se déplacèrent dans ma direction à mon arrivée. Encore une fois, je m'estimai victime de mon imagination.

Au centre du pentacle se tenait une femme dénudée. Agenouillée, elle gardait les paupières sereinement closes. Le collier d'osselets qu'elle portait sur la poitrine était insuffisant pour mettre en valeur ses seins pitoyablement flasques.

Un homme se trouvait derrière elle, absorbé par la tâche qu'il effectuait dans son dos. Aucun des deux ne détecta mon arrivée. Était-il en train de la tatouer ? Assistais-je à une séance de *body painting* ? Curieux, je les contournai à pas feutrés pour découvrir l'œuvre de l'homme.

Ce n'est qu'au dernier instant que je vis le couteau dans sa main. L'homme effectuait de langoureux mouvements verticaux de va-et-vient contre le dos de la soumise, les nombreux lambeaux de chair s'accumulant en un petit amas sanglant sur le plancher. Il l'écorchait comme on épluche un fruit mûr. Désormais dépouillée d'une grande partie de son épiderme dorsal, la femme continuait de subir ce traitement sans broncher.

L'homme, brisant leur mutisme, entama une longue litanie dans une langue étrangère. Sa voix gutturale et caverneuse semblait provenir des tréfonds de l'enfer. Les flammes oscillèrent, stimulées par ce chant funeste. Les ombres s'agitèrent et s'excitèrent, cherchant à s'extirper des murs et à prendre vie.

L'homme, uniquement vêtu d'un pagne, se releva. M'ignorant complètement, il installa au centre de la pièce deux poutres qu'il disposa en forme de croix sur le sol. Il les fixa ensemble à l'aide de longs clous, puis, sur ses ordres, la femme s'y allongea docilement à plat ventre, les bras écartés. L'homme s'empara ensuite d'un marteau, puis la cloua cérémonieusement sur les morceaux de bois.

Cette crucifixion dont j'étais le seul témoin me tétanisa. Spectateur impuissant, je frémisais d'effroi à chaque coup de marteau. La femme se tortillait et gémissait de douleur au fur et à mesure que les clous

s'enfonçaient dans ses membres et que le sang giclait de ses blessures. Cependant, à aucun moment elle ne chercha à fuir, acceptant paisiblement son funeste destin.

Calme, l'homme exécutait sa tâche en psalmodiant. Des mains de la femme, il passa à ses bras et à ses jambes, dans lesquels il planta également des clous à intervalles réguliers. Enfin, il redressa la croix en position verticale, de sorte que la tête de la femme se retrouve vers le bas.

Une mouche virevolta autour de moi, puis une seconde, et encore une autre. Quand une odeur de soufre chatouilla mes narines, je sus qu'il était temps de foutre le camp. Je me trouvais assurément dans le cauchemar d'un châtié et ne souhaitais surtout pas y prendre part. Ma malsaine curiosité ayant été satisfaite, j'abandonnai la pièce de manière aussi imperceptible que lors de mon arrivée, soulagé de fuir ce que j'espérais n'être qu'un simulacre.

De retour dans la salle principale, une banale musique techno m'accueillit avec bienveillance. Toutefois, des vertiges me saisirent. Quand ils cessèrent enfin, je me dirigeai vers les causeuses, croyant y retrouver le couple homosexuel. Mais je me trompais ; ils avaient quitté la pièce. Un autre couple, un homme et une femme passionnément enlacés, avait pris leur place.

La femme, torse nu, était allongée sur le dos. Ses rondeurs ainsi exposées aux regards des curieux, elle gisait, la tête renversée en arrière. L'homme, installé à plat ventre entre ses jambes, avait le visage plaqué contre son sein et remuait la tête comme s'il tétait son mamelon.

La femme perçut vraisemblablement ma présence, car elle redressa lentement la tête au fur et à mesure que je m'approchais d'eux. Alors qu'elle me fixait d'un air impassible, je crus reconnaître Audrey, la réceptionniste de mon travail. Je n'aurais jamais imaginé qu'elle puisse être le genre de personne à fréquenter un endroit aussi glauque. Était-ce vraiment elle ? Je n'arrivais pas à le déterminer hors de tout doute.

Dans mon esprit, Audrey était une bonne personne, serviable, aimante, pudique. Une femme qui se souciait de l'image qu'elle

projetait, ainsi que de l'opinion des autres à son égard. Elle n'était pas du style à exhiber ses seins dans un bar, encore moins à s'adonner à des préliminaires en public. Pourtant, la femme installée sur le canapé lui ressemblait étrangement. En revanche, si c'était effectivement Audrey, elle ne manifestait aucun signe indiquant qu'elle me reconnaissait.

Figé devant le couple, je sentis une vague de chaleur me submerger. Ma gorge se noua, mes jambes devinrent branlantes, ma vision se brouilla brièvement. Le regard incandescent de la femme m'hypnotisait. Je perdais la maîtrise de mes gestes, de mes pensées, de mes émotions. Je devenais inéluctablement prisonnier de mon propre corps, sans pouvoir en déterminer la cause exacte.

L'homme, qui avait jusque-là ignoré ma présence, se redressa brusquement et tourna la tête dans ma direction. Je découvris avec stupéfaction qu'il s'agissait de Démon.

Je ne comprenais plus rien.

La femme qu'il pelotait n'était pas Isabella. Était-ce parce qu'ils n'étaient pas ensemble ? Formaient-ils un couple ouvert ? D'ailleurs, où se cachait ma voisine ?

De longues giclées écarlates glissaient sur la peau blafarde de la femme, et je compris que Démon ne s'était pas appliqué à lécher son mamelon, mais plutôt à le mordre sauvagement. Curieusement, elle ne semblait pas incommodée par ce rituel barbare.

Le visage de Démon, souillé par le fluide vital, était tordu en un masque de fureur. Je peinais à le reconnaître. Il me fixait féroce de ses yeux injectés de sang et se mit à grogner comme un fauve. L'effroi me déchira les entrailles. Je voulus fuir, mais j'étais paralysé.

Je sentis alors une présence s'immiscer sournoisement dans mon esprit. Elle s'installa graduellement, prenant une place qui n'était pas la sienne, repoussant ma conscience dans un coin reculé de ma psyché. Il n'y avait pas assez d'espace pour nous deux, j'étais à l'étroit dans mon propre corps. J'étouffais, je paniquais. Je luttai du mieux que je pus, sans trop savoir comment on pouvait combattre ce genre d'agression, qui s'apparentait à un viol psychique. Je sentais qu'on m'assimilait, qu'on m'effaçait, qu'on me réduisait à néant. La

résistance fut de courte durée ; ma vue se brouilla, puis je perdis connaissance et m'affalai sur le sol.

Chapitre 4

Le réveille-matin hurla son désagréable carillon.

Je me redressai, abandonnant à regret la langueur du sommeil. Les rayons de soleil qui filtraient entre les interstices du rideau, d'ordinaire réconfortants, agressaient mes pupilles. Malgré l'apathie refusant de me quitter, je me frictionnai le visage avec mes paumes, puis je mis un terme au tintamarre infernal.

C'était le matin. J'étais nu dans mon lit.

Un millier de questions émergèrent dans mon esprit. Que s'était-il passé la veille ? Avais-je imaginé cette sortie au *nightclub* ? De quelle manière étais-je revenu à la maison ? Comment m'étais-je dénudé ?

Désorienté, je remarquai la date sur mon réveille-matin : on était déjà lundi. Comment était-ce possible ? Où la fin de semaine s'était-elle enfuie ? Qu'avais-je fait durant les cinquante-cinq dernières heures ? Pourquoi ne me souvenais-je de rien ?

L'hypothèse la plus plausible à mon avis, du moins ce matinlà, fut que du GHB avait été mis dans mon verre. Est-ce qu'on avait abusé de mon corps ? Si c'était le cas, j'aurais aimé me le rappeler.

J'étais frustré par la tournure des événements, mais ce n'était rien en comparaison de ma déception d'avoir perdu ma fin de semaine. J'aurais à subir cinq autres jours de torture prolétarienne avant de retrouver mes deux jours hebdomadaires de liberté. Quelle poisse !

À contrecœur, je me levai sans tenir compte de mes courbatures et me rendis dans la salle de bains d'une démarche indolente. Je sursautai en voyant mon reflet dans le miroir ; j'étais pâle et cerné, j'avais l'air malade, cadavérique. J'avais dû choper un affreux virus, ce qui aurait expliqué ce long sommeil inhabituel ainsi que mon piteux état. Dans la douche, de même qu'au moment de m'habiller, mes

mouvements étaient lents, imprécis, maladroits.

J'aurais pu prendre un congé de maladie, mais, pour une raison obscure, cette idée ne m'effleura pas l'esprit. On était lundi, je devais aller travailler.

Dans la cuisine, je fixai longuement l'intérieur du garde-manger, indécis. Je n'avais jamais vraiment faim en me levant, toutefois j'arrivais habituellement à me mettre un petit quelque chose sous la dent pour bien commencer la journée. Ce jour-là, cependant, tout me semblait dégoûtant, et je savais d'avance que je vomirais le moindre morceau de nourriture qui franchirait ma bouche. J'abandonnai cette idée et, m'apercevant que le temps filait, je quittai mon logement pour me rendre au boulot.

Je sortis de mon appartement sans entrain, espérant croiser Isabella afin de pouvoir la questionner à propos des événements de vendredi soir. Mes espoirs furent vains ; il n'y avait aucune trace de ma voisine rouquine. J'envisageai, pendant un bref instant, de pousser l'audace jusqu'à frapper à sa porte, cependant la lassitude m'en dissuada.

Dans le hall, comme l'assiduité du concierge faisait rarement défaut, l'absence de ce cher Abraham m'étonna, sans toutefois m'alarmer.

En chemin, je m'arrêtai au Tim Hortons comme chaque matin de semaine. Dès que j'ouvris la porte de l'établissement, l'arôme du café agressa mes narines et me donna le tournis. Je mis ce malaise sur le compte de mon satané virus et commandai ma boisson chaude.

En route vers l'abribus, je pris ma première gorgée de café. Je la recrachai aussitôt ; le goût était infect ! Je me maudissais de ne pas avoir essayé ma boisson sur place ; ainsi, j'aurais pu me plaindre et m'en faire préparer une autre. Maintenant, il était trop tard et je n'avais aucune envie de faire demi-tour. Je projetai rageusement mon gobelet contre la paroi vitrée de l'abribus, faisant sursauter les autres occupants qui me regardèrent d'un œil mauvais jusqu'à l'arrivée de l'autobus. S'ils firent des commentaires désobligeants à mon égard, je n'en sus rien grâce aux paroles machiavéliques de Marilyn Manson.

Ce matin-là, j'avais l'impression que mon univers entier s'écroulait.

Plus rien ne se déroulait comme d'ordinaire. Je bougonnai tout au long du trajet en autobus. Ma déconvenue me donnait des envies de meurtre, mais l'épuisement me rendait amorphe.

Lorsque j'arrivai dans le hall de l'immeuble où je travaillais, les escaliers me parurent aussi pénibles à gravir que le mont Everest. Je les ignorai délibérément en utilisant une fois de plus l'ascenseur. Lorsqu'Audrey, la réceptionniste, m'aperçut, elle perdit son sourire radieux.

— Tu as une mine affreuse. Tu vas bien ? Tu es certain que tu ne devrais pas prendre une journée de maladie ?

Acquiesçant timidement, je me dirigeai tout droit vers mon cubicule. J'aurais voulu interroger Audrey à propos de sa présence au *nightclub* vendredi soir, apprendre comment elle avait traversé le rideau métallique et de quelle manière elle avait connu Démon. Mais mon malaise m'avait trop embrouillé l'esprit. Je jugeais plus sage de reporter cette discussion. La mort dans l'âme, je m'installai derrière mon ordinateur pour une autre semaine maussade.

Pendant la matinée, j'éprouvai de sérieux problèmes de concentration, que j'imputai à mon manque de caféine. Après chaque contrat terminé, je quittais mon poste de travail pour aller étancher ma soif. L'eau provenant de la cruche de dixhuit litres semblait incapable de me désaltérer ; pire, je m'étouffais constamment après quelques gorgées, comme si mon pharynx se rebellait afin d'empêcher le liquide de pénétrer mon organisme.

Étonnamment, à midi je n'avais pas encore faim, mais j'entendais une petite voix dans ma tête qui ne cessait de répéter que *l'appétit vient en mangeant*. Je descendis donc au rez-de-chaussée pour m'acheter un sandwich au bistro situé à même l'édifice, puisque je n'avais pas eu le temps de me préparer un lunch avant de partir. Je remontai ensuite dans la cuisinette et m'installai dans mon coin habituel.

Je pris distraitement une première bouchée et la mâchai sans grande conviction, déçu du goût de carton de la nourriture. Pourtant, j'avais entendu de bons commentaires à propos des repas de cet établissement.

Au moment de croquer de nouveau dans mon sandwich, je posai

les yeux sur la garniture entre les deux tranches de pain et sursautai d'horreur : la salade de poulet était pleine de petits asticots blancs qui se tortillaient !

Dégouté, je lâchai un cri en me redressant subitement. Laisant tomber mon repas par mégarde, je me précipitai dans la salle de bain, le cœur au bord des lèvres. J'eus à peine le temps de m'agenouiller devant la toilette que mon estomac rejetait le peu de nourriture qui s'était rendu jusqu'à lui.

Mon ventre se contractait douloureusement à chaque vomissement et mes yeux s'embuaient de larmes. Même une fois vidé de son maigre contenu, mon estomac continua de se rebeller ; j'étais saisi de spasmes incontrôlables. La bile me brûlait l'œsophage, la gorge, la langue, laissant sur son passage un goût de putréfaction. Je tirai la chasse à plusieurs reprises pour m'épargner la vue du contenu de la cuvette.

Les vomissements cessèrent enfin. Je haletais, je grelottais, j'avais la bouche pâteuse et ma peau était moite de sueurs froides. J'avais épuisé les dernières réserves d'énergie qu'il me restait, mais j'arrivai tout de même à me remettre sur pieds et à m'accrocher au lavabo. Le miroir me renvoya une image perturbante de mon visage, la lumière artificielle des néons exagérant mes cernes creux et mes yeux bouffis. Mon teint blafard me donnait l'air d'un cadavre ambulante.

Je faisais peur à voir.

Ma cravate m'étranglant plus que jamais, je la retirai et déboutonnai un peu ma chemise. J'avais beau asperger mon visage d'eau ou bien me gargariser, je n'arrivais pas à me débarrasser d'une étrange sensation de souillure. La nausée menaçait de revenir à tout instant. J'imaginai les vers s'infiltrer dans ma bouche, se tortiller le long de mon œsophage, se baigner allègrement dans mon estomac avant d'aller se reproduire dans mes intestins. Je les voyais se multiplier, envahir mon cœur, mes poumons, mon cerveau.

Je dus me faire violence afin de supprimer définitivement ces images de ma tête. Je ne sais comment, mais je réussis à reprendre contenance et à recouvrer mes forces. Les étourdissements disparurent également. Lorsque je me sentis prêt, je retournai dans la cuisinette pour récupérer ce qu'il restait de mon sandwich, dans l'intention de

porter plainte au bistro, preuve à l'appui. Mais, à mon grand étonnement, quand je le ramassai, je le trouvai irréprochable : il n'y avait plus aucune trace des vers dégoûtants.

Ahuri, j'examinai mon repas, puis j'observai les occupants de la pièce. J'avais l'impression qu'on m'avait joué un mauvais tour, sans trop comprendre comment c'était possible. Les gens me lançaient des regards inconfortables, chuchotaient dans mon dos. Je voyais bien que ma seule présence les importunait.

Ayant complètement perdu l'appétit, je jetai mon lunch à la poubelle même si celui-ci semblait maintenant comestible, puis je retournai à mon poste de travail.

La machine à commérages s'activa, comme dans tous les milieux fermés.

En début d'après-midi, Audrey surgit dans mon cubicle, déterminée à vérifier mon état de santé. Elle hoqueta lorsque je tournai la tête pour la regarder de mes yeux vitreux ; ma mine affreuse — pire qu'à mon arrivée, selon ses dires — confirmait les rumeurs. Sa sollicitude me toucha autant que son inquiétude m'irrita.

Elle me tâta le front dans un élan maternel, m'informant fièrement au passage qu'elle avait commencé une formation d'infirmière quelques années plus tôt. Je sursautai au contact un peu gauche de sa paume tiède, mais ne protestai pas. Elle me conseilla vivement de prendre quelques jours de congé tout en vérifiant mes signes vitaux.

Sa proximité me contraignait à humer son odeur corporelle, que je sentais même à travers son parfum bon marché. L'image d'un champ de fraises s'imposa graduellement dans mon esprit. Un sifflement aigu, que j'assimilai au chant des grillons, résonna de plus en plus fort dans mes oreilles, et je sombrai lentement dans un état second.

Je voyais comment ses lèvres bordeaux articulaient les mots, cependant les conseils d'Audrey ne me parvenaient que sous la forme d'un faible bourdonnement. Aucun autre son ne parvenait à franchir le chuintement lancinant que j'entendais.

Je fixai longuement son cou, pâle et délicat. Je m'imaginai aussitôt enserrant mes mains autour, plaçant mes pouces sur sa trachée, appliquant une pression suffisante pour bloquer l'entrée d'air. Cette

pensée ne s'immisça dans mon esprit qu'un bref instant. Mais que m'arrivait-il ? Je n'avais jamais eu ce genre de pulsions. Est-ce que l'utilisation prolongée de jeux vidéo violents avait réellement des répercussions sur mon niveau d'agressivité ?

Mon regard poursuivit son chemin vers le décolleté de la réceptionniste, mis en valeur par un chemisier sobre et élégant qui n'avait rien d'indécent. Néanmoins, j'étais hypnotisé par le balancement de ses rondeurs à chacun de ses mouvements. Je discernais, à travers sa peau laiteuse, des veines bleuâtres sillonnant sa chair. Je les contemplai, ensorcelé par le rythme régulier du sang circulant dans ses vaisseaux.

— Je t'appelle un taxi pour qu'il te ramène chez toi, annonça-t-elle sur un ton qui ne laissait aucune place à la discussion.

J'émergeai de mon hébétude au son de sa voix, remarquant du même coup que mon ouïe était revenue à la normale. Saisissant la teneur de ses propos, je m'apprêtais à protester, davantage par orgueil que par conviction, lorsque de violents vertiges m'en empêchèrent. Je dus m'agripper à mon bureau pour ne pas basculer de ma chaise.

Je vécus le reste des événements dans une étrange torpeur, comme si j'avais été intoxiqué. Je me souvenais de m'être glissé dans le taxi avec l'aide d'Audrey, toutefois je ne conservais aucun souvenir du voyage de retour. Je me rappelais vaguement avoir noté l'absence d'Abraham, notre concierge, dans le hall. Puis, je me revoyais m'écrouler sur mon lit sans même prendre la peine de me déshabiller.

Je me réveillai totalement désorienté.

La lumière crue m'aveuglant, je dus me rendre à tâtons jusqu'à la fenêtre afin de tirer les rideaux. Une fois la pièce plongée dans la pénombre, il me fut plus aisé de reprendre mes esprits.

Grâce à mon réveille-matin, je constatai qu'une journée entière s'était écoulée et que la nuit allait bientôt tomber. J'allais mieux ; mes courbatures s'étaient estompées et mon humeur montrait des signes d'amélioration. Toutefois, je percevais dans ma salive un curieux goût métallique.

Je me rendis à la salle de bains avec l'intention d'uriner et de me brosser les dents. Je sursautai d'affolement en apercevant mon reflet

dans le miroir : j'avais du sang séché sur le menton ainsi que sur la lèvre supérieure. Avais-je saigné du nez pendant la nuit ? M'étais-je blessé involontairement durant mon sommeil ?

Je nettoyai mon visage à la hâte, puis me gargarisai ; je recrachai dans le lavabo un liquide écarlate. Alarmé, je rinçai ma bouche et crachai du sang à plusieurs reprises. M'étais-je mordu la langue pendant que je dormais ? Mes gencives saignaient-elles ? J'examinai l'intérieur de ma bouche dans le miroir, craignant y découvrir une quelconque blessure ou un problème avec mes dents, mais étrangement je ne trouvai rien d'anormal. Je me gargarisai encore, avec plus de minutie. Un jet d'eau limpide jaillit de ma bouche. Venais-je d'avoir une autre hallucination, comme celle des vers dans mon sandwich ? Perplexe, je refermai le robinet et essuyai mon visage à l'aide d'une serviette propre.

Je me débarrassai de mes vêtements de la veille et enfilai une paire de *boxers* ainsi qu'une camisole. Je me rendis dans la cuisine et me plaçai devant mon réfrigérateur comme si c'était le matin. J'allongeai machinalement le bras pour ouvrir la porte, mais suspendis mon geste. Étonnamment, je ne ressentais pas les symptômes de la faim, même si je n'avais ingéré aucune nourriture depuis longtemps. Devais-je m'efforcer de manger afin de reprendre des forces ? Le dilemme fut de courte durée ; dès que je m'imaginai en train d'engloutir des aliments, mon estomac se contracta violemment. J'abandonnai cette option et me rendis au salon.

Je m'emparai de ma seule manette de jeu intacte et allumai ma console, constatant avec ravissement que le service était de nouveau disponible. Même sans mes partenaires habituels, je passai les heures suivantes à jouer à mon jeu préféré.

Toutefois, plus le temps filait et plus je devenais distrait. Je commis de nombreuses erreurs d'inattention, si bien qu'un des joueurs osa me traiter de *noob*, de novice. Insulté, j'arrachai le fil d'alimentation de la console de la prise électrique sans mettre fin à la partie, résistant à l'envie de projeter ma dernière manette contre le mur. Je n'avais pas coutume de perdre mon sang-froid ainsi, même au cours d'une mauvaise partie.

Mon attention désormais détournée du jeu, je me rendis compte que j'étais légèrement fiévreux, cause probable des défaillances de ma concentration. Tous mes étranges symptômes me rappelèrent un virus foudroyant que j'avais contracté quelques années auparavant : je me levais en pleine forme, cependant mon état se dégradait pendant les heures suivantes et la fièvre me saisissait. Je n'arrivais pas à boire ni à manger, et j'avais fini sous perfusion aux urgences. Avais-je attrapé le même genre de virus ? Mes malaises avaient-ils un lien avec les événements de la fin de semaine ?

Apathique, je fixai le vide, rongé par le désespoir. Je n'allais assurément pas bien. J'avais perdu tout intérêt pour ma console ainsi que pour le jeu en ligne, alors qu'auparavant cette activité représentait ma seule échappatoire à la monotonie de ma vie. Qu'est-ce qui clochait chez moi ?

À force de broyer du noir, je sentis une boule d'angoisse se former au creux de mon ventre. Jugeant au départ mes symptômes de nature psychologique, je dus bientôt me rendre à l'évidence : mon malaise était bien réel, puisque l'inconfort s'amplifiait graduellement pour devenir de plus en plus inconfortant.

Essayant d'estimer à quand remontait mon dernier repas digne de ce nom, je commençai à divaguer : combien de temps un être humain était-il capable de survivre sans manger ni boire ? Le jeûne forcé pouvait-il provoquer ces maux ?

Je quittai le divan pour examiner le contenu du gardemanger. Au mieux, les aliments ne me semblaient guère appétissants ; au pire, ils me levaient carrément le cœur. J'allais abandonner, quand une crampe me rappela à l'ordre. Je tentai donc ma chance du côté du réfrigérateur.

En ouvrant la porte, je jetai mon dévolu sur un gros morceau de bœuf que j'avais acheté quelques jours plus tôt. Dès que je l'aperçus, ma bouche fut inondée de salive et mon estomac produisit d'étranges borborygmes. J'interprétais ces manifestations corporelles comme un signal d'approbation.

Je m'empressai de retirer la pellicule moulante, déjà stimulé par la couleur rouge vif de l'aliment. Aussitôt, mes narines se dilatèrent.

L'arôme de viande fraîche m'enivra jusqu'à me donner le tournis, les effluves d'hémoglobine réveillant davantage que le carnivore sommeillant en moi.

Encore dans sa barquette de polystyrène, l'objet de mes désirs exerçait sur moi une fascination sans bornes. Sans réfléchir, je m'emparai et mordis dedans à pleines dents. Je n'avais pourtant jusqu'alors jamais été un amateur de viande crue.

Alors que mes dents s'enfonçaient tendrement dans ce qui avait été, jadis, un animal, des frémissements m'envahirent.

Je n'essayais même pas de manger la viande ni de la déchiqueter en morceaux. Je croquais, je mordillais, je mâchouillais. La simple présence de la chair dans ma bouche me plongeait littéralement en transe.

À force de triturer le bout de viande, du sang s'en échappa. Des filets écarlates coulèrent entre mes doigts ainsi que sur mes lèvres et mon menton. Le liquide s'accumula dans ma bouche, puis, frayant des sillons de saveur métallique, glissa sur ma langue et descendit dans ma gorge.

Des frissons de plaisirs me secouèrent et je fermai les yeux pour en savourer l'extase. Bizarrement, je sentis mon pénis durcir, au point de former une bosse gênante dans mon *boxer*. J'aurais dû éprouver un certain embarras à être submergé de telles sensations simplement en suçant un morceau de viande, cependant je m'en moquais. Je n'avais pas ressenti une telle euphorie depuis des lustres. J'étais comme un toxicomane qui, même en sachant qu'il risquait de s'y perdre à tout jamais, aurait abandonné son sevrage pour replonger plus profondément dans sa dépendance. Je me sentais revivre avec chaque goutte de sang que j'aspirais.

— Dégueulasse ! s'exclama une voix empreinte de répugnance dans mon dos.

Je sursautai, laissant tomber le morceau de viande qui s'échoua sur le plancher, puis je fis volte-face. Isabella se tenait dans ma cuisine, les poings sur les hanches, le visage figé dans une moue dégoûtée. Interrompu de la sorte, je me figeai instantanément, tétanisé par l'embarras. N'ayant pas la présence d'esprit de lui demander de quelle

façon elle avait pénétré dans mon appartement, je me souciais uniquement du fait qu'elle me voyait le menton ensanglanté après avoir sucé une pièce de viande crue. J'aurais voulu essayer de me justifier, car je constatais qu'elle était choquée par la scène, cependant j'étais incapable de réfléchir. Je me contentais de la fixer, ahuri, comme un bel abruti.

Nous nous observâmes silencieusement pendant une éternité, le temps me paraissant suspendu. Ses traits s'adoucirent enfin, même si son expression demeurait indéchiffrable. J'aurai donné tout l'or du monde pour connaître le fond de sa pensée. Quand elle se décida à ouvrir la bouche, je craignis de recevoir une salve d'insultes.

— Je veux bien t'excuser cette fois-ci, annonça-t-elle, car tu n'es encore qu'un novice, mais si tu refais ça, je te jure que je te décapite. Bois ça, plutôt.

Elle me lança un objet qu'elle tenait dans la main et dont je n'avais pas remarqué la présence. Je compris ce que c'était seulement après l'avoir attrapé.

Une poche de sang.

Du genre de celles utilisées dans les hôpitaux lors des transfusions.

Perplexe, j'examinai la poche de plastique transparent remplie d'un liquide vermillon. Contenait-elle réellement du sang ? Du sang humain ? Isabella m'avait-elle bien ordonné de le boire ? Je relevai la tête dans sa direction et, par son regard insistant, je sus qu'elle ne blaguait pas.

Tout ceci était surréel. Je commençais à entrevoir ce qui m'arrivait, cependant mon esprit cartésien me poussait à considérer la folie comme une explication plus logique. Il m'était plus facile de croire que je nageais en plein délire, que je m'enfonçais progressivement dans la démence.

L'attraction qu'exerçait sur moi le liquide écarlate fut plus forte que mon hésitation. Même scellé dans cette enveloppe de plastique, le sang excitait ma soif. J'étais comme un marin incapable de résister au chant maudit d'une sirène... Je pouvais presque sentir les subtils effluves de l'hémoglobine.

Je ne pus me contrôler une seconde de plus. Je retirai à la hâte le

bouchon, plaçai l'extrémité de la tubulure dans ma bouche, puis aspirai le sang avec voracité, comme si ma vie en dépendait. Je me sentais comme un enfant affamé, ingurgitant une compote de fruits dans une gourde *GoGo squeeZ* à l'heure de la collation. Dès que les premières gouttes chatouillèrent mon palais, je fus submergé par une vague de jouissance.

Je compris alors l'indignation qu'avait manifestée Isabella plus tôt en me voyant sucer le morceau de viande. C'était comme du jus de vidanges en comparaison avec le sang humain, dont la douceur exquise recelait des saveurs d'une intensité infinie. Il possédait une telle richesse, une telle onctuosité... J'avais l'impression que j'allais éjaculer chaque fois qu'une gorgée coulait dans mon gosier.

Je vidai la poche de son contenu trop rapidement ; j'aurais dû prendre mon temps afin de déguster ce délicieux nectar. Mais j'avais succombé à cette soif insolite, poussé par des désirs qui m'étaient étrangers. J'examinai à regret l'enveloppe vide, essoufflé, mais presque tout à fait comblé, puis je la laissai négligemment tomber par terre. Envahi par une énergie nouvelle, j'avais l'impression d'être devenu invincible. J'aurais bu à la fontaine de Jouvence que je ne me serais pas senti mieux.

Isabella s'approcha sensuellement de moi, du moins ce fut ainsi que je décodai son langage corporel. Son sourire me sembla effronté, son regard me parut concupiscent. Mû par un appétit charnel et libéré de mes inhibitions, je plongeai vers elle et plaquai mon corps contre le sien. Puis, je l'embrassai avec fougue.

Elle m'enlaça et répondit passionnément à mes baisers, à mon plus grand bonheur. Je la convoitais depuis si longtemps... Sa langue explora agilement ma bouche, à la recherche, me sembla-t-il, de sang résiduel.

Je quittai ses lèvres pour lui enlever son t-shirt. Elle ne protesta pas, au contraire. Elle dégrafa son soutien-gorge, révélant une petite paire de seins aux aréoles rosées. Je retirai ma camisole et, bientôt, nous fûmes complètement nus au beau milieu de ma cuisine. Je n'avais pas assez de mes deux yeux pour admirer cette peau ivoire parsemée de mignonnes taches de rouille que j'avais enfin la chance

de contempler dans toute sa splendeur. Je désirais caresser chaque centimètre de son corps, incapable de choisir par où commencer.

Isabella s'assit sur le bord de la table en lorgnant mon érection avec un sourire coquin. Elle écarta les cuisses, m'invitant silencieusement à la pénétrer. Je ne me fis pas prier. Elle s'allongea complètement pendant que je m'installais entre ses jambes, envoûté par sa toison cuivrée. Lentement, j'insérai mon membre dans sa chatte humide, modérant mes mouvements de va-et-vient tout en caressant ses seins. C'était encore meilleur que dans mes fantasmes les plus fous, pensais-je en pinçant ses mamelons. Après quelques coups de hanches, je grimpai à mon tour sur la table afin de m'étendre sur elle et entrepris de lui labourer frénétiquement le bas-ventre. J'étais incapable de me maîtriser, voulant furieusement la posséder.

Je râlais de bonheur, au contraire de ma partenaire qui semblait presque s'ennuyer. Je réduisis la cadence, par souci pour elle, mais aussi pour éviter de jouir trop rapidement. Je ne sais pour quelle raison, mais ce fut à ce moment qu'Isabella planta sauvagement ses dents dans mon trapèze. Je grimaçai. Le mélange de douleur et de plaisir fut explosif ; j'éjaculai instantanément. J'étais saisi d'agréables spasmes incontrôlables, dont je ne retirerai toutefois pas autant de satisfaction que du sang humain que j'avais avalé.

Vidé de mon énergie et de mon sperme, je m'affalai sur Isabella, qui cessa de me mordre. Nous restâmes enlacés en silence, haletants, nos corps moites s'emboîtant à la perfection.

J'aurais voulu que ces quelques secondes puissent durer des siècles, tandis que ma voisine, apparemment, avait hâte d'en finir, puisqu'elle m'ordonna froidement de la libérer. Troublé, je m'exécutai et nous descendîmes de la table. Le retour à la réalité fut brutal.

— Je t'ai laissé faire pour cette fois, m'annonça-t-elle en fouillant dans son vagin avec ses doigts pour se débarrasser de ma semence. J'ai été compréhensive. Ne va pas croire que cette incartade se répétera. C'est coutumier, pour un néophyte, de ressentir une excitation sexuelle incontrôlable en buvant du sang humain. Mais avec le temps, ta libido finira par disparaître complètement et ton appétit pour l'hémoglobine deviendra irrépressible, comme si tu étais un

drogué en manque de son poison. Tu es encore à demi-humain, alors c'est normal que tu ressenties toujours des besoins humains.

Je restai coi — que dis-je, je fus totalement pétrifié — en entendant ses explications. Sur le coup, mon cerveau fut inapte à assimiler l'information. Je me contentai de l'observer bêtement pendant qu'elle se nettoyait les mains dans l'évier et qu'elle se rhabillait. La femme de mes rêves venait de m'apprendre qu'elle avait accepté de baiser avec moi simplement par pitié et qu'elle refuserait de réitérer l'expérience.

Puis, le sens de ses paroles percuta mon esprit et je m'esclaffai comme un dément, incapable de m'arrêter. Isabella demeura stoïque.

— Tu essaies de me dire que je suis en train de me transformer en vampire ?! m'exclamai-je finalement, à bout de souffle et encore hilare. Et tu penses que je vais te croire ?

— Je n'ai pas besoin de te convaincre, rétorqua-t-elle calmement. Ta transformation saura le faire bien assez tôt.

Farfelu. C'était le seul mot qui me venait à l'esprit à ce moment-là. Tout le monde sait que les vampires n'existent pas.

Chapitre 5

Je finis par reprendre mon calme.

Même si j'avais vu assez de films de vampires pour reconnaître les signes, mon esprit rationnel m'empêchait de considérer ce scénario comme probable. Je refusais de croire à de telles sornettes.

— Je suis désolée, dit Isabella, désormais compatissante. Je n'étais pas d'accord avec ta transformation, tu ne méritais pas ça. Sache que c'était la décision de Démon. Il en est le seul responsable. Maintenant, habille-toi.

— Pourquoi ? demandai-je en obéissant tout de même.

— Nous devons partir. Il faut nous éloigner d'ici avant que ta transformation ne commence réellement. Sinon, tes cris d'agonie attireront l'attention de tout le quartier, et les policiers finiront par débarquer. Comme le dit souvent Démon, un bon vampire est un vampire discret, qui sait demeurer dans l'ombre pour rester en vie... Quoique le mot « vie » s'applique difficilement à notre condition...

Je refusais l'évidence, mais décidai néanmoins de jouer le jeu, ne fût-ce que pour passer davantage de temps avec Isabella. Désirant âprement posséder son corps à nouveau, je refusais volontairement de prendre en compte son opposition à la fornication. Je saurais me contenter de sa charité, même si une infime partie de moi espérait encore la faire changer d'idée et la rendre amoureuse de moi.

— Et où allons-nous ?

— Tu verras. Prends ta carte OPUS.

La coquine aimait entretenir le mystère.

Nous quittâmes mon appartement. En sortant de l'immeuble, nous croisâmes la vieille folle de l'appartement du rez-de-chaussée. Simplement vêtue d'une robe de chambre élimée, elle appelait

désespérément son matou d'une voix affolée, l'absence prolongée du félin étant manifestement anormale. Isabella m'adressa un regard interrogateur. Elle semblait croire que j'avais une part de responsabilité dans la disparition du chat. Je haussai les épaules. J'avais envie de tordre le cou à ce stupide animal depuis longtemps, puisqu'il avait la fâcheuse manie de venir uriner sur mon balcon pendant la nuit. Cependant, j'étais blanc comme neige sur ce dossier. Du moins, le pensais-je...

— As-tu remarqué qu'on ne voit plus Abraham, depuis quelques jours ? lui demandai-je pendant que nous marchions sur le trottoir, la laissant me guider.

— J'ai entendu dire qu'il avait pris quelques jours de congé. Il aurait été blessé dans une altercation, je crois. Je n'en sais pas plus.

— Notre concierge est bâti comme une armoire à glace. Je serais curieux de voir la *shape* de l'autre gars.

— Pourquoi supposes-tu que ce soit un homme qui l'ait amoché ? C'est peut-être une femme, la fautive.

— Si c'est une fille la responsable, en tout cas, ce n'est sûrement pas sa conjointe. Il m'a avoué qu'elle était décédée.

— Vraiment ? En es-tu certain ? Tu sais, parfois, on croit connaître les gens... Maintenant, plus un mot !

À l'abribus, nous patientâmes quelques minutes avant l'arrivée du prochain autobus, dans lequel nous embarquâmes. Isabella s'installa près d'une fenêtre, qu'elle fixa tout au long du trajet. Je m'assis à côté d'elle, mais j'aurais pu prendre place dans n'importe quel siège sans que ça fasse aucune différence. À ses yeux, je semblais être redevenu un voisin insignifiant.

Le véhicule nous transporta jusqu'à l'autre bout de la ville avant qu'Isabella ne m'indique que nous descendions au prochain arrêt. Puis, nous reprîmes notre marche. Même si elle m'avait intimé de garder le silence, je ne pouvais réfréner ma curiosité. Je voulais la connaître davantage.

— Alors ? hésitai-je. C'est... c'est ce que tu fais toutes les nuits ? Jusqu'au lever du soleil, tu fais... des choses de vampires ?

— Je chasse. Je me nourris. C'est ce que tu devras apprendre à

faire bientôt, entre autres.

— Et... que fais-tu des cadavres que tu laisses derrière toi ?

Elle me fusilla du regard. J'avais été trop téméraire.

Nous passâmes devant un cimetière, et Isabella bifurqua vers la grille d'accès. Je l'agrippai aussitôt par le poignet pour l'arrêter.

— C'est une *joke* ou quoi ? m'emportai-je.

— Tu as la trouille ? me nargua-t-elle.

— Tu n'aurais pas pu choisir un endroit plus cliché que ça ! Tu m'annonces que je suis en train de me transformer en vampire, et tu m'amènes dans un cimetière. Pour l'originalité, tu mérites 0 sur 10.

Je croisai les bras en lui tournant le dos. Je n'étais pas vraiment furieux contre elle, mais j'en avais désormais plein le cul de rester dans le brouillard parce qu'elle ne daignait me donner d'informations qu'au compte-goutte. Une partie de moi avait envie de croire à son histoire de vampires, cependant elle ménageait ses efforts pour me convaincre.

Derrière moi, je l'entendis expirer bruyamment, puis elle m'enlaça maladroitement, posant sa tête contre mon omoplate.

— Clay... ne boude pas... s'il te plaît. Je suis... je suis désolée. Ça fait tellement longtemps depuis ma transformation que j'ai perdu mes habiletés sociales. Tu verras, ça va t'arriver aussi. Nous nous changeons en créatures nocturnes et individualistes. En présence d'humains, nous nous efforçons de simuler un comportement normal pour passer inaperçus. Mais au fil des années, ça devient de plus en plus difficile... Je conçois que tu puisses être dérouté par ma conduite. Sois compréhensif, je t'en prie...

Elle me contourna pour me faire face, puis plaça délicatement ses mains sur mes tempes, m'obligeant à pencher la tête pour la fixer dans les yeux.

— Je désirais t'amener ici, car cet endroit est important pour moi. C'est un lieu paisible que je fréquentais déjà, même avant ma transformation. Tu disais vouloir en apprendre davantage à mon sujet ? Eh bien, ça commence ici. Accepte d'y aller à mon rythme. Je te promets que tu ne seras pas déçu.

Je soupirai à mon tour et décroisai les bras. Les rousses étaient ma

kryptonite, particulièrement celle se trouvant devant moi. Et elle avait réussi à faire disparaître mon exaspération en un battement de cils. Je lui signifiai mon abdication d'un hochement de tête. Allait-elle me conduire à la tombe de ses parents, ou à celle d'un frère décédé trop tôt ?

Isabella effectua un bond prodigieux au-dessus de la grille, d'une hauteur de plus de deux mètres, avec une facilité inouïe. J'écarquillai les yeux d'admiration, ne lui ayant pas soupçonné de telles aptitudes athlétiques. Pour ma part, je dus user de prudence et faire preuve d'une adresse qui m'était inhabituelle afin de franchir la grille sans m'y empaler.

De l'autre côté, nous empruntâmes le chemin principal en gardant le silence. Je m'aperçus seulement à cet instant que nous venions de commettre une entrée par effraction puisqu'il s'agissait d'un terrain privé. Je n'avais encore jamais transgressé la loi, et une légère nervosité me vrilla les entrailles, d'autant plus que nous nous éloignons de la clarté rassurante des lampadaires pour nous engouffrer dans les sombres profondeurs du cimetière.

J'avais passé l'âge de croire aux fantômes et aux mortsvivants, cependant je ne pus m'empêcher d'éprouver une certaine peur irrationnelle à me retrouver en ces lieux pendant la nuit. Inconsciemment, j'avais réduit le rythme de ma démarche. Isabella, qui avait désormais deux pas d'avance sur moi, s'en rendit compte. Elle s'empara de ma main dans un geste rassurant, puis entrelaça ses doigts avec les miens. « Tu ne crains rien en ma compagnie », semblait exprimer son visage. Pourtant, je frissonnais au contact de sa paume glaciale.

La végétation se densifia, bloquant le peu de clarté que la lune pouvait nous offrir. Une légère brise murmurait à travers les branches, chaque bruissement de feuilles me faisant frémir d'inquiétude. Je déglutis nerveusement une salive au goût âpre. La noirceur nous enveloppait graduellement de ses bras transis.

Après un moment, Isabella s'écarta du chemin principal. Nous marchions sur le gazon, déambulant entre les pierres tombales. La clameur des insectes nocturnes faisait écho au crissement de la

pelouse sous nos pieds. Une chouette ulula, déchirant le silence ; je tressaillis malgré moi. Isabella réprima un fou rire, mon affolement paraissant l'amuser.

Je ne savais pas si c'était mon imagination qui me jouait des tours, mais j'avais l'étrange impression que nous n'étions plus seuls. J'avais la quasi-certitude que quelqu'un d'autre rôdait dans les alentours. Étions-nous suivis ? Par qui ? Un gardien de sécurité ? des malfaiteurs ? des spectres ? des créatures surnaturelles ?

Inquiet, je jetais constamment des coups d'œil derrière mon épaule. Il faisait si noir que j'arrivais à peine à distinguer les formes devant moi. Je n'avais d'autre choix que de faire confiance à Isabella pour me guider à travers les dédales de ce lieu sinistre.

Des brindilles craquèrent à proximité ; je sursautai comme s'il y avait là un loup-garou prêt à me sauter à la gorge. Émergeant de la pénombre, une silhouette éclairée par un fugace rayon de lune s'approcha de nous. Je retins mon souffle, le cœur battant la chamade, jusqu'à ce que je découvre qu'il s'agissait de Démon avec, à son bras, une jeune femme à l'allure gothique.

Mon pouls reprit une cadence normale. Comme d'habitude, j'avais été la victime de mon imagination délirante.

Le commun des mortels aurait trouvé saugrenu d'organiser un rendez-vous galant dans un cimetière. Mais pour une fille gothique, ce devait être l'endroit le plus romantique sur terre. Pour ma part, j'éprouvais certaines réserves.

— Savais-tu que Démon viendrait nous rejoindre ? chuchotaije à Isabella, suspicieux.

— Démon fait ce qu'il lui plaît. Il fréquentait ce lieu bien avant moi.

La réalité me frappa d'un coup : Isabella et Démon n'étaient pas en couple. Je ne saisisais pas encore la nature exacte de leur relation, mais je venais de comprendre que j'avais au moins le champ libre pour courtiser ma voisine. L'espoir me ragaillardit.

— Bonsoir, vous deux, s'exclama Démon sur un ton faussement étonné. C'est une belle nuit, vous ne trouvez pas ? Je vous présente Cindy. Vous acceptez de vous joindre à nous ?

— Qu'aviez-vous prévu ? demandai-je.

— Rien de spécial. Une simple balade au clair de lune dans un lieu inspirant.

Pour le clair de lune, pensai-je, c'était plutôt raté.

— Démon, petit cachotier, minauda sa compagne, tu ne m'avais pas dit qu'on faisait une sortie de couples. Avoir su, j'aurais apporté plus de belladone.

— Cette rencontre est tout à fait fortuite, répondit-il. Je te le jure. Mais n'aie crainte, mon cœur, il y en aura suffisamment pour tous.

Démon et Cindy continuèrent leur chemin. Isabella avança à leur suite, tirant sur ma main pour m'obliger à l'accompagner. Elle n'avait pas besoin d'insister, car j'avais deux ou trois questions à poser à Démon à propos de la soirée au *nightclub*. Les nuages masquant la lune finirent par se dissiper. Quelques rayons parvinrent à traverser le feuillage des arbres et à nous éclairer suffisamment.

Démon s'arrêta devant une fosse dans laquelle reposait une longue caisse en bois, dont le couvercle était relevé. L'apercevant, Cindy écarquilla les yeux de ravissement et gloussa de surprise. Démon la contourna, s'installant derrière elle, puis il dégagea sa nuque de ses longs cheveux et couvrit tendrement son cou de baisers. Elle inclina la tête et ferma les paupières pour mieux savourer les frissons qu'il provoquait chez elle, réagissant à cette marque d'affection en ronronnant lascivement.

Malgré l'incongruité de la situation, je me surpris à apprécier le romantisme de Démon. Je tournai la tête vers Isabella, qui les observait froidement, et je me rapprochai subrepticement d'elle.

— N'y pense même pas ! me lança-t-elle en me fusillant du regard, ayant de toute évidence deviné mes intentions. Plus de câlins pour nous deux.

Même si j'avais anticipé une telle réaction, j'éprouvai quand même une pointe de déception.

— Que fait-on, dans ce cas ?

— Silence. Attends.

Attendre... Attendre... Toutes ces mises en scène commençaient à m'exasperer.

Les gémissements de Cindy se transformèrent subitement en plaintes. La gothique se cambra et se débattit, essayant de se libérer de l'emprise de Démon, sans succès. Celui-ci la maintenait immobile avec une force surhumaine, ses lèvres toujours accrochées à sa nuque. Quand elle hurla de douleur, je compris que Démon mordait féroce­ment son cou, ses dents s'enfonçant profondément dans sa chair délicate.

— Tu dois boire le sang de la fille, m'ordonna Isabella, soudainement agitée. Et jusqu'à la dernière goutte ! Démon a percé sa peau pour toi, parce que tes canines ne sont pas encore assez développées. Allez !

Même si Isabella m'avait proposé une fellation en contrepartie, j'aurais tout de même hésité. Malgré l'attrait surnaturel que le charisme de Démon exerçait sur moi, j'estimais avoir encore un sens moral. J'assistais déjà à une agression, je ne voulais pas être accusé, en plus, de complicité de meurtre. Certes, je venais de me découvrir une attirance pour le sang, toutefois vider une personne de son fluide vital pour satisfaire cette envie allait à l'encontre de mes principes. Du moins, je le croyais.

— Tu n'as pas le choix, renchérit Isabella sur un ton insistant. Tu as besoin d'une dose massive de sang pour parachever ta transformation. Sinon, tu mourras dans d'atroces souffrances, sauf si Démon décide de te décapiter avant.

Je m'esclaffai nerveusement. C'était tellement surréel ! Malgré les cris de douleur de la fille, je me surpris à vouloir obtempérer...

Un mince filet de sang glissa sur la clavicule de Cindy et se fraya paresseusement un chemin entre ses seins. Je n'avais pas un odorat particulièrement développé, pourtant j'avais l'impression que l'air était devenu surchargé des effluves de son hémoglobine.

Mes narines s'écarquillèrent, les poils de ma nuque se dressèrent. Je fus saisi d'un vertige, ma vue se brouilla. Lorsque ce malaise s'estompa, je constatai avec étonnement que je m'étais rapproché de Cindy sans en conserver le souvenir. Celle-ci m'adressa un regard horrifié, son visage exprimant la souffrance et la détresse d'une personne qui se sait condamnée. Tout son corps, captif, criait au

secours. J'ignorai ses appels à l'aide, contemplant simplement le sillon écarlate sur sa peau blême.

Démon releva la tête, abandonnant le cou de Cindy sans pour autant relâcher son emprise sur elle. Son visage maculé de sang, désormais tordu de rage, donnait froid dans le dos.

— Maintenant ! grogna-t-il.

En apercevant sur le cou de Cindy les deux incisions d'où giclait son fluide vital, quelque chose se rompit en moi. Une barrière mentale venait de céder, comme si un monstre claquemuré au plus profond de mon âme s'était libéré de ses entraves. Désormais délivré, celui-ci s'empara pleinement de mon corps et de mon esprit.

Je fus impuissant à lui résister.

Je me jetai sur Cindy. Démon s'écarta afin de me laisser le champ libre, tout en empêchant la victime de s'enfuir. Plaçant mes lèvres contre la plaie, je suçai le sang. Un frisson de plaisir me traversa l'échine alors que ma bouche s'emplissait de ce chaud liquide.

Assoiffé, j'avalais à grosses gorgées. J'avais l'impression d'aspirer l'essence de la jeune femme au même rythme que ses artères se vidaient. La tête me tournait. M'enivrant de ce divin nectar, je goûtais son effroi à travers son sang. Cindy était secouée de spasmes et je m'en moquais.

Les sensations que j'éprouvais étaient un million de fois supérieures à celles que j'avais ressenties avec la poche de sang. Il n'y avait rien de comparable. Je devenais accro au sang humain, prélevé directement à sa source vivante. Je sus, dès cet instant, qu'il n'y aurait plus jamais de retour en arrière.

Je perdis la notion du temps. Mon exultation était si grande que je perdis contact avec la réalité. Je n'avais plus conscience de me trouver dans un cimetière, je ne me souciais plus de la présence d'Isabella et de Démon. Je ne me rendis pas compte que Cindy avait cessé de se débattre depuis longtemps.

Alors que la vie abandonnait définitivement le corps de la gothique, Démon fit une chose à laquelle je ne m'attendais pas : il relâcha Cindy. Son geste me prit par surprise, si bien que je n'eus pas le réflexe de suppléer mes forces aux siennes. La jeune femme,

désormais inanimée, s'écroula et bascula directement dans la fosse, m'entraînant malencontreusement dans sa chute.

Nous sombrâmes dans le gouffre et percutâmes le fond de la caisse en bois, suffisamment grande pour nous accueillir tous les deux. Le choc m'assomma et me coupa momentanément le souffle.

Ma vue redevenue normale, j'eus à peine le temps d'apercevoir Démon refermant le couvercle sur nous. Hélas ! J'étais encore trop *groggy* pour réagir et l'en empêcher. Puis, j'entendis plusieurs séries de coups semblables à ceux d'un marteau frappant sur des clous. Je compris alors que cette caisse allait devenir mon cercueil.

Un vent de panique me balaya dès que je fus remis de ma chute. On venait de m'enfermer dans une caisse en bois avec le corps d'une inconnue en train de mourir par ma faute.

Et personne ne savait que je me trouvais là ! Personne ne pourrait me secourir !

Démon s'était joué de moi ! Est-ce qu'Isabella avait été dans le coup également ? Elle aurait servi d'appât ?

J'angoissais.

Je m'agitais, je frappais, je hurlais.

Plaquant mes mains contre le couvercle, je poussai de toutes mes forces dans l'espoir de me libérer, en vain. Le corps de Cindy restreignait mes mouvements. Je rugis.

J'entendis des bruits étouffés qui cognaient, à intervalles réguliers, contre le couvercle. Je devinai aussitôt qu'il s'agissait de pelletées de terre.

Je paniquais, devenant claustrophobe, moi qui ne l'avais jamais vraiment été. Ironiquement, les paroles d'une chanson me vinrent en tête : *Buried alive* du groupe Mercyful Fate. Car c'était exactement ce qu'on était en train de me faire : m'enterrer vivant.

— NOOOOOOOOOOOOON !

Je hurlai, encore et encore, à m'en faire éclater les poumons.

Je suppliai Démon de me laisser sortir. Je l'imaginai avec Isabella, au bord de la fosse, en train de rire aux éclats en m'entendant m'égosiller. Comment avais-je pu être aussi bête ? Comment avais-je pu faire confiance à un inconnu affublé d'un tel surnom ?

Ce fut seulement quand mes joues furent inondées de larmes que je me rendis compte que je pleurais depuis un bon moment.

Finalement à bout de souffle, je me concentrai pour écouter les bruits environnants. C'était désormais le calme plat. J'avais espéré les entendre s'esclaffer, puis dire : « OK, la blague a assez duré, sortons-le de là ». Mais non. Silence total.

Malgré tous mes efforts, j'étais incapable de reprendre la maîtrise de ma respiration. J'hyperventilais.

Du bout des doigts, j'explorai maladroitement les parois de mon cercueil, à la recherche d'un loquet, d'une poignée, ou de n'importe quoi pouvant m'aider à m'échapper. J'étais en panique, le cadavre de Cindy ne me rendant pas la tâche aisée. Plongé dans le noir complet, je farfouillais à l'aveuglette.

À un moment, mon index rencontra l'extrémité d'un clou, qui me déchira la peau et m'arracha un bout d'ongle. Je hurlai de nouveau, mais cette fois-ci de souffrance. Ma rage n'avait d'égal que mon accablement. La douleur pulsait dans mon doigt au même rythme que mon pouls. J'étais hors d'haleine.

M'estimant condamné, je voyais ma courte et misérable vie défiler devant mes yeux.

Quand ce cauchemar allait-il enfin se terminer ?

Étrangement, dans un moment de détresse, je me surpris, moi qui n'avais jamais cru en Dieu, à Le supplier d'épargner ma pitoyable existence. Serait-Il miséricordieux envers moi ? Étais-je réellement désespéré au point d'invoquer la clémence d'un être imaginaire ?

Je hurlai une fois de plus, toutefois l'air se raréfiait. La tête me tournait. Je suffoquais. J'avais de plus en plus froid, je commençais à grelotter. Un grand malaise m'envahit graduellement, mes membres devinrent lourds. Ma gorge se serra. Des crampes me nouèrent l'estomac.

Les battements de mon cœur, auparavant frénétiques et irréguliers, se mirent à ralentir et à faiblir. Puis, je sentis une pression douloureuse dans ma poitrine.

Constatant que mes prières avaient été ignorées, j'adressai un dernier message à Dieu, si réellement Il existait : « Va te faire

foutre ! »

Pourquoi avais-je perdu mon temps avec Lui chaque dimanche lorsque j'habitais chez mes grands-parents, s'Il ne se donnait pas la peine de me secourir ? Pourquoi m'abandonnait-Il à son tour ? Quel Dieu de pacotille !

Mon cœur s'arrêta subitement, et mes poumons cessèrent toute activité.

J'étais complètement paralysé, n'étant plus que douleur et terreur.

Alors que la vie s'échappait graduellement de mon corps, mon âme sombra dans un abîme glacial. Je chavirai dans l'inconscience.

Puis, je mourus.

Ce fut le néant.

Il n'y avait rien.

Pas de tunnel de lumière, au bout duquel les êtres aimés récemment décédés auraient pu me guider vers un monde meilleur.

Pas de nuages.

Pas d'anges.

Pas de saint Pierre.

Les portes du paradis n'apparurent jamais pour moi.

En revanche, il n'y eut pas de flammes non plus.

Pas de chaînes, pas de fouet.

Pas de démons.

Pas de machine infernale servant à torturer les âmes damnées.

Aucune trace de Satan, ou Lucifer, ou Belzébuth, peu importe le nom qu'on peut lui donner.

Il n'y avait rien.

Le vide infini.

Le silence éternel.

Le néant.

Ce fut le seul aspect que je perçus de l'au-delà.

Le néant...

Chapitre 6

Un énorme craquement de bois retentit.

Je sursautai violemment lorsque je repris connaissance. Je me crispai de douleur en sentant mon corps ankylosé se réactiver. Était-ce le genre de sensations qu'un nouveau-né ressentait en sortant des entrailles de sa mère ? Étais-je en train de naître une seconde fois ?

J'écarquillai les yeux et ouvris la bouche, tel un noyé revenant à la vie, mais aucune goulée d'air n'entra dans mes poumons qui, eux, refusaient toujours de collaborer.

Quand mes yeux commencèrent enfin à capter quelques parcelles d'images, je découvris en gros plan le visage de Démon, qui me fixait avec un large sourire arrogant.

— Tu as fait de beaux rêves, la Belle au bois dormant ? me nargua-t-il.

Au lieu d'un flot de sang, ce fut une vague de colère qui se répandit dans mes veines. Elle décupla ma force et annihila ma souffrance. Me redressant dans un cri, j'agrippai fermement la gorge de Démon à deux mains. Je ne souhaitais qu'une seule chose : lui faire ravalier son insolence. D'un seul mouvement, j'émergeai de la fosse. J'étais tellement furieux que je ne remarquai pas le bond prodigieux que je venais de faire.

Toujours cramponné à la gorge de Démon, je projetai celui-ci sur le sol gazonné du cimetière, puis je montai sur lui afin de mieux l'immobiliser pendant que je continuais de l'étrangler. Je voyais rouge. Je le détestais de m'avoir infligé une telle humiliation. Animé d'une rage incommensurable, j'étais déterminé à le faire payer de sa vie. Les muscles bandés, j'appuyais de toutes mes forces contre la trachée de Démon. Le cerveau saturé par la haine, je n'avais pas

conscience de mon environnement immédiat.

Bizarrement, Démon n'offrait aucune riposte. Allongé sur le dos, il ne faisait que s'esclaffer, attisant ainsi ma fureur et amplifiant mon ardeur à l'assassiner. Il s'amusait à mes dépens, je le voyais clairement dans son regard irrévérencieux.

Pour + de romans epub - > > > www.bookys-gratuit.com

D'ailleurs, de quelle manière arrivait-il à respirer malgré mes doigts féroce ment enserrés autour de son cou ?

Derrière moi, j'entendis Isabella m'intimant d'arrêter. En dépit de son ton autoritaire, j'hésitai longuement. Mon désir de vengeance occultait la volonté de lui plaire, même si mes efforts pour blesser Démon semblaient se solder par un échec inexplicable.

Lorsque ma voisine réitéra son ordre, je tournai la tête dans sa direction, avec l'intention de la fusiller d'un regard torve. Cependant, la surprise freina mon envie, puisque je constatai que nous n'étions plus seuls.

Une douzaine de personnes, toutes vêtues d'une coule, formaient un cercle autour de moi, chacune tenant un cierge noir dans ses mains. Elles semblaient m'observer, mais, puisque leur capuchon était rabattu sur leur tête, il m'était impossible de discerner les traits de leur visage. Seule Isabella avait retiré la sienne. Déconcerté par la présence de cet étrange rassemblement, je sentis mon animosité se dissiper et relâchai graduellement mon étreinte autour du cou de Démon. Celui-ci profita de mon inattention pour me repousser brusquement. Nous nous relevâmes à l'unisson.

La lune timide projetait sur notre groupe une ambiance glauque, amplifiée par la fine brume recouvrant le cimetière. Était-ce un effet surnaturel ? Était-ce le fruit du hasard ? Je supposais Démon incapable de provoquer ce genre de phénomène naturel, mais peut-être en était-il responsable ?

Me rendant compte que tous mes sens étaient stimulés comme jamais auparavant, j'eus l'impression qu'ils avaient été en sourdine jusqu'à ce jour.

Nous étions la nuit, pourtant mes yeux, tels ceux d'un fauve, discernaient parfaitement le moindre détail, même dans la pénombre.

J'entendais la cacophonie des insectes qui s'activaient, le bruissement de la végétation, le brouhaha des habitants non loin... Mes narines captaient un éventail accru d'odeurs. J'étais conscient des subtiles variations d'intensité de la faible brise qui caressait mes cheveux.

Dans ma bouche, je goûtais encore le sang de Cindy, décédée dans la caisse. Contrairement à moi, elle n'était pas revenue à la vie ; son cadavre s'était recroquevillé en s'asséchant, un phénomène de cause indéniablement surnaturelle. Je glissai ma langue sur mes dents ; j'y découvris quatre canines affilées, signe caractéristique des vampires.

Mon doigt, que j'avais blessé en essayant de m'échapper de la caisse, ne me faisait plus souffrir. Mon ongle s'était... rattaché. La plaie avait disparu.

Je ne respirais pas. Je n'avais pas de pouls. Mon cœur ne battait pas.

J'étais froid comme un cadavre, pourtant je n'étais plus mort, sans être tout à fait vivant.

Je n'osais me considérer comme étant « en vie ».

Je ne savais plus ce que j'étais. Mon état était inqualifiable.

Je me sentais différent. J'étais différent.

J'étais devenu une créature nocturne, un monstre, une aberration.

Et la sensation ressentie était tellement grisante !

Une féroce euphorie s'emparait de moi, je sentais une immense puissance émaner de ma nouvelle enveloppe charnelle.

Démon se planta devant moi et me fixa solennellement. Je crus déceler une émotion sur son visage lisse. Était-ce de la fierté ? Oui, sauf si mes sens nouvellement affûtés me jouaient des tours.

— Clay, tu as passé vingt-quatre heures, mort, sous terre. C'était la dernière étape essentielle pour achever ta métamorphose.

Les fidèles psalmodièrent dans une langue m'étant inconnue. Mes jambes devinrent flageolantes sans que j'en comprenne la raison. Démon attendit le retour au silence pour continuer son discours.

— Désormais, tu n'es plus une proie, mais un prédateur, car tu t'es libéré de ta pitoyable condition humaine. Tu n'es plus soumis à la complaisance de Dieu, puisqu'on t'a soustrait de son joug afin que tu accomplisses dorénavant un dessein plus salutaire : l'apothéose des

vampires !

Le groupe réitéra ses prières. Démon posa affectueusement sa main sur mon épaule.

— Maintenant, mon fils, tu fais partie de ma confrérie démoniaque. Car je t'ai choisi et je t'ai appelé par ton nom : Clay, le vampire.

Malgré son aspect religieux, le laïus de Démon m'avait galvanisé. Je ne croyais pas à ces sornettes de Dieu et de diable, cependant ma transformation était bien réelle.

J'étais devenu un vampire. Tout comme Démon et Isabella.

C'était indéniable. Et ça expliquait pas mal de choses, comme ma nouvelle avidité pour le sang humain, ainsi que le fait que j'aie été incapable d'étrangler Démon, puisque les vampires n'avaient pas besoin de respirer.

Je compris que Démon m'avait dupé afin de m'attirer dans le *nightclub* où il m'avait mordu, puis s'était servi d'Isabella pour me leurrer et me persuader de venir dans ce cimetière. La pauvre Cindy n'avait été qu'une victime collatérale. J'aurais dû leur en tenir rigueur, cependant j'en étais incapable, le charisme de Démon continuant d'opérer une fascination incompréhensible sur moi.

Les vampires retirèrent leur coule et les enflammèrent à l'aide des cierges, avant de jeter le tout dans la fosse. Ils portaient tous des vêtements normaux, aucun n'était déguisé en aristocrate de l'époque victorienne. Je contemplai pour la première fois le visage de mes nouveaux confrères vampires. Isabella était la seule femme du groupe.

— Dispersez-vous, mes enfants, et répandez le mal !

À ma grande surprise, les autres vampires s'éclipsèrent rapidement, me laissant seul avec Démon et Isabella.

— Nous sommes des créatures fondamentalement solitaires, m'expliqua Isabella en voyant mon désarroi. Nous nous réunissons surtout pour célébrer de nouvelles naissances. Je resterai avec toi, le temps de m'assurer que tu t'habitues à ta nouvelle condition. Mais il viendra un jour où ma compagnie te répugnera et où tu souhaiteras chasser seul.

— Vraiment ? demandai-je, sceptique, car je me voyais très bien

passer l'éternité avec elle.

— Même les rares présences de Démon te deviendront insupportables.

Je tournai la tête vers lui, m'attendant à une boutade de sa part. Je compris, par son silence, qu'elle disait juste.

— Allons-y, ordonna-t-il simplement en se dirigeant vers la sortie du cimetière.

Courir avec ce nouveau corps de vampire était étrange. J'avais l'impression de m'être glissé dans la peau d'une autre personne et de devoir réapprendre chaque mouvement. Heureusement, je réussis à m'acclimater rapidement. Au début, je prenais de grandes respirations, comme lorsque j'étais humain, avant de me rendre compte qu'il ne m'était plus nécessaire d'utiliser mes poumons pour vivre. En dépit des profonds changements qu'il avait subis, mon corps s'obstinait à s'accrocher à une minuscule parcelle d'humanité en essayant de conserver ses réflexes mammaliens.

Arrivés aux limites du cimetière, Démon et Isabella bondirent aisément au-dessus de la clôture ceinturant les lieux. Je fus étonné par la facilité avec laquelle je réussis à les imiter.

Nous enfilâmes de nombreuses rues et ruelles sans jamais nous arrêter de courir. Je n'avais jamais été très sportif, mais je parvins étonnamment à maintenir le rythme sans déployer d'efforts particuliers. Nous étions à découvert tout au long du trajet. Le quartier étant presque désert à cette heure tardive, notre discrétion n'était pas essentielle.

Démon nous mena jusqu'à un parc à la végétation luxuriante.

— Les clochards ne sont pas un mets de premier ordre, expliqua-t-il, cependant tu devras t'en contenter comme premier repas. Quand tu te seras habitué à ta condition de vampire, tu auras le luxe de traquer tes victimes pendant des jours.

— Les clochards, c'est un peu comme du McDo, ajouta Isabella en constatant ma perplexité. Ça dépanne, mais faut pas en abuser.

Même si ce genre de proies était simple à attraper, Démon prit le temps de m'expliquer comment me déplacer furtivement afin de les attaquer par surprise. Nous nous approchâmes silencieusement d'un

banc où dormait mon futur « festin ».

— Souviens-toi de l'endroit où Démon a percé le cou de Cindy. C'est le meilleur emplacement, mais vas-y en douceur. Si tu lui arraches complètement la carotide, le sang giclera trop rapidement et tu seras incapable de tout absorber. On ne veut pas gaspiller une goutte de ce précieux nectar.

— Tu dois trancher un vaisseau important, enchérit Démon, afin que ta victime finisse vidée de son sang. Imagine que tu sois obligé de fuir avant d'avoir pu la tuer et qu'elle survive à ses blessures. La presse ferait ses choux gras de son témoignage et notre existence serait alors menacée. Le *National Enquirer* est déjà sur nos traces...

Je négligeai la dernière remarque de Démon, sachant que ce tabloïd ne disposait d'aucune crédibilité, car il avait fait sa renommée avec des histoires inventées de toutes pièces.

Je m'approchai du clochard en m'appliquant à mettre en pratique leurs enseignements. Toutefois, j'aurais pu faire un boucan d'enfer, ça n'aurait rien changé : l'homme ronflait comme un camion et empestait l'alcool frelaté. Plissant le nez de dégoût, je fis abstraction de l'odeur de sueur et de vidanges qui s'en dégageait et plongeai dans son cou pour le mordre.

Au début, l'homme tressaillit à peine, les sens engourdis par l'ivresse. Lorsqu'il prit conscience de ce qui lui arrivait, il commença à s'agiter, mais il était déjà trop tard. J'avais aspiré une trop grande quantité de son sang pour qu'il survive.

Je pouvais goûter son effroi à travers son hémoglobine. Je sentais des vagues de chaleur bienfaisante m'envahir au fur et à mesure que je m'abreuvais de sa vie.

Il essaya de se libérer dans une ultime tentative, cependant c'était peine perdue. Devenu trop affaibli, il sombra de nouveau dans l'inconscience, cette fois-ci pour ne jamais en revenir.

Repu, je me redressai en essayant le sang sur ma bouche du revers de mon bras, saisissant désormais le sens des explications d'Isabella. En comparaison avec le sang de Cindy, le fluide trop âcre du clochard m'avait procuré une satisfaction nettement inférieure. Je sus, dès cet instant, que ce premier sans-abri serait également mon dernier.

— Aurait-il fallu que je vous en laisse ? demandai-je, un peu embarrassé.

— Beurk ! s'exclama Démon, son visage exprimant un dégoût profond. Il y a longtemps que je ne me nourris plus de ces cochonneries !

Une troublante pensée émergea dans mon esprit en voyant sa réaction : venais-je de subir une forme de rite de passage vampirique ?

— Nous ne sommes pas obligés de chasser chaque nuit, m'expliqua Isabella. Quand le sang est frais et de grande qualité, il nous rassasie assez pour nous permettre de patienter pendant des semaines. Néanmoins, certains vampires font preuve d'une gourmandise démesurée. Maintenant, trêve de bavardage. Tu dois te débarrasser de son cadavre. Une mort aussi inusitée, même pour un sans-abri, attirerait trop l'attention.

— D'accord, dis-je. De quelle façon ?

— Comme d'habitude ? demanda Isabella en se tournant vers Démon.

— Comme d'habitude, répondit-il, les yeux pétillants de malice.

Exécutant les ordres de mon amie, je m'emparai du corps et le transportai sur mon épaule comme une banale poche de patates.

Nous nous arrê tâmes devant une structure de béton pas plus grosse qu'un cabanon, encerclée d'une clôture en grillage. Démon, après en avoir arraché le cadenas avec une facilité déconcertante, ouvrit la porte de la grille, puis celle en métal du petit bâtiment. Nous pénétrâmes et descendîmes un long escalier, avant de nous engouffrer dans un tunnel obscur. Malgré l'absence de luminosité, je parvenais à suivre mes compères sans problème.

Nous longeâmes un enchevêtrement de couloirs, bifurquâmes à quelques croisements, enfilâmes plusieurs passages. Nous arrivâmes devant un mur en briques dans lequel une ouverture avait été grossièrement pratiquée. La franchissant, nous aboutîmes dans une énorme galerie moderne traversée par des rails. Je compris que nous venions d'accéder à l'un des tunnels du métro de Montréal, via un passage secret.

Je déposai mon léger fardeau contre la voie ferrée, sous leurs

recommandations.

— Lorsqu'un clochard se suicide dans le métro, m'expliqua Isabella, les autorités gardent cet événement sous silence et préfèrent annoncer un bris mécanique. C'est une règle tacite pour éviter l'effet d'entraînement.

— Nous nous servons de leur discrétion pour jeter nos restes de table, ironisa Démon en prenant le chemin du retour. Avec un peu de chance, la première rame de métro qui roulera sur cette ligne l'écrabouillera sur son passage avant qu'on ne le découvre.

— Et vous réservez ce sort à toutes vos victimes ? demandai-je en lui emboîtant le pas.

— Seulement aux sans-abris, répondit Isabella en nous suivant. Tout autre genre de dépouille, à la longue, éveillerait les soupçons.

— Vous faites quoi, alors, avec les autres ?

— Tu tâcheras d'être créatif, me nargua Démon.

Estimant que je n'obtiendrais pas davantage d'explications, je gardai le silence jusqu'à notre sortie du souterrain.

De retour dans le parc, je constatai, horrifié, que le ciel commençait à se teinter d'orange. C'était encore la nuit, mais je voyais bien que le soleil allait bientôt poindre. Je leur fis part de mes craintes.

— Pas de panique, dit Démon. Nous nous trouvons près de mon antre.

Comprenant que je n'étais qu'à demi rassuré, Isabella m'expliqua que la lumière du jour ne pouvait pas nous tuer en un claquement de doigts, contrairement aux clichés véhiculés. Pas de combustion instantanée, comme dans les films. En revanche, une exposition prolongée à une lumière vive pouvait quand même nous infliger des blessures importantes, notre état vampirique nous rendant photosensibles.

Malgré ses éclaircissements, je ne me sentais guère apaisé, puisque, dans mon esprit, le constat était le même : la lumière du jour m'était fatale. Je redoutais l'aube comme un chat craignant l'eau.

Démon nous mena jusqu'à son repaire, situé au dernier niveau d'une majestueuse tour à condos de trente étages.

— Avoue, ricana-t-il en voyant mon air pantois, alors que nous étions au rez-de-chaussée. Tu croyais que je demeurais dans une crypte, non ?

— À vrai dire... je ne m'étais pas posé la question... balbutiai-je.

Je m'engouffrai dans l'ascenseur avec eux, soulagé de me trouver enfin à l'ombre. Dans le couloir du dernier niveau, Démon pianota son code d'accès sur un clavier numérique.

— Faites comme chez vous, annonça-t-il jovialement, en nous invitant dans son luxueux *penthouse*. Mettez-vous à votre aise. Moi, je file sous la douche.

— La douche ? répétais-je en adressant un regard interrogateur à Isabella.

— Pour les vampires aussi, l'hygiène est importante. Comment espères-tu t'approcher furtivement de tes proies, si tu empestes ?

Isabella, qui était déjà venue sur les lieux en de nombreuses occasions, me les fit visiter sous un éclairage tamisé. Je ne trouvai de cercueil nulle part, à mon grand soulagement. Elle m'indiqua dans quelle chambre je pouvais m'installer afin de dormir pendant le jour. D'épais rideaux opaques recouvraient toutes les fenêtres pour empêcher la lumière du soleil de pénétrer dans l'appartement.

Dans la cuisine, j'entrouvris quelques armoires et tiroirs, par simple curiosité. Il y avait de la vaisselle, des ustensiles, et même de la nourriture. Étaient-ce les vestiges de la vie humaine de Démon ? Je sursautai vivement quand j'ouvris le réfrigérateur : sur une tablette reposait une tête humaine emballée dans un sac transparent à fermeture hermétique, le visage figé dans un rictus grossier.

— Je te présente l'ancien proprio, rigola Isabella. Démon garde sa tête en souvenir, il dit qu'il a de passionnantes discussions avec lui. Il a un sens de l'humour plutôt morbide, mais en y réfléchissant bien, ce n'est guère surprenant, de la part d'un vampire.

— Qu'a-t-il fait avec le reste du corps ?

— Je ne sais pas et, sincèrement, je m'en fous. Tu l'interrogeras toi-même.

— Je pensais que ce condo lui appartenait réellement, avouai-je en refermant la porte du frigo.

— Démon prend ce qu'il désire, sans jamais demander la permission. Il s'installe où bon lui semble. Je crois qu'il habite ici depuis son retour à Montréal.

— Où demeurerait-il, avant ?

— Je ne sais pas. Il est plutôt avare de détails à propos de son passé.

Démon émergea de la salle de bain sans prononcer un seul mot et s'enferma dans sa chambre, nous laissant le champ libre. Je me dirigeai vers la salle de bain à mon tour, mais m'arrêtai brusquement sur le seuil.

— Quelque chose ne va pas, Clay ?

— Est-ce que... hésitai-je. Est-ce qu'il y a un miroir, là-dedans ?

Isabella s'esclaffa en me bousculant pour m'y faire entrer de force.

À l'intérieur, je me retrouvai face à mon reflet, à mon grand étonnement. De toute évidence, je devais réviser mes croyances à propos des vampires.

— J'ai eu la même réflexion que toi, la première fois.

J'étais troublé de voir à quel point mon apparence était restée semblable, hormis le teint plus blafard de ma peau et les taches de sang maculant mon visage. J'aurais cru mes canines plus proéminentes ; quand je gardais les lèvres fermées, rien n'y paraissait. J'ouvris la bouche pour les examiner. Elles étaient bien là, plus courtes que je ne le pensais, mais dangereusement affilées.

Je comprenais mieux maintenant comment les vampires pouvaient se fondre aisément dans la masse. Les changements physiques étaient si subtils...

Fasciné, je me contemplai longuement dans la glace, sous tous les angles.

— Je sais que je suis devenu un vampire, mais le fait de le constater visuellement rend la chose... plus...

— Concrète ?

J'acquiesçai. Elle avait trouvé le mot juste. Évidemment, puisqu'elle était passée par là avant moi.

— Déshabille-toi.

— Quoi ?

— Ne te fais pas de faux espoirs, Clay. Nous devons simplement nous débarrasser de tes vêtements souillés. En plus, tu empestes le robineux. Quand tu seras sous la douche, je fouillerai dans les affaires de l'ancien proprio, pour voir si on peut dénicher des vêtements à ta taille.

L'espace d'une seconde, j'avais eu le fol espoir qu'elle m'invite à me savonner avec elle. Tant pis.

Je m'exécutai machinalement. Dans la douche, l'eau chaude, d'ordinaire réconfortante, ne me procurait plus aucun bienfait. J'observai le liquide s'évacuant vers le drain se colorer de ma crasse et du sang du clochard, puis redevenir limpide.

J'aurais dû éprouver de la culpabilité d'avoir froidement assassiné ce pauvre bougre. Pourtant, sa mort me laissait de marbre. Avais-je si peu d'empathie pour le malheur d'autrui parce que je m'étais transformé en monstre ? Peut-être étais-je déjà insensible auparavant, l'ignorant parce que je n'osais pas commettre de crimes. Je ne le saurais jamais et je m'en fichais. Visiblement, ma transformation m'affranchissait dorénavant de tout dilemme moral.

Chapitre 7

J'entrouvris les yeux, désorienté, étonné de me retrouver dans le noir total.

Il me fallut un moment pour me rendre compte que je me trouvais dans un lit douillet chez Démon, ainsi que pour me remémorer les événements des jours précédents. Un regard vers la fenêtre de ma chambre me permit de découvrir que nous étions déjà le soir.

La veille, Isabella m'avait expliqué que les vampires ne dormaient pas vraiment. Le jour, ils plongeaient temporairement dans un état de stase afin de laisser le temps nécessaire à leur corps surnaturel de se régénérer, jusqu'à ce que la nuit tombe. De mon point de vue, la différence avec le sommeil était minime, à un détail près : apparemment, je ne rêvais plus.

Je restai allongé dans un état vaguement introspectif. L'absence de vitalité de mes organes internes ne m'inquiétait guère, cependant j'avais l'impression de ressentir de légères pulsations dans mon torse. Étaient-ce les soubresauts de mon âme se sachant damnée ? Étais-je désormais possédé par une entité malveillante ? Un parasite démoniaque s'était-il logé dans mes entrailles ?

Je me surpris à m'ennuyer des battements apaisants de mon cœur, cognant dans ma poitrine tel un métronome. Était-il encore présent, en bonne condition, mais simplement inactif ? Était-il en train de se dessécher ou de pourrir ? Si j'avais pu m'ouvrir la cage thoracique pour le savoir, je l'aurais certainement fait.

Je ressentais un immense vide à l'intérieur. Un trou noir s'était formé en moi, prenant graduellement de l'ampleur, aspirant en son centre toute parcelle d'humanité qui aurait pu subsister.

Et j'avais froid. Constamment. Malgré la douche chaude de la

veille, malgré le sang tiède du clochard. Je savais que ma température corporelle avait baissé, toutefois cette sensation de froidure n'avait rien de physique.

Je me redressai et enfilai les vêtements qu'Isabella m'avait dénichés. Ils étaient un peu amples, mais pas au point de gêner mes mouvements. Je cherchai mes compagnons partout dans le condo, pour finalement trouver Isabella, seule, dehors sur la grande terrasse. Elle se tenait debout sur le parapet, observant la ville, comme si elle s'apprêtait à faire le saut de l'ange. En m'approchant, je fis claquer mes souliers contre le plancher pour éviter qu'elle sursaute à mon arrivée, jalouxant le vent qui jouait dans ses cheveux.

— Tu n'avais pas besoin de faire autant de bruit, me dit-elle, impassible. Je t'avais entendu bouger dès ton réveil.

Je montai la rejoindre sur le parapet. Debout si près du vide, surtout à cette hauteur, j'aurais normalement dû être saisi de vertiges et sentir mon estomac se nouer. Il n'en était rien. Je demeurais d'un calme olympien. J'étais sur le toit du monde, contemplant le royaume des humains tel un roi toisant la plèbe du haut de son château.

Et si je sautais ? La chute me serait-elle fatale ? Est-ce que le choc me causerait d'atroces souffrances ? Arriverais-je à ralentir ma descente comme le faisaient les vampires dans les films ?

Pour une obscure raison, depuis ma renaissance, je semblais avoir développé une insensibilité aux situations dangereuses. Non pas que je désirais mettre fin à mes jours, cependant la fragilité de ma vie — ou plutôt de mon existence — m'angoissait moins. Je me sentais invincible. L'étais-je réellement ?

« Tant qu'à sauter, me dis-je, essayons de viser quelques piétons pour les écrabouiller au passage. »

Je relevai la tête, puis observai l'horizon. La ville semblait s'étendre à l'infini.

Tellement de gens. Tellement de proies. Tellement de sang...

— Démon ? demandai-je, intrigué par sa disparition.

— Parti.

J'aurais probablement ressenti un petit pincement au cœur si celui-ci avait encore été actif.

— Pour longtemps ? fis-je, légèrement inquiet.

— Possible. Il n'a pas cru bon de me révéler la durée de son absence. Toutefois, il m'estime en mesure de t'accompagner jusqu'à ce que tu deviennes autonome. Il n'a laissé qu'une seule consigne pour toi, à respecter impérativement : tu ne dois pas retourner chez toi.

— Pourquoi ?

Elle haussa les épaules, puis tourna la tête dans ma direction pour la première fois depuis mon arrivée sur la terrasse.

— Quand Démon donne ce genre d'instructions, c'est généralement dans notre intérêt de les suivre. Il sait ce qu'il fait.

— Donc, Démon est un peu comme notre « chef » ?

— Vois-le plutôt comme un bon père de famille qui s'inquiète pour la sécurité de ses rejetons. Il nous laisse libres, tant que nous ne transgressons pas ses règles.

— Et sinon ?

— C'est lui qui t'a donné la vie. Il serait capable de te la reprendre.

Je n'avais aucune difficulté à imaginer Démon, furieux contre moi, en train de m'arracher la tête parce que je lui avais désobéi. De toute façon, je n'avais rien à craindre ; je n'avais aucunement l'intention de le décevoir.

— Sais-tu qui est le vampire qui a engendré Démon ?

— Il n'en parle jamais. Les vampires existent depuis des millénaires, disséminés sur toute la surface du globe. Notre survie dépend de notre discrétion.

— Es-tu en train de me dire que Démon serait âgé de plus de 1000 ans ?

— Je n'ai rien dit de tel, Clay. Même si l'état vampirique décuple notre longévité, nous ne sommes pas éternels. Un vampire n'est ni immortel ni invincible.

— À part le soleil, qu'est-ce qui pourrait mettre prématurément fin à mon existence ? L'ail ?

Un large sourire amusé apparut sur le visage d'Isabella. Je sus que je venais de dire une idiotie.

— L'eau bénite ?

Elle pouffa de rire.

— Les crucifix ?

Elle s'esclaffa davantage.

Je n'étais pas insulté, au contraire. Je partageais sa jovialité, ravi de voir de mignonnes petites fossettes se dessiner sur ses joues.

— Donc, j'en comprends que ce sont tous des moyens...

— ... ridiculement inoffensifs, me coupa-t-elle, encore hilare.

— Et un pieu dans le cœur ?

Son rire s'étrangla dans sa gorge. Elle reprit soudainement son sérieux et me fixa d'un regard pénétrant.

— Un pieu planté dans ton cœur serait très efficace pour te tuer, déclara-t-elle en martelant ma poitrine de son index. Aussi efficace que pour tuer un humain. Je te l'ai dit, Clay. Un vampire n'est ni immortel ni invincible.

— Faire gaffe aux pieux. D'accord, c'est compris.

— Je ne plaisante pas ! grogna-t-elle, les dents serrées, en me fusillant du regard.

— Moi non plus, Isabella, répliquai-je aussi fermement. Ma tête est remplie de croyances à propos des vampires et plus j'en apprends, plus je me rends compte que ce ne sont que des mythes. D'ailleurs, la semaine dernière, je croyais encore que les vampires n'étaient que des créatures fictives. J'ai besoin de trouver mes repères. Comprends-tu ?

Mon explication sembla la calmer. Maintenant redevenue songeuse, elle embrassa du regard les lumières artificielles de la civilisation. Je respectai son mutisme en l'imitant.

— Allons chasser, ordonna-t-elle simplement en émergeant de sa torpeur après un long moment.

— Je ne ressens pas encore la faim, avouai-je en fronçant les sourcils. Est-ce normal ?

— Ça viendra.

Elle quitta son perchoir en bondissant sur la terrasse, puis se dirigea vers la sortie d'un pas militaire sans même prendre la peine de vérifier si je la suivais. Elle savait que je serais sur ses talons.

Je croyais qu'il me serait plus simple de la comprendre en étant devenu vampire. Je me trompais, une fois de plus.

Dans l'ascenseur, je brûlais d'envie de lui demander ce qu'elle avait

derrière la tête. Où allions-nous ? Qu'avait-elle prévu ? Comment comptait-elle m'enseigner les diverses facettes de notre mode de vie ? Je réfrénaï ma curiosité, sachant que je n'obtiendrais que des réponses énigmatiques ou incomplètes.

À l'extérieur, alors qu'Isabella nous menait vers une destination m'étant toujours inconnue, j'observai les passants autour de nous. J'avais l'étrange impression d'être épié. Pourtant, je ne voyais personne de louche. Les gens vaquaient à leurs occupations sans même nous remarquer. Personne ne nous pointa du doigt en hurlant : « Gare aux vampires ! » Je compris que j'avais certainement croisé des vampires à plusieurs reprises auparavant sans jamais m'en rendre compte. En fait, plus j'examinais la foule qui peuplait les rues de Montréal une fois la nuit tombée, plus je découvrais que nous faisions partie des créatures les plus « normales » à y errer. Cette pensée me rassura ; contrairement à ce que je m'étais imaginé, je ne serais pas obligé de me tapir constamment dans la pénombre pour me déplacer. J'allais devoir apprendre à museler mon imagination trop fertile.

Isabella s'arrêta devant une petite boutique où l'on vendait des vêtements et y entra. Étonné de voir un commerce de ce genre encore ouvert à une heure si tardive, je la suivis à l'intérieur. Le vendeur, un charmant jeune homme dans la mivingtaine, nous gratifia de son plus beau sourire en nous souhaitant la bienvenue.

— Nous sortons ce soir, déclara Isabella d'une voix atone au vendeur. Nous avons besoin de vêtements de circonstance. Surtout lui, insista-t-elle en me pointant du menton.

Je constatai seulement à cet instant que la marchandise du commerce était principalement constituée de tenues de soirée. Pendant que le vendeur s'approchait de moi avec un ruban à mesurer afin de prendre mes mensurations, Isabella déambulait dans le magasin, en quête de la robe parfaite.

Je fixais le vendeur avec méfiance alors qu'il déplaçait ses mains un peu partout sur mon corps avec son ruban. Je savais qu'il ne faisait que son boulot, cependant une telle proximité me rendait mal à l'aise.

Heureusement, mon calvaire fut de courte durée. Le vendeur détourna son attention de moi pour arpenter sa boutique. Il ramassa

des pantalons par-ci, un veston par-là, puis il revint à mes côtés. Il plaça une chemise contre mon torse et m'examina, soucieux, avant de la remplacer par une autre. Son visage s'illumina aussitôt.

— Cette couleur de chemise s'harmonise parfaitement avec votre teint. C'est carrément votre style. Et j'ai déniché le pantalon et le veston qui s'agencent bien ensemble. Allez les essayer, me dit-il en me remettant le tout, je vais vous trouver des bas et des souliers.

Dérouté, je m'enfermai dans une immense cabine d'essayage et suspendis les vêtements à un des crochets prévus à cet effet. En m'observant dans le miroir, je notai que l'éclairage artificiel du commerce rendait ma peau plus blanche. J'avais l'air malade, à l'article de la mort. À cette pensée, je m'esclaffai d'un rire sans entrain.

À quoi cela rimait-il ? Qu'est-ce qu'Isabella avait en tête ? Je demeurai longuement immobile, mon reflet exerçant une fascination nouvelle sur moi.

La porte de la cabine s'ouvrit, me faisant sursauter. Isabella m'y rejoignit, des vêtements dans les mains. Elle referma la porte derrière elle.

— Tu n'es pas prêt ? Allez ! Habille-toi ! m'exhorta-t-elle en déposant son linge sur une chaise.

— Cette séance de magasinage m'enthousiasmerait davantage si j'en comprenais l'utilité.

— Ce soir, nous chassons le gosse de riche.

— Comment allons-nous payer tout ça ? Je n'ai pas un rond !

— Avec du liquide, me répondit-elle en affichant un sourire effronté.

Constatant mon attitude rébarbative, elle entreprit de me déshabiller comme une mère l'aurait fait avec son fils. Je me laissai faire ; je savais qu'il était futile de résister. Quand il ne me resta plus que mes sous-vêtements sur le corps, je me décidai enfin à cesser mes enfantillages et enfilai les habits. Isabella se fit un devoir de boutonner ma chemise, ce geste ayant visiblement une signification importante pour elle. Elle m'obligea ensuite à me retourner pour m'aider à mettre le veston, puis, par-dessus mon épaule, examina mon reflet dans le

miroir auquel nous faisons tous les deux face.

— Tu es très élégant, me susurra-t-elle à l'oreille alors qu'elle finissait de replacer mon col.

— Tu trouves ? demandai-je, incertain, n'ayant jamais été à l'aise dans ce genre de vêtements.

Je me retournai de nouveau pour la fixer dans les yeux.

— Quand tu auras besoin de te nourrir, tu n'auras qu'à te présenter dans un bar en portant ça. Toutes les femmes te tomberont dans les bras, tu auras l'embarras du choix. Il te suffira d'en sélectionner une, de l'emmener dans une ruelle sombre et de lui croquer le cou. Ou de lui faire... tout ce qui te passera par la tête.

Hormis pour les vider de leur sang, les autres filles ne m'intéressaient pas. À mes yeux, elles n'étaient désormais que du bétail. Isabella ne semblait pas comprendre qu'elle était la seule à occuper mes pensées. Ou elle faisait exprès de ne pas le comprendre.

— Tu ne seras pas obligé de tromper les gens, d'utiliser des subterfuges ou de traquer ta proie pendant des jours, ajouta-t-elle.

— C'est ce que tu es contrainte de faire, pour te nourrir ?

— Moi ? Non. Pour un vampire féminin, c'est facile d'attirer un gars en rut et de lui trancher la carotide. Je parlais des autres.

— Démon ?

Elle gloussa.

— Démon serait capable de passer des mois sans boire de sang. S'il manipule tous ceux qui croisent son chemin, c'est par pur sadisme. Il se gausse de tout le monde avec ses fourberies machiavéliques, et assassine les gens par simple gloutonnerie.

Tout en continuant de me décrire Démon comme un gamin mal élevé qui arracherait les ailes des mouches, Isabella commença à retirer ses vêtements sans gêne. Je crus qu'elle s'arrêterait quand il ne lui resterait plus que ses sous-vêtements, mais une fois de plus, je la sous-estimais. Elle dégrafa son soutiengorge sans chercher à masquer ses seins parsemés de taches de rousseur, puis elle fit disparaître sa petite culotte, exposant son pubis cuivré à ma vue.

C'était la deuxième fois qu'elle se dénudait devant moi. Je me serais attendu à ressentir quelque chose : des papillons dans le ventre,

une chaleur à l'entrejambe, ou même une érection. Pourtant, la nudité de cette créature de rêve stimulait seulement mon esprit ; mon corps refusait désormais de réagir.

Isabella repoussa du bout du pied le tas de linge négligemment amassé sur le sol avant d'enfiler sa robe. Celle-ci, mettant parfaitement ses courbes en valeur, lui allait comme un gant.

— Verrouille la porte de la boutique, m'ordonna-t-elle. C'est le moment de passer aux choses sérieuses.

Je l'interrogeai du regard en fronçant les sourcils, mais elle ne m'offrit qu'un sourire malicieux en guise de réponse. J'obéis donc.

En quittant la cabine d'essayage, je tombai nez à nez avec le vendeur, qui attendait patiemment notre retour.

— Ce costume vous va à ravir, s'exclama-t-il lorsqu'il m'aperçut. Les dimensions sont bonnes, la coupe vous avantage. La couleur est juste. Tenez ! Enfilez cette paire de bas et ces souliers.

— J'aurais besoin de votre avis, annonça Isabella en sortant la tête par l'entrebâillement de la porte, si vous vouliez me rejoindre.

— Bien sûr, répondit le vendeur en s'engouffrant à son tour dans l'immense pièce, avant de refermer la porte derrière lui.

Profitant de l'absence d'autres clients, je m'empressai de m'acquitter de ma tâche, sans oublier de retourner le panneau indiquant que le commerce était maintenant fermé. Puis, je déambulai à travers les étalages, dans l'attente d'un signal d'Isabella.

Un cri horrifié en provenance de la cabine d'essayage me fit sursauter. Comprenant que le hurlement de douleur venait du vendeur, je me précipitai pour découvrir ce qui se passait. J'ouvris la porte et l'aperçus, le pantalon aux chevilles, m'exposant ses fesses poilues, Isabella agenouillée devant lui.

— Elle me mord la bite ! s'écria-t-il, en proie à la panique.

Grâce aux différents miroirs, j'étais témoin de la terreur déformant ses traits. Sa verge se trouvait dans la bouche d'Isabella et celle-ci la mordait à belles dents, le mouvement de son épiglote m'indiquant qu'elle avalait goulûment le sang du vendeur, qui ne savait comment réagir à cette attaque. Il craignait probablement qu'Isabella ne lui sectionne le pénis s'il effectuait un geste trop brusque pour se

dépêtrer.

— Aidez-moi ! Faites quelque chose !

Je sus immédiatement ce que j'avais à faire.

Je me jetai dans le dos du vendeur, ouvris grand les mâchoires, puis enfonçai mes canines dans son cou. Je notai autant de détresse que de souffrance dans le second hurlement qu'il poussa.

L'adrénaline se déversant dans son sang déjà gorgé de testostérone provoqua des explosions de saveurs dans ma bouche. J'y décelai aussi des résidus de l'excitation sexuelle engendrée par la pipe d'Isabella. Grisé par ces nouvelles sensations sur ma langue, j'aspirai plus avidement.

Inexplicablement, j'arrivais à « goûter » les émotions du vendeur. Au départ, elles étaient nettement perceptibles, amplifiées par son affolement. Puis, les saveurs se modifièrent au fur et à mesure que la langueur s'emparait de notre victime : sa volonté de vivre faiblissait, son fluide vital devenait plus fade, ses forces l'abandonnaient.

Le sentant défaillir, je relâchai mon emprise sur lui, au même moment qu'Isabella. Le vendeur s'affala mollement sur le sol. Nous l'avions saigné à mort, à en juger par les rares gouttes qui fuyaient de ses plaies. Le pauvre bougre n'avait jamais eu le temps de se défendre, le tout s'étant déroulé si rapidement.

Le miroir me renvoya une image terrifiante de moi-même, que je peinaï à reconnaître : la bouche ensanglantée, j'avais un regard de fou furieux. Je faisais peur à voir. J'aurais dû m'en inquiéter, pourtant je demeurai indifférent.

— Tu deviens narcissique, plaisanta Isabella en me tendant un mouchoir.

— Qu'est-ce qu'on fait de son corps ? demandai-je en effaçant les taches écarlates de mon visage.

— Fais-lui les poches. On le laisse là.

Elle quitta la cabine. Le vendeur n'avait qu'un téléphone et un portefeuille, dont je m'emparai. Je fourrai également dans ma poche de pantalon les quelques pièces de monnaie qu'il avait en sa possession. Puis, j'allai rejoindre Isabella, qui finissait de vider la caisse enregistreuse.

— Range l'argent dans le portefeuille et conserve-le avec toi, m'ordonna-t-elle en me remettant les billets. Cette robe n'a pas de poches et je ne veux pas traîner de sac à main. Et débarrassetoi du téléphone. C'est trop risqué de se promener avec ça.

Nous quittâmes le commerce, abandonnant nos anciens vêtements avec le cadavre. Je jetai le téléphone dans la première poubelle que nous croisâmes.

Malgré ses talons hauts, Isabella marchait à vive allure. Je me contentais de lui emboîter le pas, sans connaître, une fois de plus, notre destination.

Le sang du vendeur m'avait rassasié, pourtant j'en voulais plus. Je me sentais comme l'obèse qui sait qu'il a trop mangé, mais qui ne peut s'empêcher de s'empiffrer jusqu'à en devenir malade. Je venais de comprendre que le sang de chaque humain possédait un goût différent, et je désirais découvrir toutes les saveurs possibles. Je percevais dorénavant le monde comme un immense buffet gratuit qui n'attendait que mes canines acérées.

Chapitre 8

Nous arrivâmes enfin devant un luxueux hôtel dans lequel nous pénétrâmes. Pendant que nous traversions le hall, Isabella me demanda de lui remettre une partie de l'argent volé. Je m'exécutai docilement. Puis, nous nous dirigeâmes vers la salle de réception située au fond de l'immeuble, dont un vigile nous bloqua l'accès.

— Désolé, je dois voir vos invitations, déclara-t-il.

— Les voilà, tes invitations, rétorqua Isabella en lui présentant les billets de banque que je lui avais donnés.

Le garde réfléchit longuement en fixant l'argent, comme s'il avait besoin de peser le pour et le contre. Oserait-il pousser l'affront jusqu'à nous en soutirer davantage ? Pourtant, la somme était plus que généreuse et devait représenter plusieurs semaines de salaire pour un simple gardien de sécurité. Ses traits se radoucirent enfin. Affichant un sourire cupide, il s'empara des billets et nous laissa le champ libre.

L'ambiance festive de la salle, mais surtout la présence d'un couple de jeunes mariés, m'indiqua que nous venions de nous inviter illégalement à des noces. Plusieurs des convives s'agitaient sur une musique techno frénétique, tandis que d'autres discutaient près du bar tout en sirotant leur consommation. De nombreuses femmes, parées de leurs plus beaux atours, se trémoussaient sur la piste de danse afin de séduire les hommes célibataires élégamment vêtus qui en faisaient autant. Je compris ce qu'Isabella avait voulu dire, plus tôt, quand elle avait mentionné que nous allions chasser le gosse de riche ; de toute évidence, les invités vivaient dans l'abondance.

Alors que nous nous avançons vers le bar, je discernai un visage connu à travers la foule. Impassible, l'homme nous salua silencieusement d'un hochement de tête discret, avant de retourner

son attention vers la jolie jeune femme avec laquelle il dansait. Il me fallut quelques instants, mais je le reconnus enfin : c'était l'un des vampires qui avait assisté à ma naissance. Était-ce un hasard s'il se trouvait à la même réception que nous ?

Au bar, Isabella nous commanda des vodka-poinsettias. Je déposai quelques billets sur le comptoir en guise de pourboire, puis m'emparai de mon verre, trop pressé d'y goûter. Dès que le liquide chatouilla mon palais, je fus saisi d'une violente toux incontrôlable, ma gorge s'étant resserrée comme un étau pour protester contre cette intrusion. Un sourire amusé s'esquissa sur le visage du barman, celui-ci ayant l'air de croire que j'étais incapable de supporter une si faible teneur en alcool, puis il s'éloigna afin de servir d'autres clients. Je continuai de toussoter, jusqu'à ce que les quelques gouttes fautives soient expulsées.

— Si tu m'avais laissé le temps de t'avertir, me reprocha Isabella, tu aurais su que le verre, c'est seulement pour les apparences. Hormis le sang, il t'est désormais impossible d'avaler toute nourriture ou tout liquide ordinaire ; ton corps vampirique les rejettera automatiquement, de manière dynamique, comme tu viens de le constater.

— Message reçu, croassai-je en essayant de retrouver la maîtrise de ma gorge et de mes cordes vocales. Et maintenant ?

— Je déclare ouverte la saison de la chasse, plaisanta-t-elle avant de se mélanger aux danseurs, m'abandonnant au bar.

Son départ soudain me laissa interloqué. Je fixai son fessier, mis en évidence par sa robe moulante, alors qu'elle s'éloignait graduellement de moi, jaloux de l'attention qu'elle suscitait. Toutefois, je ne trouvai pas le courage d'aller la rejoindre. J'avais beau être un vampire, je savais que j'avais encore deux pieds gauches quand venait le temps de danser.

— Voulez-vous une rose ?

Je sursautai, n'ayant pas remarqué l'arrivée de la jeune femme à mes côtés. Avec ses cheveux en bataille, ses yeux cernés et sa robe en jute élimé, sa présence détonnait. Je me demandai comment elle avait fait pour entrer malgré le vigile, surtout avec son panier en osier

rempli de fleurs.

— Ou sinon, j'ai des allumettes... c'est seulement trente cennes.

J'extirpai de ma poche de pantalon une poignée de pièces que je lui donnai sans prendre la peine de les compter. En échange, elle me remit un carton d'allumettes sur lequel un cygne avait été imprimé, que j'enfouis dans mon autre poche.

— Fous le camp ! T'as rien à faire ici !

Je reconnus immédiatement l'homme qui venait d'arriver près de nous et qui avait apostrophé la jeune femme : c'était un autre vampire de la bande. Est-ce que le clan au complet s'était donné rendez-vous ici ce soir ?

La vendeuse d'allumettes se retourna afin de jeter un regard plein de mécontentement à mon condisciple. Plissant les yeux, elle pointa un index menaçant sous son nez.

— Prenez garde ! Il existe des forces dans l'univers auxquelles on ne peut se soustraire, même pour des monstres tels que vous ! Chaque action entraîne une réaction ; chaque mauvaise décision engendre une conséquence !

— Mais oui... c'est ça... Dégage !

La vendeuse cracha rageusement par terre, geste évoquant les mauvais sorts que lançaient les gitanes, avant de prendre la direction de la sortie. J'interrogeai mon collègue du regard, curieux de connaître ses motivations.

— J'ai déjà entendu parler de la vendeuse d'allumettes. Il paraît qu'elle porte malheur. Je me sens plus rassuré maintenant qu'elle a quitté l'immeuble.

Mon ami vampire afficha un large sourire amusé, exposant sans gêne ses canines saillantes.

— Bon appétit, Clay. Premier arrivé, premier servi ! lança-t-il en m'abandonnant à son tour.

Je le regardai se mêler aux danseurs et, rapidement, je le vis sortir de la salle avec une jolie demoiselle à son bras. Mais comment avait-il fait ? Même de mon vivant, j'avais toujours été mal à l'aise avec les gens, plus particulièrement avec ceux du sexe opposé. Serais-je obligé de constamment draguer pour me nourrir ? D'ailleurs, avait-on déjà vu

un vampire mourir de faim ? N'aurait-il pas été plus facile de simplement sauter sur le premier venu, dans une ruelle sombre, et de lui arracher la carotide ? Pourquoi les vampires tiraient-ils autant de satisfaction à construire toutes ces mises en scène, juste pour se nourrir ?

Perdu dans mes réflexions, ressassant mes frustrations, j'observais distraitemment la foule, quand je vis Isabella, au fond de la salle, qui me faisait des signes de la main. Elle m'invitait à venir la rejoindre sur la piste de danse. J'obéis, abandonnant mon verre encore plein. Alors que je m'approchais d'elle, je constatai qu'elle était en compagnie d'un petit groupe de joyeux fêtards comprenant quelques vampires de la bande. Je remarquai également qu'un des humains la tenait affectueusement par la taille.

— Clay, je te présente Annie, hurla-t-elle dans mon oreille afin que j'entende ses paroles par-dessus la musique trop forte.

Elle se tourna vers une jolie blonde en robe fourreau rouge.

— Annie, voici mon cousin Clay. C'est le grand timide dont je te parlais tantôt.

Celle-ci me tendit la paume tout en m'adressant un chaleureux sourire. Je m'efforçai de le lui rendre en m'emparant de sa main, puis — je ne sais trop pour quelle raison — j'y déposai mes lèvres en un délicat baisemain. Le visage de ma nouvelle amie s'illumina aussitôt, ses joues pâles s'empourprant. Elle papillonna des cils.

— Enchantée de te rencontrer, Clay, dit-elle, les yeux pétillants.

— Tout le plaisir est pour moi.

Je m'étonnai de ces paroles sorties de ma bouche automatiquement, sans effort, alors qu'auparavant j'aurais bégayé quelque chose d'incompréhensible. Venais-je de me découvrir une nouvelle aptitude vampirique ?

— Annie et ses amis ont loué une immense suite dans l'hôtel, m'expliqua Isabella dans le creux de l'oreille. Ils nous invitent à y monter, plus tard, pour finir la soirée. Ce sera l'endroit idéal pour passer à l'action. Tu n'auras qu'à attendre mon signal. Compris ?

J'acquiesçai d'un hochement de tête, observant Annie se trémousser au rythme de la musique endiablée en se rapprochant de

moi. Ses mouvements suggestifs étaient sans équivoque ; je devinais ses intentions malgré le peu de perspicacité dont je faisais habituellement preuve dans ce genre de situation.

— Allez ! Bouge un peu ! m'exhorta-t-elle tout en s'esclaffant, s'amusant de mon faible enthousiasme.

— Je... je ne suis pas trop à l'aise sur une piste de danse, avouai-je.

— Dans ce cas, laisse-moi te guider.

Elle s'empara de mes mains pour les placer de manière évocatrice sur ses hanches, puis enlaça mon cou. Verrouillant son regard dans le mien, elle ondula du bassin aussi adroitement que Shakira l'aurait fait. Son sourire extatique trahissait tout le bonheur qu'elle éprouvait ; son visage en entier dégageait une profonde passion. Seul un aveugle aurait été incapable de se rendre compte qu'elle s'était entichée de moi.

Isabella, quant à elle, ne se souciait déjà plus de ma présence ; elle dansait lascivement avec son partenaire comme si sa vie en dépendait.

Plus la soirée passait et plus je sentais mes membres se délier, encouragé par l'allégresse de ma partenaire, à un point tel que je me surpris à en retirer un certain plaisir. J'oubliai même, pendant un court instant, que j'étais un vampire ; il n'y avait plus que la musique, cette fille et moi.

Malgré le volume trop élevé, nous arrivâmes à échanger quelques paroles. Ainsi, j'appris que le père d'Annie, un prolifique homme d'affaires de Montréal, était un ami d'enfance du père du marié et que les deux familles se côtoyaient régulièrement. Malheureusement, seule Annie avait été en mesure de se libérer pour la cérémonie. Elle était venue à la fête accompagnée par d'autres richissimes amis des mariés, des gens qu'elle fréquentait régulièrement. Annie étudiait encore à l'université en administration des affaires, ayant l'intention de suivre les traces de son paternel.

Quand ce fut à mon tour de répondre à ses interrogations, je n'eus pas le courage de lui mentir ; il m'était plus simple de lui raconter ma vie d'avant ma transformation. Par chance, elle n'eut pas la présence d'esprit de me questionner à propos des liens m'unissant aux mariés et justifiant ma présence en ces lieux.

Nous dansâmes pendant un bon moment. Appréciant ma nouvelle aisance, Annie se retourna et cala son dos contre mon torse sans cesser d'agiter les hanches. Elle noua ses doigts aux miens, puis elle inclina légèrement la tête de côté, m'exposant son cou. J'y plongeai machinalement le nez, mon visage s'enfouissant dans sa généreuse chevelure. Le mélange d'odeurs de sueur, de fixatif à cheveux, d'excitation sexuelle et d'hémoglobine me fit tourner la tête et me donna une érection instantanée. Je dus me faire violence pour ne pas la mordre sur-le-champ. Je réussis à contenir mes envies et à simplement effleurer sa clavicule de mes lèvres. Elle me jeta un regard de côté, me lançant un sourire aguicheur. Ses fesses frottant continuellement contre mon pubis, Annie devait logiquement supposer qu'elle était responsable de la bosse qu'elle ressentait à travers mon pantalon, ce qui était le cas, mais pas pour les raisons qu'elle croyait.

Le pot de colle qui faisait office de cavalier à Isabella cessa enfin ses simagrées et pointa la montre qu'il portait au poignet. Lorsque plusieurs de ses amis hochèrent la tête, je devinai qu'il venait de donner le signal du départ.

— Tu nous accompagnes, n'est-ce pas ? demanda Annie, le cœur visiblement gonflé d'espoir, tout en comprimant ma main dans la sienne comme si elle craignait que je ne me sauve.

— Bien sûr ! lui répondis-je en réfrénant mon enthousiasme pour ne pas lui montrer que j'avais attendu ce moment toute la soirée.

Ma compagne et moi suivîmes le groupe, abandonnant la piste de danse pour nous diriger vers la sortie sans même prendre la peine de saluer les nouveaux mariés. Ceux-ci ne semblèrent pas remarquer notre départ. Nous nous engouffrâmes dans une cabine d'ascenseur, qui nous mena paresseusement jusqu'au dernier étage.

Une fois dans l'immense suite — elle était encore plus vaste et luxueuse que l'appartement de Démon —, les fêtards prirent leurs aises. Les hommes retirèrent veston et chaussures, certains dénouèrent leur cravate ou leur nœud papillon. Les femmes abandonnèrent leurs talons hauts et rangèrent leur sac à main. Plusieurs d'entre elles s'isolèrent momentanément dans la spacieuse salle de bain, comme ce fut le cas pour Annie et Isabella. Quelqu'un mit de la musique

d'ambiance pendant qu'une autre personne distribuait de l'alcool. J'imitai les autres gars en m'installant confortablement sur un large fauteuil, avant d'accepter la bouteille de 50 millilitres de Beefeater qu'on m'offrait. Je dévissai le bouchon et trempai mes lèvres au goulot, simulant une gorgée comme me l'avait enseigné Isabella plus tôt.

Je fis semblant de m'intéresser à une discussion qui se déroulait près de moi, observant les interlocuteurs, hochant la tête à l'occasion. La porte de la suite s'ouvrit de nouveau. Une deuxième vague de fêtards firent leur entrée, l'ascenseur ayant été incapable de tous nous monter en un seul voyage.

Annie émergea enfin de la salle de bain. Elle vint s'asseoir de biais sur mes genoux, m'enlaçant affectueusement de son bras déposé sur mes épaules, et je plaçai ma main au creux de ses reins. Je devinai à son maquillage renouvelé, ainsi qu'aux nouveaux effluves se dégageant de son corps, qu'elle avait profité de ces quelques minutes d'absence pour se rafraîchir. La friponne avait de la suite dans les idées...

Elle se joignit aux nombreux échanges verbaux en ajoutant jovialement son grain de sel. Elle ne sut jamais que, depuis notre arrivée, je n'avais prononcé aucune parole. J'avais tellement peu en commun avec ces gens ; à mon avis, aucun de leurs sujets puérils ne méritait qu'on s'y intéresse.

Puis, voyant la minuscule bouteille de gin dans ma main, Annie s'en empara et la porta à sa bouche, en avalant presque la moitié d'un trait. Son délicat menton ainsi relevé, elle ne se rendait pas compte que sa gorge dégagée amplifiait mon avidité. J'examinai avec gourmandise le chemin que traçait la gorgée d'alcool en descendant le long de son gosier.

— Ne fais pas cet air-là, s'esclaffa-t-elle lorsqu'elle me remit la bouteille presque vide. Je vais t'en chercher une autre.

— Non, protestai-je. C'est correct. Pas besoin.

Perdu dans mes pensées, je l'avais fixée involontairement avec une insistance obsessionnelle. Par chance, Annie avait mal interprété mon regard. La prochaine fois, me dis-je, je devrai m'assurer d'être plus

subtil.

Quand tous les membres du groupe furent bien installés dans la pièce, je comptai aisément une vingtaine de personnes. Près du tiers d'entre nous étaient des vampires, provenant tous du clan de Démon. Selon toute vraisemblance, notre présence en ces lieux n'avait rien de fortuit.

— Annie ? Tu en veux ?

Le richard ayant interpellé mon futur repas se tenait à genoux derrière une table basse en verre, près de nous. J'avais remarqué un certain va-et-vient dans ce coin, cependant je n'y avais guère prêté attention. En entendant son nom, Annie, guillerette, abandonna mes cuisses et s'empessa d'aller rejoindre son ami.

Me tournant le dos, elle m'empêchait d'apercevoir exactement ce qu'elle tramait. Elle s'agenouilla à son tour, approcha son visage de la table, puis se redressa. Je me demandais à quoi tout cela rimait, quand Annie se retourna dans ma direction, grimaçante, en se frottant énergiquement les narines avec son index.

Je compris aussitôt.

De la cocaïne.

Le clan de Démon avait repéré cette bande de « sniffieux » de coke et avait choisi cette soirée-là pour passer à table.

— Tu en veux, Clay ? me proposa Annie, euphorique, après avoir reniflé un dernier grand coup, la paille encore entre ses doigts.

Je déclinai silencieusement son offre. La drogue ne m'avait jamais intéressé, et je n'avais même pas envie de faire semblant. Nullement déçue, Annie remit la paille à un de ses amis et, toujours à genoux, elle fit demi-tour.

Au lieu de se relever pour venir me rejoindre, elle décida plutôt d'avancer à quatre pattes, lentement, lascivement. Elle me fixait de ses yeux gourmands, un sourire insolent s'étirant sur ses lèvres peintes en rouge vif. Elle se donnait des airs de fauve, ondulant des hanches, frottant paumes et genoux sur le tapis hors de prix de la luxueuse suite. Si la cocaïne n'avait pas encore commencé à produire ses effets sur le métabolisme de ma féline partenaire, son absorption avait quand même contribué à exacerber sa libido.

Parvenue à mon fauteuil, elle s'agenouilla entre mes jambes, agrippa mes genoux, puis glissa ses mains baladeuses sur mes cuisses en remontant jusqu'à mon entrejambe. Je demeurai calme, la laissant faire, les bras reposés sur les accoudoirs.

— Le petit soldat n'est déjà plus au garde-à-vous ? minaudat-elle. Je vais devoir y remédier...

Elle s'occupa habilement de ma braguette, manœuvrant pour libérer mon pénis ramolli. Puis, elle inclina la tête en balayant mon engin de sa longue chevelure afin de le chatouiller de façon érotique. J'aurais certainement eu une érection digne de Ron Jeremy si j'avais été encore humain et si mon organisme n'avait pas réclamé autre chose que du sexe.

— Tu es plutôt difficile à exciter, toi, hein ? m'aguicha-t-elle d'une voix mielleuse tout en fronçant les sourcils. Tu me mets au défi ? Je vais devoir te sortir le grand jeu...

Elle se releva, pinça du bout des doigts l'ourlet de sa robe arrivant au-dessus de ses genoux, puis remonta langoureusement le tissu le long de ses cuisses tout en ondulant le bassin. Je vis bientôt apparaître un triangle doré sur sa peau laiteuse. La vicieuse avait retiré sa petite culotte avant de venir me rejoindre. Quand le bas de la robe fut enroulé par-dessus ses hanches, Annie s'installa à califourchon sur moi, cherchant probablement à me stimuler grâce à la proximité de nos parties intimes. Constatant mon immobilité, elle s'empara de mes mains et m'incita à lui malaxer les fesses.

— Alors ? Tu t'amuses bien, Clay ? me chuchota-t-elle avant de me mordiller le lobe.

Je répondis d'un simple grognement, dans le but de ne pas trop refroidir les ardeurs de ma partenaire.

Dans la suite, quelques couples s'étaient formés, nous imitant. Plus loin, des gars s'étaient avachis sur un des divans, les yeux fermés, des résidus de poudre autour des narines — ils semblaient planer de manière assez intense. D'autres, une bouteille d'alcool à la main, discutaient calmement en dodelinant de la tête au rythme de la musique. De toute évidence, ces riches et jeunes adultes organisaient ce genre de fête assez fréquemment.

Annie redressa le torse et verrouilla son regard devenu vitreux par la drogue dans le mien. Se pouléchant les lèvres de manière provocatrice, elle inséra ses pouces dans le haut de sa robe, puis fit descendre sensuellement le mince tissu jusqu'à son nombril, exposant d'adorables petits seins aux aréoles pâles. Plaçant ses mains derrière ma nuque, elle guida ma bouche vers ses mamelons hérissés.

Je savais ce qu'elle attendait de moi.

Cependant, avant que je ne m'exécute, un hurlement nous fit sursauter.

— Argh ! Espèce de salope !

Nous tournâmes tous deux la tête en direction des cris. En apercevant la bouche maculée de sang d'Isabella, qui, nue, enfourchait un des hommes, je compris qu'elle venait de donner le signal que j'attendais depuis le début. D'ailleurs, je n'étais pas le seul, puisque d'emblée, les hurlements d'agonie se multiplièrent. Le clan des vampires passait à l'attaque.

Mes mains glissèrent du postérieur d'Annie à sa taille, que j'agrippai fermement afin qu'elle ne puisse m'échapper. Croquant avidement le mamelon qu'elle m'avait offert, mes dents fendirent sa peau délicate comme du beurre. Je commençai à aspirer le sang qui s'écoulait de son sein avant même qu'elle eut le temps de manifester sa souffrance.

Horriifiée, elle se débattit pour se libérer de mon emprise, cependant j'étais trop fort pour elle. Elle tenta de me frapper, en vain ; j'arrivais à bloquer chacun de ses coups. M'emparant de ses poignets chétifs, je les lui croisai dans le dos en appliquant une pression suffisante pour lui faire comprendre que je pouvais lui démettre l'épaule au besoin. Elle s'assagit à peine, toutefois il me fut plus aisé de boire son sang en entravant ses mouvements ainsi.

Le visage tordu par la douleur, Annie frémissait d'angoisse. Je pouvais lire sa confusion dans ses yeux. Ce cauchemar était-il réel ou était-ce un mauvais *trip* causé par la coke ?

Si la libido de ma compagne avait chuté au plancher, la mienne, en revanche, venait d'atteindre des niveaux stratosphériques. Mon pénis en érection cessa de taquiner l'entrée de son vagin et je la pénétrai

brusquement, offrant une satisfaction tardive à ma partenaire. Elle se cambra et poussa un long hurlement d'agonie. Je lâchai son sein, dont l'afflux sanguin commençait à se tarir, pour me consacrer à une partie de son anatomie plus intéressante : son cou.

Dès que mes canines percèrent une artère, un torrent jouissif de sang se déversa dans ma gorge. Je décelai une nouvelle saveur dans son fluide vital, hormis celles de la frayeur et des relents d'excitation sexuelle, qui m'était étrangère et le rendait plus épicé. Je devinai que la drogue en était la cause. Heureusement, la dose qu'elle avait « sniffée » avait été insuffisante pour déprécier le goût de son sang.

Des rivières de larmes s'écoulaient des yeux implorants d'Annie, inondant ses joues déjà barbouillées de mascara. Faisant fi de ses supplications, je la pistonnai sauvagement pendant que des décilitres de sang giclaient de son corps pour me nourrir. Ses couinements de souffrance amplifiaient mon plaisir sadique. L'extase engendrée par l'ingestion de ce divin nectar me fit perdre contact avec la réalité. Les secondes s'égrainaient désormais avec une lenteur bienveillante.

Puis, graduellement, je la sentis défaillir entre mes bras. Mon euphorie décrut au même rythme que mon érection. Le flot de sang diminuait, pour finalement cesser complètement.

C'était fini. Je l'avais aspirée jusqu'à la dernière goutte. J'avais pressé le citron au maximum. Elle avait trépassé.

Je repoussai négligemment son corps inanimé. Annie s'affala mollement sur la moquette dans une position grotesque. N'ayant eu aucun sentiment pour cette blondasse, je me débarrassai d'elle comme d'un trognon de pomme.

Mon pénis poisseux baignait dans un liquide nauséabond composé de sang, de sécrétions vaginales et d'une curieuse substance brunâtre semblable au fluide résultant de la décomposition des cadavres. J'identifiai cette dernière comme étant mon sperme lorsque j'en vis quelques gouttes supplémentaires émerger du bout de mon gland. Je venais d'expulser de mon corps ma semence en putréfaction, vestige ultime de ma virilité humaine. Je ne me souvenais pourtant pas d'avoir joui, encore moins d'avoir éjaculé, la délectation de ce meurtre facile ayant occulté tout plaisir charnel.

Même si j'avais perdu mes inhibitions en me transformant en vampire, je pris la peine de ranger mon membre dans mon pantalon avant de me relever.

C'était le retour au calme dans la suite. Aucun humain n'avait survécu à notre boucherie. Les cadavres jonchaient le sol, maculé de flaques écarlates. Une bonne partie du mobilier ayant été renversé, la pièce ressemblait maintenant à un champ de bataille. Visiblement, certaines proies avaient donné du fil à retordre à leur prédateur. Toutefois, l'opposition avait été vaine ; le sort de ces gens avait été scellé dès notre arrivée à l'étage, malgré notre infériorité numérique.

— Isabella ? Clay ? lança un des vampires sur le seuil de la porte. Nous ne pouvons pas nous permettre de nous attarder, avec tout le boucan que nous avons fait.

Il quitta la pièce sans attendre une réaction de notre part, les autres ayant déjà fui la scène de crime bien avant que j'aie fini mon repas. J'appris, cette nuit-là, une importante leçon à retenir : il me faudrait être prompt dans certaines circonstances, par mesure de prudence.

Je trouvai Isabella derrière le divan, agenouillée au-dessus d'un cadavre, terminant de déchiqueter la gorge de sa victime à l'aide de ses crocs. Son corps encore dénudé, souillé de fluide vermillon, témoignait du carnage dont elle avait été l'instigatrice.

— Isabella ?

Elle m'ignora. Était-ce volontaire ?

— Isabella ! insistai-je en déposant une main sur son épaule. Elle se redressa d'un bond et se planta devant moi, nos membres pouvant presque se toucher. Elle me dévisagea en silence, sa bouche ensanglantée lui donnait des airs de psychopathe. Les traits de son visage, habituellement placide, exprimaient un mélange de béatitude et de confusion ; ses pupilles dilatées ainsi que son regard fuyant trahissaient un début de démence.

— Nous devons partir, suggérai-je calmement, mais fermement.

— Je la vois, Clay ! murmura-t-elle d'une voix chevrotante, une once de folie illuminant soudainement ses yeux. Et je l'entends ! Elle est ici ! Je sais que c'est impossible, mais elle est ici !

Je ne comprenais rien à ses confidences. Manifestement, elle divaguait.

Elle plongeait sur le cadavre suivant afin d'aspirer son sang, mais celui-ci n'avait plus rien à offrir. Grognant de rage, elle jeta son dévolu sur un autre, sans obtenir plus de succès. Animée d'une fureur inquiétante, Isabella courait dans tous les sens et s'acharnait fébrilement sur chaque corps se trouvant sur son chemin. Pieds nus, elle laissait dans son sillage des empreintes ensanglantées.

Trois coups à la porte me firent sursauter.

— Ici la sécurité de l'hôtel, clama une voix masculine. Des clients ont formulé des plaintes à votre égard. Ouvrez, s'il vous plaît.

Stupéfait, je me tournai vers Isabella pour m'enquérir silencieusement de la marche à suivre. Celle-ci, de retour sur ses genoux, m'exposait son postérieur en léchant une flaque de sang que le tapis avait partiellement absorbée, ignorant, délibérément ou non, la menace potentielle. N'ayant jamais dû faire face à ce genre de situation, je jurai entre mes dents. J'estimais qu'Isabella avait mal choisi son moment d'égarement. Que devais-je faire ? Fuir ? Combattre ? Le gardien de sécurité allait-il repartir si nous restions silencieux ?

— Je sais que vous êtes à l'intérieur. Laissez-moi entrer, sinon je le ferai par mes propres moyens, nous intima-t-il.

Reprenant contenance, je me plaquai contre le mur à l'instant même où le gardien inséra sa carte dans le boîtier électronique. Le mécanisme s'activa et déverrouilla la serrure. La porte s'ouvrit lentement ; je me trouvais juste derrière, aux aguets.

— Nom... de... Dieu !

L'ébahissement du gardien était sans équivoque. Qu'avait-il aperçu en premier ? Isabella, nue et recouverte de sang, qui s'abreuvait à même la moquette ? Les nombreux cadavres éparpillés dans la suite ? Le tapis souillé d'hémoglobine ? Le mobilier renversé dans la pièce sens dessus dessous ? Les résidus de cocaïne sur la table basse ?

J'avais entendu le gardien avancer de quelques pas avant de s'arrêter, probablement pétrifié par la scène effroyable qu'il avait sous les yeux. Je profitai de sa surprise : j'émergeai furtivement de derrière

la porte et sautai directement sur lui, la bouche grande ouverte, prêt à le mordre. Je m'étais propulsé si rapidement que le gardien n'eut jamais le temps de réagir. Mes canines s'enfoncèrent profondément dans ses chairs et déchiquetèrent une section importante de son cou, arrachant peau, muscles, tendons et artères.

Le pauvre homme, encore debout, me fixa en portant la main à sa blessure, le regard horrifié. Les lèvres étirées dans un rictus de douleur, il tenta de crier, mais seuls quelques murmures se firent entendre. Empressé de lui causer un maximum de blessures, j'avais probablement atteint également la trachée. Ses yeux se révoltèrent et il s'écroula, des torrents de sang giclant de sa plaie béante.

Isabella redressa la tête et tourna le regard dans notre direction, s'intéressant enfin au nouveau venu. Quand elle se releva, je crus qu'elle se précipiterait pour venir s'en nourrir, mais étonnamment elle n'en fit rien. La mine lasse, elle se laissa simplement choir sur le divan.

— Isabella, nous devons partir.

— Je la voyais, Clay, dit-elle sur un ton aussi énigmatique que précédemment, mais désormais plus posé. Je la voyais... Je veux la revoir ! ajouta-t-elle en m'adressant un regard suppliant.

— Je ne comprends rien de ce qu'elle raconte, maugréai-je en me rendant dans la salle de bain.

Croisant mon reflet dans le miroir au-dessus du lavabo, je constatai à quel point mes vêtements avaient été souillés par les fluides corporels de mes victimes. Je n'aurais plus la chance de me servir de ce costume, mais c'était là le dernier de mes soucis.

Je nettoyai sommairement mon visage et mes mains, puis je m'emparai de serviettes que j'apportai dans l'autre pièce. Lorsque je les tendis à Isabella, celle-ci, plongée dans une apathie profonde, n'eut aucune réaction. Je compris que je devrais m'occuper moi-même de sa toilette si nous voulions partir d'ici ; il était hors de question qu'elle quitte l'immeuble ainsi recouverte de sang. Étant donné que je ne savais pas de combien de temps nous disposions avant que quelqu'un d'autre ne découvre le carnage, je devais agir au plus vite.

Heureusement, Isabella obtempéra sans difficulté. Puisqu'elle était

toujours nue, je cherchai la robe qu'elle portait à son arrivée, en vain. Mû par une inspiration, je fouillai dans la penderie de l'entrée et y dénichai les trench-coats de certaines de nos victimes, comme je l'avais espéré. Ce n'était pas l'idéal, mais compte tenu des circonstances, j'estimais que ça ferait l'affaire. Isabella accepta d'enfiler le manteau sans rechigner, et je réussis à retrouver ses souliers à talons hauts. Je revêtis un manteau également. Nous n'étions pas propres, cependant nos longs trenchcoats masquaient la plupart de nos taches.

Saisissant la main de mon amie, je me dirigeai vers la sortie. Alors que je tournais la poignée, un grésillement déchira le silence, me faisant sursauter :

— Roger ? Es-tu à l'écoute ? Comment ça se passe, au dernier étage ?

La voix d'homme avait émané du talkie-walkie du gardien de sécurité. Un rapide coup d'œil au nom sur le badge accroché à sa poitrine me confirma que l'appel lui avait été adressé.

— Roger ? Est-ce que tu m'entends ?

Puisqu'il n'obtiendrait pas de réponse, le confrère de Roger aurait tôt fait de s'inquiéter et de monter à l'étage. Ne sachant pas s'il viendrait seul ou non, je décrétai qu'il était plus que temps que nous déguerpiissions.

En sortant de la pièce, plutôt que d'aller en direction de l'ascenseur, je bifurquai vers la cage d'escalier. Hormis le grincement émis par la porte coupe-feu lorsque je l'ouvris, c'était le calme plat à l'intérieur.

Nous descendîmes les marches. À cause de ses talons hauts, Isabella était incapable de suivre mon rythme. De plus, le claquement de ses souliers contre la structure métallique, amplifié par l'écho, me rendait nerveux. Je ressentais le besoin de me déplacer discrètement. À ma demande, Isabella retira ses chaussures et continua le trajet pieds nus.

À mi-parcours, je m'assurai, en regardant par la fenêtre, qu'il n'y avait personne dans le couloir, et nous quittâmes les escaliers. J'appuyai sur le bouton d'appel de l'ascenseur. Observant le panneau

d'affichage, je vis que la cabine partait du dernier étage pour descendre à notre rencontre. L'autre gardien de sécurité avait-il eu le temps d'y monter ? Avait-il déjà découvert l'ampleur du massacre ? Allions-nous tomber face à face avec lui ? Je bandai mes muscles, me préparant au pire.

L'ascenseur s'arrêta enfin à notre étage. Une douce sonnerie résonna, signifiant son arrivée. Les portes s'ouvrirent. Personne.

Je soufflai de soulagement — encore un réflexe humain dont je ne parvenais pas à me départir — et nous nous engouffrâmes à l'intérieur. Isabella profita de ce répit pour remettre ses souliers pendant que l'ascenseur nous transportait jusqu'au rez-de-chaussée.

Arrivés à destination, nous nous retrouvâmes nez à nez avec un homme de forte carrure. J'allais lui sauter dessus, pensant qu'il s'agissait du vigile, lorsque je remarquai son regard vitreux ainsi que son haleine alcoolisée. Ce n'était qu'un fêtard. Je parvins à retenir mon élan.

— Wô ! s'écria-t-il en sursautant, nous apercevant. Désolé, m'sieur, dame.

Il s'écarta afin de nous laisser passer, dans une série de mouvements aussi maladroits que son élocution était pâteuse.

Alors que nous traversions le hall d'entrée, je me rendis compte que j'avais eu les nerfs à vif depuis notre départ de la suite. Même de mon vivant, je n'avais jamais dû faire face à des situations aussi extrêmes, mon existence ayant toujours baigné dans la tranquillité et la sécurité. Tout ceci venait de changer, et ce n'était pas pour me déplaire.

Avant de héler un taxi, nous nous éloignâmes de quelques coins de rue, par précaution. Je savais que notre crime serait rapporté aux autorités policières, qui ouvriraient une enquête. Même si elles avaient peu de chances de nous retrouver, je préférais faire preuve de prudence.

Isabella demeura stoïque durant tout le trajet du retour. J'indiquai au chauffeur une adresse à moins d'un kilomètre de chez Démon, ne désirant pas lui dévoiler notre destination réelle. Je payai la course lorsqu'il nous y déposa, et nous fîmes le reste du chemin à pied. Dans

l'appartement, Démon brillait toujours par son absence ; aucun autre membre du clan ne s'y trouvait non plus.

— Tu veux aller te nettoyer ? demandai-je à Isabella en me débarrassant de mon manteau.

Celle-ci, plongée dans une douce torpeur, se tenait immobile au milieu du salon en fixant le vide. Elle ne tiqua pas quand je lui retirai son trench et ses souliers. Je la guidai dans la salle de bain et ouvris les robinets, puis la poussai sous le jet d'eau. Voyant qu'elle ne réagissait toujours pas, je me déshabillai à mon tour et entrai la rejoindre. Nous avons besoin, particulièrement Isabella, d'un vigoureux récurage afin de nous débarrasser de tout ce sang qui maculait nos corps ; pour ma part, mon complet en avait absorbé la majorité.

Chapitre 9

À mon réveil, Isabella avait disparu. Pourtant, au petit matin, je l'avais couchée dans son lit et m'étais étendu à ses côtés. Après l'avoir nettoyée et séchée, j'avais craint de la laisser seule dans cet état, même si je savais mon inquiétude irrationnelle.

Je me redressai et, me rappelant ma nudité, je fouillai dans les affaires de l'ancien proprio afin de me dénicher un pyjama, plus par habitude que par pudeur.

Je n'eus pas à chercher ma camarade longtemps ; je la retrouvai au même endroit que la veille, sur la terrasse, vêtue également d'un pyjama pour homme. Cette fois-ci, elle se tenait assise sur le parapet, les jambes ballottant dans le vide, fixant un point invisible devant elle.

Elle ne sourcilla pas à mon arrivée. Pourtant, je savais qu'elle avait déjà perçu ma présence.

Je l'imitai et m'installai à ses côtés. Aucun de nous deux n'osait rompre ce silence complice. Elle profita de ma proximité pour déposer tendrement sa tête contre mon épaule. Je glissai mon bras autour de sa taille. L'enlaçant ainsi, je sentais que mon affection pour elle allait au-delà d'une simple attirance charnelle ou d'un amour fraternel vampirique.

— Je suis désolée, pour hier, finit-elle par avouer, rompant un mutisme qui m'avait semblé interminable.

Étonné par son attitude sentimentale, je compris qu'elle s'était enfin décidée à s'ouvrir à moi, en toute sincérité. Compatissant, je lui parlai doucement.

— Est-ce que tu te souviens de quelque chose ?

— Oui, de tout. Ce qui ne m'embarrasse que davantage.

— On s'en est quand même bien tirés. Et je dois avouer que ç'a été

plutôt... instructif.

Elle s'esclaffa d'un rire sans entrain.

— Ce n'est pas vraiment ainsi que j'entrevois ta formation. Je tâcherai de ne pas perdre les pédales la prochaine fois.

— On aurait dit que tu hallucinais.

— Exact. Tu sais, ce n'est pas par hasard si nous nous sommes retrouvés à cette fête, parmi ces riches jeunes gens. Je les avais repérés depuis longtemps. Je savais où et quand se tiendrait la réception, consciente qu'ils consommeraient de la cocaïne.

J'écarquillai les yeux d'étonnement, mais gardai mon calme.

— Je ne savais pas qu'un vampire pouvait devenir *junkie*.

— Ce n'est pas vraiment le cas. Quand on « sniffe » de la coke, elle n'a aucun effet particulier sur nous. Nous devons boire le sang d'un humain venant d'en absorber une bonne dose pour qu'elle nous affecte. *Idem* pour l'alcool.

— Pourtant, la cocaïne n'a eu aucun effet sur moi quand j'ai bu le sang d'Annie. Même chose pour le clochard le jour d'avant...

— Les vampires ne sont pas tous affectés par un sang corrompu par de la drogue ou de l'alcool. Tu sembles immunisé, comme Démon.

— Manifestement, ce n'est pas ton cas. Tu ne cessais de répéter « je la vois, elle est ici ». De qui parlais-tu ?

Silence. Je la sentis se raidir, puis se détendre à nouveau. Elle poussa un long soupir.

— De ma fille.

— Quoi ?

Je faillis tomber en bas du parapet. De toute évidence, je ne savais pas grand-chose à propos d'Isabella. Je tournai la tête vers elle.

— Au fil du temps, les souvenirs de ma famille s'estompent graduellement. Je me rappelle parfaitement le jour de ma transformation en vampire et les jours ensuite, mais de ma vie d'humaine, il ne me reste que des fragments. Une nuit, en suçant le sang d'un *coké*, j'ai découvert par accident que ça me permettait de raviver certains souvenirs à propos de ma fille. Ceux-ci deviennent alors si intenses que je peux presque la voir, la toucher, la sentir. Dans ces courts moments d'extase, j'ai l'impression de revivre, j'oublie que

je ne suis plus qu'un monstre, je me sens redevenir femme et mère. Me souvenir d'elle est douloureux, mais ça me fait tellement chaud au cœur !

Je fixai son visage. Malgré son chagrin, elle avait réussi à contenir ses larmes.

— Je ne suis pas accro à la coke, Clay, je suis accro aux souvenirs de ma fille, précisa-t-elle, une unique larme de sang s'échappant de son œil.

J'essuyai la gouttelette du bout de mon index et la portai à ma bouche. Isabella m'offrit un sourire mélancolique.

— Sais-tu ce qu'elle est devenue, depuis ta transformation ?

Elle retourna son regard vers l'horizon. Un autre silence. Sa tête retrouva le chemin de mon épaule.

— Je suis née en 1940. Mes parents ont émigré d'Italie pour s'installer à Montréal peu avant ma venue au monde.

Bon sang ! Elle avait l'air d'avoir mon âge, alors qu'elle était aussi vieille que ma grand-mère ! Auparavant, elle m'avait bien informé que le temps n'avait pas la même emprise sur les vampires. Et je n'avais aucune raison de ne pas la croire.

— J'étais une épouse comblée. Mon mari, un homme bon et attentionné, avait un travail nous permettant de vivre confortablement. Je demeurais au foyer pour élever notre fille qui venait de naître. Quelques années plus tôt, nous avions acheté une maison que j'avais décorée avec grand soin. Si je me fie aux quelques bribes de souvenirs qu'il me reste, j'ai l'impression que j'avais une vie parfaite. Mais tout ça s'est envolé en poussière à cause d'une seule mauvaise décision de mon mari.

— Comment ça ?

— Un jour, il m'a informée qu'il emmènerait un collègue de travail à souper le lendemain. C'était une jeune recrue qu'il venait d'engager dans son service, et mon mari, en bon gestionnaire, souhaitait apprendre à mieux le connaître. Il disait qu'il fondait beaucoup d'espairs sur son nouvel employé. Le jour venu, fidèle à mon rôle d'épouse au foyer, j'ai concocté un délicieux repas pour eux. Tout s'est bien déroulé, jusqu'à ce que j'aie couché mon bébé dans sa

chambre, à l'étage. En revenant dans le salon, où je les avais quittés, j'ai découvert mon mari, allongé sur le plancher, gisant dans une mare de sang.

— Votre invité était un vampire ?

— Exactement. Mais à l'époque, je ne savais même pas que ce genre de créature pouvait exister. Je n'ai même pas eu le temps de m'inquiéter pour mon conjoint que le vampire m'a plaquée solidement contre le sol et m'a mordue. Il avait attendu mon retour, dans la pénombre. La blessure qu'il m'a infligée était insuffisante pour me tuer instantanément. Il semblait se régaler de ma terreur. Il désirait me torturer, tant physiquement qu'émotivement. Il voulait que je décède « dans une lente agonie ». C'était exactement ses mots.

— Le vampire... Est-ce que c'était Démon ?

Elle secoua la tête en signe de négation.

— Je ne ferais pas partie de son clan si ç'avait été lui, affirmat-elle, les dents serrées. J'aurais été incapable de lui pardonner ce qui s'est passé ensuite.

— Quoi donc ?

Un autre silence. J'attendis patiemment la suite.

— Le vampire est allé à l'étage et est redescendu avec mon bébé dans les bras. Elle dormait si paisiblement... Le monstre s'est assuré de se positionner parfaitement dans mon champ de vision, puis il l'a mordue et s'est abreuvé de son sang devant mes yeux. J'entends encore ses pleurs horrifiés ! J'ai aussitôt senti mon cœur s'arrêter de battre... J'étais en proie à une telle colère, à un tel désespoir... J'en oubliais la souffrance de mes propres blessures. Le salaud ! Il a à peine bu quelques gorgées avant de la laisser sauvagement tomber par terre.

— C'est à ce moment qu'il t'a changée en vampire ?

— Non. Contre toute attente, Démon a surgi par la porte. C'était la première fois que je rencontrais cet homme et je me demandais bien pourquoi il était entré chez moi. La vue embrouillée par les larmes, je les apercevais s'obstiner. Puis, la discussion s'est envenimée et, en un claquement de doigts, Démon a arraché la tête du vampire. Littéralement. J'étais ravie qu'il paye ses crimes de sa vie, toutefois j'aurais préféré le tuer moi-même. Pas une seconde, je ne me suis

demandé comment c'était possible de tuer quelqu'un aussi aisément.

— Et ensuite ?

— Démon s'est agenouillé près de moi et m'a observée pendant que j'agonisais. Plus tard, il m'a avoué avoir été fasciné de voir à quel point je pouvais me débattre contre la Grande Faucheuse et refuser son étreinte fatale. Il caressait affectueusement mes cheveux, comme s'il cajolait un animal de compagnie. Puis, il m'a offert un choix : soit il abrégait mes souffrances, soit il m'accordait la vie éternelle. Je lui ai répondu qu'avec le décès de ma famille, je n'avais plus aucune raison de vivre et qu'il pouvait m'achever.

— Ce qu'il n'a pas fait.

— Il m'a traitée de menteuse ! ricana-t-elle. Il a dit que si je désirais réellement mourir, je ne m'accrocherais pas à la vie comme je le faisais. Puis, il a ajouté : « On dit que les yeux sont le miroir de l'âme. Et sais-tu ce que je perçois dans ton regard ? Moi. »

— Qu'est-ce qu'il voulait dire ?

Elle haussa les épaules.

— Ensuite, il s'est entaillé le poignet avec ses canines et l'a placé au-dessus de ma bouche. D'instinct, j'ai compris que mon salut passait par les gouttelettes écarlates qui s'en échappaient. J'aurais pu pincer les lèvres en signe de refus, cependant je sentais naître une sourde rancœur au fond de mon âme ; j'avais envie de faire payer la mort de ma famille à l'univers entier. J'ai donc ouvert la bouche et j'ai bu. Sans savoir ce qui arriverait. Sans comprendre la raison pour laquelle cet homme venait me secourir. Les propriétés vampiriques de son sang, en amorçant ma transformation, m'ont donné un sursis. Puis, Démon m'a obligé à me nourrir du sang de mon propre mari. Désespérée, j'étais prête à croire n'importe qui et à faire n'importe quoi. Ensuite, il m'a portée dans ses bras, car j'étais encore trop faible, et m'a fait passer vingt-quatre heures sous terre. Exactement au même endroit que toi.

— Et tu en es revenue en vampire.

— Et j'en suis revenue en vampire. Oui.

— Est-ce que Démon t'a expliqué, plus tard, pourquoi il se trouvait chez toi au même moment que l'autre vampire ? Est-ce qu'ils se

connaissaient ?

— J'ai eu droit à peu de précisions, comme d'habitude. Il a simplement dit qu'il était venu rectifier une erreur, tout en spécifiant que j'étais la première femme qu'il transformait. Habituellement, il préfère s'en tenir aux hommes.

— As-tu passé toutes ces années en compagnie de Démon ?

— Non. Démon va et vient. Il parcourt le globe à la recherche des autres individus de notre race, alors que moi, j'aime mieux rester à Montréal. Néanmoins, il finit toujours par revenir auprès de ses enfants.

— Pourquoi cherche-t-il les autres ? demandai-je en fronçant les sourcils.

— Parce qu'il veut comprendre pourquoi il est le seul à pouvoir engendrer des vampires. Avec Démon, nous avons tout essayé, mais rien n'y fait. Toutes mes victimes décèdent au lieu de se transformer. Les autres membres du clan obtiennent le même échec.

— Il y aurait donc quelque chose de spécial dans son sang...

— ... qui ne nous est pas transmis et qui fait en sorte que nous sommes incapables de créer d'autres vampires. Oui. C'est assez frustrant, autant pour lui que pour nous. C'est pour cette raison qu'il cherche les autres. Il veut obtenir des réponses, mais chaque fois il revient bredouille. Pourtant, quelqu'un a bien engendré Démon ? Et, au moment où on se parle, des milliers de vampires sillonnent la surface du globe. C'est un fait incontestable. Pourquoi se terrent-ils donc ? Pourquoi refusent-ils de nous révéler leur présence ?

— Et en attendant, Démon continue de créer de nouveaux vampires. Comment choisit-il ses victimes ? Pourquoi moi, plutôt qu'un autre ?

— Si seulement je le savais, soupira-t-elle.

Un autre silence s'installa entre nous. Il s'allongea jusqu'à en devenir inconfortable. Je ne savais trop que penser de la touchante histoire d'Isabella, celle-ci n'ayant jamais été très loquace avec moi auparavant. J'aurais voulu lui dire que j'étais désolé pour tout le malheur qu'elle avait vécu, cependant j'en étais incapable. Honnêtement, j'aurais plutôt souhaité pouvoir assister à la scène.

Peut-être que c'était ce qu'avait fait Démon. Est-ce qu'il était arrivé sur l'entrefaite ou avait-il méticuleusement choisi son moment pour intervenir ?

Alors que je me perdais dans ces réflexions, Isabella descendit du parapet à la hâte.

— Les confidences sont terminées, lança-t-elle froidement en se dirigeant vers le trench-coat qui traînait par terre dans le salon.

— Où va-t-on, ce soir ? demandai-je en l'imitant.

— Toi, tu ne vas nulle part, répliqua-t-elle en enfilant le manteau par-dessus son pyjama. Moi, je retourne à nos appartements pour aller chercher des vêtements. Il ne reste presque plus rien dans les commodes.

— Je croyais que Démon nous avait interdit d'y retourner ?

— L'interdiction ne s'adresse qu'à toi.

— Pourquoi...

— Je ne sais pas, OK ! me coupa-t-elle sur un ton exaspéré. Je ne sais pas. Tu commences vraiment à m'emmerder avec tes milliers de questions !

Elle claqua la porte, m'abandonnant à mon air ahuri. Je ne comprenais pas ce qui avait pu provoquer son changement d'attitude. J'avais toujours cru que le tempérament explosif des rousses était un mythe. Je me trompais, une fois de plus.

J'examinai le salon, cherchant une distraction quelconque, cependant les divertissements matériels me laissaient de marbre depuis que j'étais devenu un vampire. C'était un peu comme si j'avais perdu mon sens de l'émerveillement. Tout m'indifférait, désormais.

Je retournai sur le balcon. On ne voyait déjà plus la lune, le ciel s'étant ennuagé progressivement durant les dernières minutes. J'observai distraitemment la ville en contrebas. Le mouvement de la civilisation m'attirait, j'avais envie d'y prendre part. Pourquoi étais-je obligé d'attendre le retour d'Isabella ? C'était Démon, mon créateur ; je ne devais obéir qu'à lui seul. Tant que je respectais ses ordres, je ne risquais pas de subir ses foudres. Isabella m'avait simplement interdit de la suivre, je ne me souvenais pas qu'elle m'ait ordonné de l'attendre sagement là, comme un animal docile.

C'était décidé. Je sortais.

J'abandonnai mon pyjama, dénichai des vêtements convenables dans les effets personnels de l'ancien proprio, et quittai ce bâtiment oppressant. Dehors, je choisis une direction au hasard et déambulai, me laissant guider par mon instinct.

Chaque fois qu'une personne pénétrait dans un immeuble résidentiel, j'avais envie de la suivre pour l'espionner. J'étais curieux de découvrir ce que les gens faisaient en privé quand ils ne se savaient pas observés. Toutefois, j'arrivai à me retenir.

J'aperçus des fêtards qui entraient et sortaient de divers commerces. Plusieurs étaient déjà en état d'ébriété avancé. Comme il aurait été facile d'en attirer un à l'écart pour le mordre... Cependant, je n'en fis rien.

À quelques reprises, j'eus la désagréable impression qu'on m'épiait ou qu'on me suivait. Quand je me retournais pour examiner les alentours, je ne voyais rien de suspect. Les trottoirs n'étaient pas déserts, au contraire, mais tous ces gens ne prêtaient pas attention à moi. J'aurais pu être invisible sans que ça change quoi que ce soit. Dans ce cas, d'où me venait cet étrange pressentiment ? Devenais-je paranoïaque ? Je m'efforçai d'écarter cette appréhension.

Je n'avais pas faim, pourtant je ressentais déjà l'attrait du sang. Je me sentais comme un alcoolique à court de son poison ; cet état de manque perpétuel hantait mes pensées et créait un désir irrépressible. Saurais-je chasser sans Isabella pour me guider ?

Finalement, je passai devant un bar de danseuses et décidai d'y entrer. Par chance, je n'avais pas oublié d'apporter quelques billets de banque, et pus donc payer l'entrée ainsi que la consommation obligatoire. Évidemment, je fis semblant de la boire, ne voulant pas répéter l'expérience humiliante vécue la veille.

Installé confortablement en retrait, j'observais les clients peu nombreux qui reluquaient davantage les serveuses que les danseuses. Une brunette légèrement vêtue, une grassouillette aux seins surdimensionnés, vint me rejoindre. Puisqu'elle me proposa d'emblée une danse érotique en m'adressant un sourire aussi aguicheur qu'exagéré, je compris qu'elle avait remarqué mon arrivée et avait

flairé l'odeur du nouveau client à plumer. S'avisant de mon hésitation, elle effectua gracieusement un tour sur elle-même, dans le but de me dévoiler le reste de la marchandise.

Je ne sais trop pour quelle raison, mais j'acceptai, probablement plus par besoin de contact social que par désir sexuel. Saisissant la main qu'elle me présentait, je me laissai guider jusqu'à un isoloir.

— Ta paume est glaciale, gloussa-t-elle en chemin. Tu connais le dicton ? *Avoir les mains froides et le cœur chaud* ?

Je m'installai dans le fauteuil de l'isoloir sans répondre à sa question. Elle ne s'en formalisa pas et accepta les billets demandés pour sa prestation. Elle ferma les rideaux, puis grimpa sur le tabouret devant moi. Je déposai mon verre sur la tablette à côté de moi et contemplai la fille se trémousser sous mes yeux.

Son talent pour la danse était aussi naturel que ses seins refaits. Ses pitoyables déhanchements auraient été à peine suffisants pour provoquer une érection chez un adolescent n'ayant pas encore découvert *YouPorn*. Mon désintérêt grandissant devait se lire sur mon visage, car après s'être accroupie, elle s'empara de sa lourde poitrine à pleines mains et plaqua ses mamelles sous mon nez.

— Est-ce que tu t'amuses, mon beau ? minaуда-t-elle.

Je cherchais une vacherie à lui rétorquer lorsque, en équilibre précaire sur ses hauts talons, elle faillit tomber. Elle s'accrocha de justesse à la tablette intégrée à mon fauteuil, retrouva sa stabilité et s'évita ainsi une chute potentiellement dangereuse. Toutefois, elle fracassa mon verre dans la manœuvre et s'entailla la paume sur un tesson.

Poussant un juron, elle grimaça en apercevant la longue plaie d'où commençait à s'échapper un filet de sang. Aussitôt, je m'emparai de sa main et la portai à ma bouche, léchant goulûment le sang frais. Elle sursauta, plissa le nez de dégoût et, une fois la surprise passée, tenta de retirer sa main. Elle en fut incapable, puisque, ayant anticipé sa réaction, je maintenais solidement son bras dans mon poing. Elle tira plus fort en se débattant, en vain. Je me décidai enfin à mordre son poignet afin d'augmenter l'afflux sanguin, lui arrachant un hurlement de souffrance.

— Pourquoi t'agites-tu ainsi ? lui demandai-je, jouant les innocents.

J'avais momentanément quitté son poignet, toutefois je la gardais fermement sous mon emprise afin qu'elle ne puisse s'échapper. Horrifiée, elle fixait ma bouche ensanglantée de ses yeux humides.

— Tu voulais savoir si je m'amusais, continuai-je. Maintenant, c'est le cas. Je préfère nettement me délecter de ta chair plutôt que de supporter la vue de tes bourrelets disgracieux tremblotants sous mon nez. Je t'ai payée pour que tu me procures du plaisir. N'est-ce pas là le but de ta présence en ces lieux ?

— Sale enfant de chienne ! Libère-moi !

J'allais la mordre de nouveau au poignet quand le rideau fut ouvert d'un coup sec, révélant le portier qui m'avait accueilli plus tôt. Celui-ci avait probablement accouru dès que la danseuse avait crié. Apercevant l'expression désemparée de l'effeuilleuse ainsi que mon visage souillé, il comprit immédiatement ce que je lui faisais subir et se jeta sur moi.

La danseuse, bousculée dans l'empressement du fier-à-bras, fut projetée sur le côté et se retrouva cul par-dessus tête dans un coin de l'isoloir. Pour ma part, je fus soulevé dans les airs, puis traîné de force jusqu'à la sortie arrière de l'établissement, qui donnait sur une ruelle plongée dans l'ombre. Je crus inutile de résister.

À l'extérieur, le colosse me propulsa dans un tas de sacs d'ordures, puis roula les manches de sa chemise en bombant les muscles. Il envisageait de me passer à tabac, ses intentions ne faisaient aucun doute. Je me relevai sous le regard enragé de mon adversaire. Il pointa un index provocateur entre mes yeux en élocubrant une série de menaces, que j'ignorai effrontément. À mon grand étonnement, j'arrivais à conserver un calme olympien malgré ses tentatives d'intimidation. Avoir été encore humain, j'aurais sûrement fait dans mon froc.

— Tu m'écoutes quand je te parle, couillon ?

Las de son agressivité, je m'emparai de son index et le mordis de toutes mes forces. J'aurais voulu lui sectionner le doigt au complet, cependant, ma dentition surnaturelle n'étant pas acérée à ce point,

mes dents furent incapables de trancher l'os. Je me contentai de broyer les chairs autour, comme un bambin grignotant un pogo, puis le relâchai.

Par son expression, je vis que mon geste l'avait pris par surprise. Il hurla à pleins poumons en examinant l'extrémité en lambeaux de son doigt. Je profitai de son inattention pour lui sauter au cou, envisageant de détruire sa carotide. Dès que mes canines affilées déchiquetèrent son épiderme, son cri mourut dans sa gorge et, les yeux révoltés, il s'affala mollement sur le bitume. De larges éclaboussures de sang souillèrent le sol à mes pieds.

J'abandonnai le portier à son sort et longuai calmement la ruelle. En chemin, je fus envahi par un sentiment de plénitude, car même si j'avais peu bu ce soir-là, j'avais répandu le sang. C'était une satisfaction en soi. J'apprenais à chasser pour le plaisir, pas seulement pour me nourrir, et je n'en éprouvais aucun remords.

Chapitre 10

Au fil des nuits, j'appris à m'acclimater à ma nouvelle vie et à me comporter comme un vampire digne de ce nom afin d'assurer ma survie. Ironiquement, je ne m'étais jamais senti aussi vivant que depuis ma mort ! J'appartenais enfin à un groupe social avec lequel j'étais réellement à l'aise, même si celui-ci était plutôt inusité et que nous nous rencontrions peu souvent.

Le jour, je dormais encore chez Démon, n'ayant jamais reçu d'instruction contraire de sa part. D'ailleurs, je ne l'avais pas revu depuis ma transformation.

Je passais le plus clair de mon temps avec Isabella, toutefois il lui arrivait de disparaître. Parfois, elle partait chasser seule. D'autres fois, elle retournait passer la nuit à son appartement. Cependant, elle finissait toujours par revenir chez Démon, ses absences ne s'éternisaient jamais.

Je constatai aussi que mon attirance sexuelle pour elle s'était amenuisée graduellement, pour s'effacer complètement. Mes pensées n'étaient plus orientées que vers un seul but : le sang humain. Chasser pour me nourrir, ou simplement pour le plaisir sadique de martyriser des gens afin de répandre des litres d'hémoglobine.

Étonnamment, je fis rapidement le deuil de mon ancienne existence, les tracasseries de la vie quotidienne n'ayant plus d'emprise sur moi. Mes priorités ainsi que mes valeurs avaient changé. Je ne m'apitoyais plus sur mon sort comme je pouvais le faire auparavant, je ne ressentais plus le besoin de philosopher ou de me torturer les méninges. Souvent, je me remémorais une phrase tirée de la chanson *Bat Country* du groupe Avenged Sevenfold, elle-même extraite d'une citation de l'auteur Samuel Johnson : « *he who makes a beast out of*

himself gets rid of the pain of being a man ». C'était littéralement l'état d'esprit dans lequel je me trouvais. J'étais devenu une bête, un monstre.

Les nuits et les jours s'enchaînaient à un rythme indolent ; ainsi, je perdis tout repère temporel. Depuis combien de temps étais-je un vampire ? trois jours ? trois semaines ? trois ans ? Je n'en avais aucune idée, et cela ne m'importait guère. Je vivais maintenant en marge de la société, les normes sociales ayant perdu leur mainmise sur moi. Je m'étais également affranchi de tout jugement moral. Désormais, je ne craignais plus la justice des hommes, car je n'étais plus l'un d'entre eux. Seul l'avènement du règne des vampires guidait mes décisions.

Je ressentais constamment une faim insatiable, irréprensible. Toutefois, malgré le manque, je n'éprouvais aucun empressement à occire mes victimes. Retirant autant de satisfaction dans la traque que dans la mise à mort, j'avais une confiance absolue en mes nouveaux talents de prédateur.

Souvent, terré dans la pénombre, je choisissais une personne au hasard et la suivais furtivement. Au moment opportun, je faisais exprès pour lui signifier subtilement ma présence afin qu'elle se sache chassée. Mais je ne l'attaquais pas immédiatement. Je prenais mon temps, je faisais durer le plaisir. Parfois, je lui laissais croire qu'elle avait réussi à me semer. Puis, au dernier instant, quand elle se pensait finalement en sécurité, je lui sautais dessus et m'abreuvais de son fluide vital. L'angoisse vécue par mes victimes ne rendait leur sang que plus délicieux, plus savoureux, et je m'en délectais sans vergogne.

Isabella, quant à elle, avait une manière plus « sociale » de chasser. Elle jetait son dévolu sur un homme à qui elle se présentait, puis lui mentait pendant toute la soirée en s'inventant une histoire. Passée maître dans l'art de manipuler les gens, elle attirait progressivement sa proie dans sa toile telle une veuve noire, réussissant à adapter son récit en fonction de la personne et de la situation. Grâce à son jeu de séduction, elle aurait pu tous les plumer et s'en mettre plein les poches. Toutefois, ce n'était pas leurs possessions matérielles qu'elle convoitait.

Depuis l'épisode embarrassant vécu avec Annie et son groupe, Isabella s'était abstenue de pourchasser les « sniffeux » de poudre, du moins en ma présence. Peut-être le faisait-elle lorsque nous chassions individuellement, chacun de notre côté ? Si c'était le cas, elle ne laissait rien transparaître.

À mon grand regret, Isabella replongea dans son mutisme habituel dès le lendemain de ses confidences. J'avais espéré que ce moment d'intimité puisse être précurseur d'une relation plus ouverte entre nous, mais de toute évidence je me fourvoyais encore. J'eus beau l'interroger à propos de sa vie avant sa transformation, elle entretint le mystère.

• • •

Nous marchions d'un bon pas vers une destination m'étant encore inconnue.

Ce soir-là, j'avais émergé du sommeil en un claquement de doigts, fasciné une fois de plus par la manière avec laquelle mon organisme pouvait alterner entre cet état de dormance et le réveil.

J'avais entendu du bruit dès que j'avais ouvert les yeux. Isabella ayant été absente depuis plusieurs jours, j'avais deviné que c'était sa façon de me signifier son retour.

— Nous sortons, m'avait-elle froidement annoncé lorsque j'étais allé la rejoindre dans le salon.

J'avais étiré les bras en l'interrogeant d'un haussement de sourcils afin de savoir si ma tenue lui convenait, car je m'étais couché sans prendre la peine de me déshabiller. En guise de réponse, elle s'était levée et m'avait indiqué de la suivre.

Enfin, nous arrivâmes devant un vieux bâtiment défraîchi, que je reconnus aussitôt malgré la noirceur : c'était le fameux *nightclub* où Démon m'avait attiré à notre première rencontre.

Sous une ampoule en fin de vie, une montagne de muscles ébène gardait la lourde porte en fer rouillée. Dès qu'il nous aperçut, le molosse sembla se souvenir de nous. Souriant à pleines dents, il me parut beaucoup plus sympathique que lors de notre précédente

rencontre. Il poussa la porte, qui grinça sur ses gonds, puis nous invita à entrer.

À l'intérieur, la fête battait déjà son plein. Il y régnait la même ambiance qu'à ma dernière visite, à la différence que je ne m'y sentais plus comme un intrus. Isabella se dirigea vers le bar, et je la suivis docilement. Bizarrement, le barman fit exprès pour nous ignorer.

— Et maintenant ? demandai-je. Qu'est-ce qu'on fait ? On se commande à boire ?

— Non. Pas besoin de faire semblant, ici. On attend.

Accoudés au comptoir, nous observions les danseurs agglutinés en petits attroupements se trémousser sur un air techno, quand mon regard fut attiré par trois jeunes femmes hispaniques dansant ensemble près de ma position. Leurs déhanchements, ainsi que le galbe de leurs mollets mis en valeur par leurs souliers à talons hauts, éveillèrent le prédateur sommeillant en moi. Je dus inconsciemment les fixer avec insistance, parce que je me rendis bientôt compte qu'elles me jetaient sans subtilité des coups d'œil tout en placotant, comme si elles complotaient contre moi. Après un certain moment, l'une d'elles se détacha du groupe pour s'approcher du bar. Elle commanda une bouteille d'eau, puis tourna la tête dans ma direction en faisant virevolter exagérément sa longue chevelure de jais.

— Tu viens danser avec nous ? me demanda-t-elle avec un accent étranger, que j'aurais trouvé *sexy* à une autre époque.

Sa bouche peinte en rose me rappela de quelle manière je m'étais abreuvé de ma dernière conquête : en lui arrachant les lèvres. J'avais été émerveillé de voir tout ce sang émerger de ses chairs broyées. Bien sûr, ma victime n'ayant pas succombé à ses blessures, j'avais été obligé de lui tordre le cou pour l'achever.

J'allais accepter sa proposition, quand Isabella se tourna vers nous.

— Je ne crois pas que tu l'intéresses, salope.

— T'es qui, toi, *puta* ? Sa mère ?

Isabella rétorqua en plaquant son corps contre le mien et en m'offrant un long baiser passionnel. Agréablement surpris, je ne protestai pas, sachant toutefois que cet élan d'affection soudain était simulé. Du coin de l'œil, je vis la jolie Brésilienne déclarer forfait en

retournant retrouver ses amies sur la piste de danse.

— Tu décides à ma place, maintenant ? la taquinai-je quand elle abandonna ma bouche.

— Nous n'avons pas le temps pour ça, ce soir. Je suis convaincue que cette fille n'allait pas lâcher le morceau sans une solide raison.

Je m'esclaffai, amusé par l'ingéniosité dont elle faisait preuve pour me passer des messages. Je ne tins pas rigueur à Isabella pour cette occasion ratée, car je savais que d'autres se présenteraient assez tôt. Manifestement, nous étions ici dans un but précis, et elle s'arrangeait pour que je demeure disponible jusqu'au moment prévu.

Je remarquai un visage connu à travers la foule. C'était un des vampires du clan, qui semblait également attendre qu'il se passe quelque chose. Quand nos regards se croisèrent, il me salua sobrement d'un hochement de tête, et je fis de même. Puis, j'aperçus graduellement d'autres membres de notre groupe.

— Toute la bande s'est donné rendez-vous, à ce que je vois. Et si tu me révélais le plan de match, pour une fois ?

— C'est lui qui nous a convoqués, répondit-elle en pointant l'entrée du menton.

En tournant la tête dans la direction indiquée, je me figeai de surprise. Si mon cœur avait encore cogné dans ma poitrine, il se serait sûrement emballé.

Démon venait d'arriver.

Il était aussi charismatique que dans mes souvenirs. Je ne parvenais pas à comprendre pour quelle raison il dégageait un tel magnétisme. D'ailleurs, je n'étais pas le seul à observer ce phénomène : même les humains qui posaient le regard sur lui semblaient envoûtés par sa présence. S'il avait fondé une secte et s'en était proclamé gourou, il aurait pu enrôler des milliers d'adeptes sans difficulté. Il était incontestablement le mâle alpha partout où il allait.

Démon franchit la salle en faisant exprès de couper à travers la piste de danse, son air vaniteux trahissant le plaisir qu'il retirait de ce bain de foule. Sur son passage, les danseurs s'écartèrent spontanément. Les vampires le suivirent dans son sillage, Isabella et moi compris. Il nous guida jusqu'au fond de la pièce, là où se trouvait

l'escalier menant dans les profondeurs de la cave. Contrairement à ce qui s'était passé lors de ma dernière visite, je ne craignis pas de m'y engouffrer. Étonnamment, aucun humain ne nous imita, comme s'ils savaient intuitivement que cet endroit sinistre leur était interdit.

Malgré la noirceur, je parvins aisément à descendre les marches grâce à ma vision améliorée. Je découvris par le fait même que ce lieu était tout ce qu'il y avait de plus banal, hormis les énigmatiques symboles d'inspiration cabalistique peints en rouge sur les murs. Apparemment, les frayeurs de ma précédente visite avaient été injustifiées.

Nous arrivâmes devant le menaçant rideau de chaînes et de lames de rasoir qui m'avait donné tant de fil à retordre. À notre approche, il s'écarta comme par enchantement, comme un chien de garde qui n'aurait bloqué l'accès qu'aux intrus.

Je fus estomaqué dès que je franchis le seuil. Nettement plus grande que dans mes souvenirs, la salle avait été complètement réaménagée et redécorée, si bien que j'aurais pu me retrouver dans une pièce différente.

Une immense scène avait été montée tout au fond, devant laquelle quelques tables rondes ainsi que des chaises avaient été disposées. La salle étant inoccupée, je devinai que Démon nous avait conviés à une représentation spéciale nous étant exclusivement destinée. Les membres du clan, dont la fébrilité était palpable, prirent place. Manifestement, ceux-ci savaient quel serait notre divertissement. Je m'installai sur le siège libre entre Isabella et Démon.

Un nain nu, dont les proportions étaient difformes et l'épiderme couvert de pustules, arriva et nous servit des consommations, non sans difficultés. J'observai avec méfiance mon verre lorsqu'il repartit.

— Tu peux boire sans problème, m'informa Isabella en notant mon incertitude. C'est du nekrodelirium. C'est la seule boisson qu'un vampire est capable d'ingurgiter.

Joignant le geste à la parole, elle avala le liquide d'un trait. Voyant que les autres en faisaient autant, je les imitai. Je m'étonnai de sentir des vagues de chaleur m'envahir, puisqu'il n'y avait plus que le sang pour me soustraire à la caresse glaciale de la Grande Faucheuse. La

sensation, réconfortante au départ, devint mystérieusement oppressante. Et ça n'avait rien à voir avec l'ambiance trop tamisée qui donnait l'impression qu'une séance de spiritisme se préparait. Heureusement, ce léger malaise s'estompa.

Le lourd rideau obstruant la scène fut enfin tiré. L'éclairage fut allumé, révélant quelques musiciens en tenue de soirée qui entamèrent immédiatement un premier morceau, du classique. Je peinaï à reconnaître l'œuvre, en partie parce que mes connaissances dans ce domaine étaient limitées. J'aurais aussi pu mettre le talent des interprètes en cause, toutefois je voyais bien que le problème provenait principalement de leur anatomie.

Le bras gauche d'un violoniste avait été amputé afin d'être remplacé par son instrument de musique. L'extrémité de la mentonnière avait été solidement soudée à l'articulation de son épaule, tandis que sa main en décomposition avait été grossièrement attachée à la volute. Maniant délicatement son archet de la main droite, le musicien parvenait rarement à arracher quelques notes mélodieuses à son instrument. Par chance, il était accompagné par un autre violoniste ayant ses deux bras et jouant divinement bien, cependant celui-ci était cul-de-jatte. Il se tenait en équilibre précaire sur la partie inférieure d'un mannequin en plastique. Malgré leur infortune, la posture des violonistes dénotait une certaine prestance.

Le violoncelliste, quant à lui, était aveugle. Ses globes oculaires, retirés de leur orbite, avaient été embrochés sur la pique de son instrument, les iris pointant expressément dans notre direction. J'avais l'étrange impression que les yeux du musicien arrivaient quand même à nous observer pendant que celui-ci manipulait son violoncelle.

Un xylophoniste les accompagnait, dont les lèvres avaient été cousues ensemble avec du fil de fer. Un autre homme était allongé devant lui sur une table basse, le torse ouvert comme s'il subissait une opération à cœur ouvert, des lames de xylophone vissées sur les côtes. Étonnamment, l'homme-instrument était encore en vie et frémissait de souffrance chaque fois que le musicien martelait les lames afin de produire des notes.

Une jolie harpiste venait compléter l'étrange quintette. Vêtue d'une

magnifique robe émeraude, la jeune femme grimaçait de douleur, le visage inondé de larmes. J'en compris la raison lorsque je l'observai plus attentivement : plusieurs cordes de sa harpe ayant été remplacées par du fil barbelé, elle s'y écorchait constamment le bout des doigts. De nombreuses gouttes de sang s'écoulaient de ses blessures et allaient souiller l'ourlet de sa robe.

Malgré l'excentricité de notre orchestre, celui-ci ne constituait pas le clou du spectacle. La vedette de ce numéro inusité était plutôt la femme obèse qu'on torturait sur la scène. Obligée de se tenir debout face à nous, les bras écartés, elle avait été ficelée avec plusieurs fils barbelés qui pendaient du plafond. Les membres ainsi entravés, elle donnait l'impression de n'être qu'un vulgaire pantin manipulé par un marionnettiste démoniaque. Elle hoquetait et pleurait à chaudes larmes, un *ball gag* rouge fermement enfoncé dans sa bouche la réduisant au silence.

Une autre femme, mince, élégante et avec des jambes interminables, se trouvait juste à côté. Vêtue de cuir noir, telle une dominatrice dans un donjon BDSM, elle tenait dans sa main un rasoir droit comme ceux qu'emploient les barbiers, un « coupechoux ». Lorsqu'elle fut assurée qu'elle avait l'attention de son public, elle commença sa prestation.

Sur le rythme de la musique, elle utilisa son rasoir afin de découper maladroitement des sections du smoking dont était vêtue la femme obèse. Elle tailla ainsi une manche du veston, mais au moment de retirer le morceau de tissu, celui-ci s'accrocha dans les nœuds métalliques du fil barbelé, se déchirant en produisant un craquement sonore. Cela ne découragea pas la tortionnaire, au contraire, car l'autre manche subit le même sort immédiatement après. Le reste du veston fut rapidement réduit en charpie sous le sourire cruel de la dominatrice.

Le divertissement prenait des allures de *strip-tease* grotesque. Toujours à l'aide de sa lame, la persécutrice sectionna la chemise blanche de sa victime, révélant une énorme paire de seins mollasses qui gigotaient à chacun des sanglots de celle-ci. Le pantalon fut lentement détruit à son tour et, bientôt, la femme obèse fut

complètement nue. Incapable de se défendre ou de protester, elle ne pouvait que subir, impuissante, cet humiliant supplice.

Je crus que le numéro de variétés venait de se terminer. Je me trompais.

La dominatrice plaça ensuite le rasoir affilé sur le bourrelet disgracieux d'un des bras de l'obèse, appliquant une bonne pression. La victime poussa des hurlements de souffrance, étouffés par son bâillon. Une longue entaille écarlate apparut après le passage de la lame, d'où fusa le fluide vital de la blessée. Puis, la dominatrice écorcha le bras en retirant la peau couche par couche, lambeau par lambeau, sous les cris horrifiés de sa victime. Une importante flaque de sang se forma sur le plancher.

Lorsque les chairs du bras furent complètement exposées, la dominatrice recula d'un pas afin d'admirer son œuvre. La femme obèse, visiblement en état de choc, tremblotait et grognait de douleur. D'ailleurs, je me demandais pendant combien de temps elle arriverait à endurer pareille torture avant de tourner de l'œil.

Esquissant un sourire de bonheur sadique, la dominatrice poursuivit le *strip-tease* macabre en s'attaquant à l'autre bras avec autant de minutie que pour le premier. Ensuite, elle pinça un mamelon entre son pouce et son index, étira l'extrémité du sein à son maximum, puis trancha l'aréole d'un geste vif. Faisant fi des grognements de supplication de sa victime, la dominatrice se retourna et nous présenta avec fierté le morceau de chair sanguinolent qui se trouvait entre ses doigts. Les applaudissements fusèrent. Forte de ces encouragements, elle réserva un sort identique à l'autre sein. Puis, elle arracha lentement la peau du torse et du dos en procédant de la même manière que pour les bras.

J'avais l'impression d'assister à une scène du film *Hellraiser*. Maintenant plongée dans un état d'hébétude, la torturée demeurait quand même consciente. Comment était-ce possible ? Une personne normale aurait été incapable d'endurer un tel châtiment et se serait évanouie bien avant.

La dominatrice continua en décharnant le reste du corps, réservant la tête pour la fin. Elle pratiqua une incision sur le front, à la base du

cuir chevelu, puis traça le contour du visage avec sa lame en passant devant les oreilles et sous le menton. Séparant délicatement la peau de l'os frontal, elle déroula lentement la face de la femme obèse, tranchant au besoin les tissus conjonctifs.

Le résultat final était troublant, même pour un vampire. La victime, désormais complètement débarrassée de son épiderme, aurait eu l'air tout droit sortie d'un livre d'anatomie musculaire si elle n'avait pas été ficelée de fil barbelé. Sa respiration devint plus difficile, mais elle semblait toujours lutter afin de rester en vie. Pour quelle raison résistait-elle ? Pourquoi s'accrocher autant à la vie ? Elle avait été condamnée dès son arrivée sur scène, il lui aurait été tellement plus facile d'accepter la fatalité.

La dominatrice reçut un torrent d'acclamations en nous dévoilant cérémonieusement la peau du visage minutieusement découpée. Déposant son rasoir sur une table à proximité, elle s'empara ensuite d'un ruban de dentelle. Puis, elle appliqua l'ancien visage de la femme obèse contre le sien et le maintint en place en nouant le ruban, comme s'il s'était agi d'un masque. Ce spectacle aurait été encore meilleur s'il avait été accompagné par la chanson *Dead skin mask* de Slayer. Mais je n'avais pas à me plaindre, ayant quand même apprécié cette séance de torture inusitée.

Stoïques, les musiciens n'avaient pas cessé une seconde de jouer. Toutefois, la qualité de leur prestation avait diminué au fil du spectacle.

La dominatrice quitta la scène avec une démarche féline et en faisant claquer ses talons, puis revint de la même manière en brandissant un *katana*. Elle se prosterna devant nous, tel un samouraï, et passa à l'attaque. Je sentis une sinistre excitation m'envahir...

D'un coup puissant et précis, elle abattit son sabre sur le bras de la femme obèse, le tranchant net. Je n'avais jamais vu une lame affûtée à ce point, capable d'imposer des dommages aussi importants. Les quelques décilitres de sang restants dans le corps de la femme furent expulsés en longues giclées, provoquant son trépas.

La victime fut complètement démembrée en quelques coups de *katana*. Il ne resta plus que son torse et sa tête suspendus à un fil

barbelé, ondulant paresseusement. La dominatrice leur administra quelques coups du plat de sa lame en s'esclaffant, comme si elle frappait une vulgaire *piñata*. Puis, elle appuya le bout de son arme contre la gorge et enfonça le *katana* profondément d'un geste sec.

— Bravo ! applaudit Démon en se relevant prestement. Bravo ! Encore ! Encore !

Les autres vampires l'imitèrent sans retenue. Quant à moi, étonné par cette ovation enthousiaste, je demeurai assis sur mon siège, immobile, guettant la réaction de la dominatrice.

Sous les encouragements de mes confrères, elle empoigna fermement le manche de son sabre et se jeta brusquement sur les musiciens. Ceux-ci eurent à peine le temps de comprendre ce qui se passait et leurs cris horrifiés remplacèrent leurs fausses notes.

La dominatrice distribua les coups de *katana* à un rythme effréné, tournoyant sur elle-même comme une tornade. Aussi agile qu'un *ninja*, elle faisait mouche à chaque coup, en estoquant un à droite, en tailladant un autre à gauche. Animée d'une rage meurtrière, elle semblait être possédée par un démon destructeur. Des gorges furent tranchées, des membres furent sectionnés. Le sang coulait à flots, à mon plus grand plaisir. Et si je me fiaais à la réaction de mes comparses, eux également appréciaient le carnage.

À la fin, je pus constater que tous les musiciens avaient été décapités. Haletante, la dominatrice s'éloigna lentement de cette boucherie pour nous faire face, sa poitrine se gonflant à une cadence rapide. Elle retira son masque de chair, une satisfaction torve se lisant sur son visage souillé de sang. Durant le massacre, elle avait été aspergée du fluide vital de ses victimes et de nombreuses gouttes glissaient le long de ses vêtements de cuir. Elle essuya négligemment une tache écarlate sur sa joue, puis se prosterna une dernière fois avant la tombée du rideau. L'éclairage s'éteignit au même moment, et nous fûmes replongés dans les ténèbres.

— Et maintenant, mes enfants, annonça solennellement Démon, allons chasser !

Un grondement fébrile submergea la pièce alors que les vampires, moi compris, hurlaient leur allégresse en réaction à l'ordre reçu.

Démon se dirigea d'un pas militaire vers la sortie, notre groupe sur ses traces. Nous refîmes le chemin en sens inverse et atteignîmes le rez-de-chaussée. De retour dans le *nightclub*, je m'attendais à ce que les danseurs constituent notre repas, mais Démon ne s'arrêta pas. Il nous mena jusqu'à l'extérieur en bousculant sans scrupules les clients de l'établissement.

Ce soir-là, alors que nous progressions à travers les rues, je fis un étrange constat : hormis l'attrait du sang, il n'y avait plus grand-chose qui m'émerveillait. C'était comme si j'étais devenu blasé. Je vivais pour me nourrir de sang, et le sang me maintenait en vie. Un cercle aussi vicieux que lugubre.

Le Clay humain aurait probablement pris le temps d'examiner le magnifique ciel étoilé au-dessus de sa tête et se serait peut-être mis à philosopher à propos de sa place dans l'univers. Il aurait apprécié la température agréable de cette nuit d'été, aurait observé les passants, particulièrement les jolies filles en robe courte. Il aurait été conscient qu'une bande de marginaux se promenant aussi tard en pleine ville pouvait attirer l'attention des forces de l'ordre.

En revanche, le Clay vampire s'en foutait royalement, les créatures surnaturelles ayant une perspective différente sur le monde.

Chapitre 11

Nous suivîmes Démon jusqu'à l'orée d'un parc boisé dans lequel j'avais déjà chassé avec le clan. Cette nuit-là, nous avons fait chou blanc et je lui en fis part. Isabella nous assura que cette fois-ci serait différente, car elle avait eu vent qu'un club de propriétaires de Westfalia s'y était installé avec leur famille afin de vivre une fin de semaine de camping urbain. Nous nous engouffrâmes donc dans les bois, à la recherche des campeurs.

Après un moment, les vampires se dispersèrent, sauf Démon, Isabella et moi. Étant donné que j'avais passé très peu de temps avec mon créateur, je ressentais une irrépressible envie de me retrouver en sa présence. J'avais besoin de le voir, de le toucher, de le sentir, d'entendre sa voix. Devenu le phare de mon existence, il m'avait privé pendant trop longtemps de sa bienveillante lumière. Maintenant qu'il se trouvait à mes côtés, j'avais l'intention de me laisser griser par sa proximité. Cette nécessité irrationnelle était un phénomène surnaturel que je devinais être causé par ma condition vampirique.

Démon se retourna vers moi et m'adressa un sourire chaleureux.

— Tu sais, Clay, je t'observe depuis un bon moment, déjà.

Quoi ? Je me figeai de stupeur. Mais qu'est-ce que cela signifiait ? Était-il sérieux ? Moi qui l'avais cru à l'autre bout du monde à la recherche de nos confrères vampires, il était en train de me dire qu'il s'était trouvé à Montréal pendant tout ce temps, s'amusant à m'épier ? Pourquoi avait-il fait ça ? Était-ce pour m'évaluer ? J'étais déçu de découvrir que, malgré mes sens affûtés par mon état surnaturel, je n'avais jamais soupçonné sa présence.

La cacophonie de questions jaillissant dans mon cerveau me donnait le tournis, si bien que je fus incapable de prononcer la

moindre parole.

— Et je dois dire que je suis particulièrement fier de toi, enchaîna-t-il.

— Ah oui ? parvins-je à bafouiller.

Il acquiesça et m'empoigna fermement par les épaules, comme s'il avait l'intention de me faire une accolade. Puis, il plongea son regard dans le mien. Je crus fondre. Comment arrivait-il à provoquer de tels remous en moi ?

— Oui, car...

Un long hurlement l'interrompit. J'estimai au départ qu'il provenait d'un des campeurs attaqués, cependant je compris vite que quelque chose clochait. Quelques-uns de mes compagnons vampires revinrent vers nous en courant et l'un d'eux s'effondra devant nous, un pieu solidement enfoncé entre les omoplates.

— Les chasseurs de vampires ! s'exclama Isabella, en panique.

— Vite ! Sauvez-vous ! commanda Démon sur un ton qui ne laissait pas de place à la discussion. Je m'occupe d'eux.

Je demurai pétrifié, incapable d'obéir à l'ordre reçu. Depuis ma transformation, j'avais cru que les vampires étaient les prédateurs ultimes, trônant au sommet de la pyramide alimentaire. Pour quelle raison devons-nous déguerpir comme des couards plutôt que d'affronter la menace ? Le changement d'attitude de mes semblables ainsi que la mort subite de notre camarade m'avaient plongé dans un état de profonde confusion.

Constatant que je ne réagissais pas, Isabella s'empara de ma main et me traîna de force avec elle, m'obligeant à fuir malgré moi. Je ne résistai pas. Nous partîmes en trombe et nous enfonçâmes dans la forêt. Ma camarade espérait probablement que l'obscurité réconfortante produite par le couvert des arbres puisse nous dissimuler pendant un moment, le temps de nous éloigner.

— Isabella ! Arrête !

Elle fit la sourde oreille, accéléra même la cadence. Je réussis à me libérer de son emprise et à cesser de courir. Du coup, elle s'immobilisa également ; la frayeur déformait les traits de son visage.

— Explique-moi, l'implorai-je. Nous devrions nous battre. Pourquoi

fuir ? Qui sont ces gens ?

— Tu ne comprends pas, Clay. Ce sont des chasseurs de vampires ! En dépit de tous nos efforts pour demeurer discrets, malgré tout ce temps passé à nous tapir dans l'ombre, des hommes ont découvert notre existence et vouent leur vie à nous traquer. Ils n'auront de répit que lorsque notre race sera complètement exterminée.

— Mais ce ne sont que des humains. Il serait facile de riposter.

Elle secoua énergétiquement la tête en signe de refus.

— Ce sont des adversaires redoutables et très bien entraînés, connaissant nos points faibles. De plus, ils portent des protections nous empêchant de les mordre. Je ne dis pas qu'ils sont impossibles à tuer, mais partout où ils passent, les vampires tombent comme des mouches. Ils sont trop coriaces. Ils...

Nous tournâmes la tête dans la même direction, Isabella laissant sa phrase en suspens. Elle avait entendu elle aussi un bruissement de feuilles près de nous. Aux aguets, je fléchis machinalement les genoux, mon instinct de prédateur prenant le dessus. Isabella recula furtivement de quelques centimètres. Survolté, je ressentais un niveau d'excitation similaire à celui engendré par la chasse.

Aussitôt, une ombre émergea d'un bosquet et se déplaça promptement vers nous. J'évaluai instantanément que la silhouette serait sur nous en quelques enjambées seulement.

Dans ce genre de situation, je n'avais plus besoin de réfléchir, mon organisme vampirique agissait par réflexe. Je bondis d'emblée sur notre assaillant.

Juste avant que je ne l'atteigne, celui-ci dégaina une arme : un vulgaire pieu en bois. Cependant, il n'eut jamais le temps de s'en servir. Ma vitesse de réaction le prenant par surprise, je fus sur lui en une fraction de seconde et le lui arrachai des mains. Plaquant brutalement mon adversaire contre le sol, j'enfonçai avec rage l'extrémité pointue du pieu dans son visage et sa lunette à vision nocturne se fracassa. J'entendis du verre éclater et du plastique se fendre. L'odeur familière du sang chatouilla mes narines.

En un éclair, tout était fini. Mon rival avait expiré son dernier souffle.

J'observai ma victime en me redressant et Isabella me rejoignit. L'homme allongé à mes pieds avait tout l'attirail du parfait soldat : casque, lunettes à vision nocturne, protection souple autour du cou, tenue de camouflage de couleur foncée renforcée pour empêcher les morsures... Ce que le propriétaire perdait en flexibilité et en vitesse avec cet accoutrement, il le gagnait en protection.

— *CCR*AV ? lus-je sur son uniforme.

— Cellule chrétienne de résistance anti-vampires. Des soldats religieux. Ce sont les pires de tous. Pour eux, la chasse aux vampires représente la nouvelle guerre sainte, digne des plus glorieuses croisades.

— Dans ce cas, en voici un qui vient de rejoindre son Dieu. Bon débarras.

— Nous avons eu de la chance. Ils sont généralement plus combatifs. Tu as profité de l'effet de surprise, les prochains ne seront pas aussi faciles à tuer.

— Je devrais aller aider Démon à assassiner ces chiens galeux au lieu de fuir, grommelai-je.

— Non ! Il est impératif que tu demeures en vie ! Démon a d'autres plans pour toi.

— Quoi ?

C'était quoi, encore, cette histoire ? Est-ce qu'elle venait d'inventer ça afin de me rendre plus docile ? Démon n'avait jamais rien évoqué en ce sens. Pourquoi les vampires étaient-ils si peu loquaces quand il s'agissait de sujets importants ?

— Je n'en sais pas plus que toi, OK ? Lors de ta renaissance, Démon m'a fait jurer de tout faire en mon pouvoir pour que tu restes en vie. Il a dit qu'il fondait énormément d'espoirs sur toi. C'est tout. Je t'assure que je ne connais pas ses intentions. Maintenant, est-ce qu'on peut s'éloigner d'ici afin que je ne rompe pas ma promesse ?

Je croisai les bras, faisant exprès de lui signifier mon mécontentement. Je ne savais plus trop quoi penser... Si j'étais aussi important aux yeux de Démon, pourquoi ne s'était-il pas chargé lui-même de ma formation au lieu de se contenter de m'épier ? Pour quelle raison s'obstinait-il à me maintenir dans l'ignorance ? Pourquoi

personne ne m'avait-il informé à propos des chasseurs de vampires ? Et surtout, comment se faisait-il que je n'aie pas été mieux préparé pour les affronter ?

— S'il te plaît... me supplia Isabella. Foutons le camp...

Je finis par acquiescer, un peu à contrecœur. Isabella souffla de soulagement et reprit sa course à un rythme plus modéré. Je la suivis, résistant à l'envie de bifurquer pour aller rejoindre Démon. Elle devait se douter de quelque chose parce qu'elle jetait régulièrement des coups d'œil derrière elle.

Lorsque nous émergeâmes de la forêt, nous nous retrouvâmes dans le stationnement adjacent au parc. À cette heure-ci, je m'étais attendu à tomber sur une place déserte, cependant de nombreux véhicules de marque Volkswagen occupaient l'espace goudronné...

Tous des Westfalia.

Nous nous planquâmes derrière l'autocaravane de couleur lime qui se trouvait le plus près de notre position afin d'observer les lieux sans risquer de nous faire repérer. Plusieurs corps ensanglantés jonchaient le bitume. Certains appartenaient aux chasseurs, mais plusieurs étaient ceux de membres de notre clan. Je fis un décompte rapide : presque la moitié des nôtres avaient été décimés par leur attaque sournoise. Plus loin, deux chasseurs de vampires s'affairaient à regrouper tous les cadavres près d'un véhicule baignant dans la lumière d'un réverbère.

— Je ne sais pas qui t'a donné ce tuyau à propos des campeurs, reprochai-je à Isabella en chuchotant, mais manifestement c'était un piège.

— *No shit, Sherlock* ! répliqua-t-elle en fronçant les sourcils de colère. Comment j'aurais pu deviner ?

Stop pant leurs gestes, les chasseurs redressèrent la tête et regardèrent dans notre direction. Était-ce un hasard ? Ou bien nous avaient-ils entendus malgré la distance ? Même si j'étais convaincu qu'ils ne pouvaient pas nous apercevoir dans ce recoin mal éclairé, je me dissimulai davantage, comme Isabella.

Les hommes échangèrent quelques paroles, cependant je fus incapable d'en saisir la teneur. Peu après, des crissements de bottes avançant dans notre direction trahirent leurs intentions. Isabella,

visiblement anxieuse, me pointa la forêt du menton ; elle proposait de rebrousser chemin afin de fuir à nouveau. Je secouai lentement la tête pour lui signifier mon refus. Animé d'une rage que je ne me connaissais pas, j'avais le sentiment que je devais venger mes frères morts au combat. Ignorant le regard assassin qu'Isabella me lançait, je retournai mon attention vers nos ennemis.

Je m'accroupis, me préparai à bondir. Je savais que le véhicule me cachait convenablement et que les soldats me verraient seulement au dernier instant, en tournant le coin. Il ne me restait qu'à décider du bon moment pour m'élancer, espérant profiter une fois de plus de l'effet de surprise. Je fermai les paupières et me concentrai sur mon ouïe. Ils étaient dorénavant tout près.

Trois pas... deux pas... un pas...

La mâchoire serrée, j'ouvris les yeux et me projetai avec vigueur dans la direction d'où provenait le son. Mon corps percuta violemment celui du chasseur. Il avait fait l'erreur de demeurer à visage découvert ; je pus ainsi y lire autant l'étonnement que l'effroi pendant la fraction de seconde où nous étions encore à la verticale. Dès qu'il chuta sur le dos, je m'emparai de sa tête à deux mains et la fracassai agressivement à plusieurs reprises contre le bitume. Un craquement sinistre m'indiqua que je venais de lui fissurer fatalement la boîte crânienne. Il n'avait jamais eu le temps de réagir, trois secondes avaient suffi à le terrasser.

Encore à califourchon sur lui, je redressai la tête. Où était passé l'autre ? Je m'étais attendu à voir jaillir deux chasseurs, tout en sachant que je ne pourrais les plaquer au sol en même temps. C'était pourquoi je m'étais empressé de tuer le premier. Il me fallait maintenant m'occuper du deuxième avant qu'il ne cause trop de problèmes.

Des bruits dans mon dos attirèrent mon attention. Je vis Isabella allongée au sol, prise dans un corps à corps avec le second soldat, livrant une chaude lutte. Je n'avais pas pensé que les chasseurs aient pu se séparer pour contourner le véhicule chacun de leur côté.

J'observai leur combat d'un œil inquiet. Ils roulèrent l'un sur l'autre pendant un bref moment, s'échangèrent quelques coups.

Lorsque l'homme prit le dessus, je compris que celui-ci offrait une résistance acharnée, plus importante que prévu. Il était grand temps que j'apporte de l'aide à mon amie.

Un pieu dans le poing, le chasseur avait réussi à s'installer à califourchon sur Isabella. Trop concentré à esquiver les assauts de celle-ci, il ne remarqua pas mon approche. Dès qu'il fut à portée de main, je lui brisai la nuque en lui faisant subir une violente torsion digne des films d'action. Un horrible craquement se fit entendre, puis le soldat s'affala mollement sur le côté, libérant mon amie.

— Unité trois, au rapport, cracha la radio accrochée à la ceinture de l'un des chasseurs alors que j'aidais Isabella à se remettre debout.

Nous nous figeâmes aussitôt, comme si le moindre mouvement pouvait trahir notre présence. L'absence de réponse de la part des soldats interpellés n'augurait rien de bon. Isabella me fixait avec des yeux de biche effrayée, arrivant probablement à la même conclusion que moi : nous venions d'exterminer l'unité trois.

— Unité trois, répondez, réitéra la radio.

— Clay, c'est le moment ou jamais de foutre le camp ! me lança Isabella.

— Unité deux, retournez au stationnement. Vérifiez ce qui se passe avec l'unité trois. J'ai un mauvais pressentiment.

Je ne savais pas combien d'hommes chaque unité pouvait comporter et je n'avais pas l'intention de le découvrir, mon intrépidité s'était envolée comme par enchantement. En dépit de mon désir de vengeance, j'étais assez lucide pour me rendre compte que la chance m'avait souri jusqu'à présent. Les prochains chasseurs ne se laisseraient pas faire aussi facilement.

Désormais d'humeur plus conciliante, j'acceptai de prendre la fuite et partis à la course. Isabella, sur mes talons, émit un soupir de soulagement.

Lorsque j'atteignis la limite du stationnement, j'entendis des cris d'hommes au loin, derrière moi. Estimant que ce devait être les chasseurs qui revenaient, je me retournai, curieux de voir leur nombre. Alarmé, je constatai qu'Isabella n'avait pas pu suivre ma cadence ; elle n'était qu'à mi-parcours. Comment était-ce possible ?

Elle boitait. Je n'avais pas remarqué qu'elle avait été blessée lors de son altercation avec le chasseur, et elle n'avait pas cru bon de m'en informer. Même si nos corps surnaturels se régénéraient plus rapidement que la normale, nous n'étions pas des dieux non plus. Ce genre de plaie pouvait prendre plusieurs heures avant de guérir adéquatement.

Une dizaine d'hommes venaient de jaillir de la forêt et avançaient promptement à sa rencontre. Machinalement, je me dirigeai vers Isabella pour la secourir. Cependant, je n'avais pas franchi trois mètres que celle-ci m'intima d'oublier cette idée ; elle m'ordonna de l'abandonner afin de fuir aussi loin que je le pouvais. Se sachant condamnée, elle voulait m'éviter de subir le même sort.

C'était une décision logique. Je n'étais pas de taille à combattre autant d'adversaires surentraînés à la fois. Parfois, le peu d'humanité qui me restait m'incitait à faire des choix irréfléchis. Mais pas ce soir-là. En dépit de toute l'affection que je ressentais pour Isabella, mon instinct de survie fut le plus fort. Je pris la poudre d'escampette.

Avant d'abandonner définitivement le stationnement, je jetai un dernier regard par-dessus mon épaule. Attristé, mais nullement étonné, je vis Isabella allongée par terre, les chasseurs de vampires s'acharnant sauvagement sur elle à coups de pieu. Il était impossible qu'elle en ressorte indemne.

Combien de soldats avaient été exterminés ? Est-ce que Démon avait survécu ?

Je n'avais pas le temps de m'apitoyer sur le sort de notre race. Un des chasseurs m'avait vu prendre la fuite et, constatant qu'il n'arriverait pas à me rattraper, communiqua avec les siens à l'aide de sa radio. Espérant que tous les soldats se trouvent dans le parc et priant pour qu'aucun ne croise mon chemin, je courus comme un dératé, sans m'arrêter, sans oser me retourner. Je ne parvenais plus à réfléchir, mon cerveau était obnubilé par l'image d'Isabella succombant à la fièvre meurtrière des chasseurs.

Quand mes pensées émergèrent de ce brouillard, je me rendis compte que j'étais arrivé près de chez Démon. Inconsciemment, j'avais décidé de revenir au bercail afin de m'y réfugier. Par chance, je

n'avais rencontré aucun chasseur en cours de route. Je demeurai quand même aux aguets jusqu'à mon arrivée dans le bâtiment.

Alors que l'ascenseur m'amenait vers le dernier étage, je me surpris à ressentir un certain apaisement. Au fil du temps, ce simple logement était devenu un sanctuaire à mes yeux, un lieu où je pouvais baisser ma garde et reprendre des forces.

Toutefois, je sus que quelque chose clochait lorsque j'émergeai de l'ascenseur et que je vis la porte de l'appartement entrebâillée. Je me souvenais parfaitement de l'avoir verrouillée à notre départ, ayant été le dernier à sortir. Peut-être que Démon était revenu entre-temps et qu'il l'avait mal refermée ? J'avais cependant de sérieux doutes. Quand je découvris que la porte avait été défoncée, le soulagement ressenti plus tôt se dissipa pour laisser la place à une inquiétude grandissante qui me noua les entrailles.

Prudent, je m'approchai à pas feutrés de l'entrée et jetai un œil par l'entrebâillement. À l'intérieur, c'était un vrai foutoir. Tout avait été complètement saccagé. En fait, je me souciais peu des biens matériels abimés, j'étais davantage préoccupé par la découverte de ma cachette. Même si la pièce semblait inoccupée — mais je n'avais pas l'intention de m'y éterniser pour le confirmer —, je devinais que c'était l'œuvre des chasseurs. Toutefois, une question demeurait : comment nous avaient-ils découverts ? Était-ce le fruit d'une longue filature de leur part ? Avions-nous commis une imprudence ? Avais-je péché par excès de confiance ?

Je fis demi-tour, m'éloignai furtivement et utilisai la cage d'escalier pour descendre de quelques niveaux avant de reprendre l'ascenseur. À l'extérieur, je déambulai dans la ville, complètement désespéré. Isabella n'était plus là pour me guider, la plupart de mes frères vampires avaient été sauvagement assassinés, je n'avais aucune certitude quant aux chances de survie de Démon, et j'étais forcé de me trouver une nouvelle tanière. Plusieurs de mes interrogations étaient demeurées sans réponses. Allais-je devenir le dernier de ma race, si nous étions constamment pourchassés de la sorte ?

Chapitre 12

Je continuais de broyer du noir, marchant sans direction précise, lorsqu'un taxi s'engagea dans la rue où je me situais. Son irruption bruyante et aveuglante contrastait avec le paisible silence nocturne dans lequel le quartier résidentiel était plongé. Je décalai ma position pour me tapir dans la pénombre afin de l'observer, son arrivée ayant attisé ma curiosité.

Le véhicule, longeant l'artère, s'arrêta un peu plus loin. Je vis une silhouette en émerger, vraisemblablement de sexe masculin, à en juger par la carrure. Lorsque son visage apparut dans la lumière du lampadaire qui se trouvait à proximité, je me rendis compte que je connaissais cette personne : il s'agissait de Marc, le neveu de mon ancien patron.

Je n'avais rien oublié de ma brève existence humaine, du moins m'en convainquais-je. Toutefois, j'avais relégué depuis longtemps ces souvenirs dans un coin isolé de mon cerveau, les croyant inutiles. C'était comme si ma vie d'avant n'avait été qu'un rêve. Tout ce qui m'avait paru important, jadis, me semblait désormais totalement puéril.

Cette rencontre fortuite eut donc l'effet d'un électrochoc : les souvenirs de mon ancienne vie refirent surface et déferlèrent dans ma tête. Je fus momentanément saisi de vertiges, subjugué par un maelstrom d'émotions que je croyais avoir refoulées.

Puisque j'étais convaincu d'avoir fait une croix définitive sur mon existence précédente, je fus étonné de constater que mon animosité envers cet homme était aussi vive qu'auparavant, mon désir de revanche étant demeuré intact. Je serrai le poing à m'en faire craquer les jointures.

Une femme élégamment vêtue, sortant également du taxi, rejoignit Marc. Cependant, à cause de sa capeline, je ne pus distinguer son visage. Ils se bécotèrent affectueusement sur le trottoir pendant que leur moyen de transport repartait, puis se dirigèrent bras dessus bras dessous vers la porte de côté d'une maison de plain-pied. De toute évidence, ils revenaient d'un rendez-vous galant qui s'était prolongé. Je salivais déjà à l'idée d'aller cruellement interrompre leur quiétude afin d'assouvir ma vengeance.

Je patientai un instant, réfrénant ma fébrilité. Je voulais m'assurer de les surprendre dans un moment de vulnérabilité. Mon plaisir ne s'en trouverait que décuplé.

Estimant que j'avais suffisamment attendu, je me rapprochai de la demeure en évitant les zones éclairées, satisfait de voir que le bâtiment était plongé dans la noirceur. Je parvins à ouvrir la porte sans difficulté, celle-ci n'étant pas verrouillée.

« Quelle imprudence, mon cher Marc ! », raillai-je dans ma tête. « Ne sais-tu pas que toutes sortes d'entités malveillantes sillonnent les rues pour tirer avantage de ce genre d'étourderies ? »

Les gonds de la porte étant parfaitement huilés, je pus franchir le seuil furtivement et pénétrai dans leur intimité. La maison aurait probablement paru plongée dans le silence pour le commun des mortels, cependant mon ouïe surnaturelle me permettait de percevoir des sons presque inaudibles. Je sus ainsi que les occupants ne dormaient pas encore. Avais-je été trop impatient ? Aurais-je dû attendre plus longtemps ? Il était trop tard pour les regrets.

• • •

L'avantage des proies en train de dormir, c'est que leurs cerveaux sont englués dans la somnolence et que leurs réflexes sont engourdis quand elles émergent du sommeil. Elles sont moins combatives, ce qui me permet de mieux savourer leur agonie. Je ne fais généralement pas exprès pour trucider mes victimes à la hâte, sauf quand la situation l'exige.

Malheureusement, ce soir-là, étant donné que le couple ne semblait

pas dormir du sommeil du juste, la situation exigeait une mort rapide.

• • •

Je me mus discrètement vers le couloir en me fiant aux bruits émis par les occupants, puis me dirigeai tout au fond, jusqu'à une pièce que je soupçonnais être la chambre à coucher. Un timide filet de lumière tamisée filtrait sous la porte close, provenant probablement d'une lampe de chevet. Je tournai la poignée prudemment, soulagé que le mécanisme demeure muet, puis poussai lentement la mince cloison.

Le couple n'était pas au lit. Marc se trouvait debout devant moi, les culottes aux chevilles et les yeux fermés, savourant la fellation que la femme dénudée, à genoux, exécutait avec vigueur. De profil, je fus en mesure d'évaluer la longueur impressionnante de sa verge s'enfonçant profondément dans la gorge de sa conquête, jusqu'aux couilles. Je faillis m'esclaffer en pensant qu'elle aurait pu présenter un numéro d'avaleur de sabre dans un cirque. Je me retins et attendis que l'un d'eux remarque mon arrivée.

Après de nombreux va-et-vient, la femme s'éloigna de l'entrejambe de son partenaire et recracha sa bite, à la recherche d'une grande goulée d'air. Haletante, elle s'assit sur ses talons et fixa fièrement le résultat de son travail acharné tout en se massant sensuellement les seins.

Lorsqu'elle m'aperçut enfin du coin de l'œil, elle sursauta vivement, tourna la tête dans ma direction, puis se figea de stupéfaction. L'incompréhension se lisait sur son visage terrorisé. Elle avait l'air de se demander pour quelle raison un inconnu avait fait irruption dans leur chambre.

Toutefois, je fus probablement le plus étonné de nous deux. Je n'avais pu voir correctement son visage quand elle avait le front appuyé contre l'abdomen de son amant, mais maintenant qu'elle me fixait, je reconnaissais ses traits familiers.

Cette femme, c'était Audrey. La réceptionniste.

Cette révélation me fit l'effet d'un choc. Dans mes souvenirs, Audrey était une personne douce et affable. Je n'aurais jamais cru

qu'elle puisse être attirée par un connard tel que Marc, et encore moins qu'elle soit aussi perverse au lit.

Une tonne de questions émergèrent dans mon esprit. Était-ce une aventure d'un soir ? Étaient-ils en couple ? Si oui, leur relation était-elle récente ou datait-elle de l'époque où je travaillais avec eux ?

Parfois, on pense connaître les gens...

Si j'avais été humain, je me serais peut-être senti trahi en constatant que la personne que je respectais le plus dans cette compagnie baisait avec la personne qui me respectait le moins. Mais je n'étais plus un homme. J'étais un monstre. Et, une fois la surprise passée, la découverte de leur liaison m'amusa.

À peine quelques secondes s'étaient écoulées depuis qu'Audrey avait cessé sa pipe. Marc, les paupières toujours closes, souriait bêtement du traitement de faveur reçu, les mains croisées derrière le dos.

— Envoie, ma cochonne. Continue ! T'étais ben partie...

Frissonnant de frayeur, Audrey ouvrit grand la bouche dans le but de pousser un hurlement d'effroi, cependant elle retint son cri, qui mourut dans sa gorge en un étrange croassement. Elle fronça plutôt les sourcils, décontenancée, muette. Des phéromones d'effroi emplirent la pièce.

Elle venait de me reconnaître.

Un rictus sadique étira mes lèvres au même rythme que le désarroi déforma ses traits.

Marc ouvrit les yeux, probablement intrigué par le bruit de gorge inusité qu'Audrey avait produit. Constatant que celle-ci ne s'intéressait plus à sa queue, il tourna la tête dans la direction dans laquelle elle regardait. Il sursauta à son tour en m'apercevant et hoqueta d'étonnement.

— Clay ? s'exclama-t-il en me reconnaissant d'emblée. Tu m'as fichu une de ces trouilles ! Mais qu'est-ce que tu fiches ici ?

Vif comme l'éclair, je me jetai sur lui en guise de réponse et déchirai une large section de la peau de son cou à l'aide de mes dents. Je plaquai ensuite ma bouche contre la plaie et aspirai goulûment le fluide qui s'en échappait. Marc hurla de fureur — ou peut-être était-ce

de la souffrance, peu m'importait — et tenta de se libérer, en vain. Je m'agrippais à lui trop fermement.

Quand ils se savaient condamnés, le sang des hommes à l'égo démesuré, comme Marc, possédait une onctuosité inégalée. Avec ses saveurs épicées de luxure et son petit arrière-goût citronné de panique, son sang avait un goût divin ! Ma revanche était douce et j'en frissonnais de plaisir.

Ses forces l'abandonnèrent rapidement. Ses genoux fléchirent et il s'affala en tournant de l'œil. Je ne le retins pas. J'avais pris l'habitude de laisser choir mes victimes, puis de m'accroupir afin de les vider complètement de leur sang. Il s'agissait de ne pas en gaspiller une goutte.

Dès que j'eus terminé, je me redressai en observant le pénis ramolli de Marc. Ainsi débarrassée de son sang, sa verge avait perdu de sa superbe ; ce n'était plus qu'un vulgaire tas de chair qui allait bientôt amorcer le lent processus de putréfaction.

Je me tournai vers Audrey. La pauvre, totalement effrayée, était dorénavant recroquevillée dans un coin de la chambre. Les genoux remontés contre sa poitrine, elle pleurait abondamment, et son maquillage avait tracé des sillons noirs sur ses joues fardées. Secouée de spasmes incontrôlables, elle gémissait tout en fixant le corps ensanglanté de son partenaire inanimé. Elle était plongée dans un état second et la peur avait rendu son teint aussi livide que le mien.

Je m'approchai doucement d'elle. Ignorant ma présence, elle ne réagit pas jusqu'à ce que je lui touche le genou du bout de l'index. Elle tressaillit alors brutalement, le contact de ma peau glacée l'obligeant à émerger de sa torpeur. Elle redressa la tête en me présentant un visage effarouché.

— Pourquoi... sanglota-t-elle, pour quelle raison as-tu assassiné Marc ? Pourquoi as-tu fait ça ? S'il te plaît, Clay, ne me tue pas ! Je t'en supplie, laisse-moi vivre ! Je ne dirai rien à personne, je te le jure. Tout le monde te croit mort.

Son débit était rapide, saccadé.

— C'est ta maison ? demandai-je placidement.

Elle sourcilla au son de ma voix, en dépit de mon ton posé.

J'observais avec fascination les larmes poindre à la commissure de ses paupières, puis rouler sur ses joues déjà inondées. Je me régalais de la terreur que je suscitais.

Me voyant m'accroupir lentement afin de descendre à sa hauteur, elle tenta frénétiquement de se recroqueviller davantage, tel un animal traqué repoussé dans ses derniers retranchements. Le coin du mur derrière son dos l'empêcha de reculer plus loin. Ses tremblements reprirent de plus belle lorsque j'allongeai le bras dans sa direction. Les yeux écarquillés, elle regarda ma main avec méfiance. Elle tiqua au contact de ma paume, froide comme celle d'un cadavre, sur son genou tiède.

Bon... je l'avoue. J'avais fait exprès de la terroriser de la sorte. Elle réagissait excessivement à chacun de mes mouvements, et c'était délicieux.

Je la fixai intensément, sans battre des cils. Audrey soutint mon regard en signe de soumission, le visage crispé de frayeur.

— J'ai tué Marc parce qu'il m'avait fait chier une fois de trop, dis-je en empruntant une voix caverneuse. Je ne crois pas en la justice karmique, alors j'ai préféré le punir moi-même. Et il méritait de payer de sa vie tous les torts qu'il m'a causés.

Sa lèvre inférieure commença à trembloter.

— Mais toi, poursuivis-je, tu ne mérites pas de souffrir.

Était-ce une lueur d'espoir que je venais de capter dans ses yeux ?

— Cependant, il m'est impossible de te laisser vivre.

Était-elle naïve au point de croire qu'elle pourrait s'en tirer ?

— Pas après ce dont tu as été témoin.

— Je ne dirai rien, gémit-elle d'une voix suraiguë, je serai muette comme une carpe. Je t'en supplie ! Je suis prête à t'offrir tout ce que tu désires si tu me laisses la vie sauve.

Joignant la parole aux actes, elle dénoua prudemment ses bras flageolants, libéra ses genoux qui s'entrechoquaient. Puis, elle écarta graduellement les cuisses en surveillant nerveusement ma réaction, exposant effrontément sa vulve à mon regard.

Du sexe ? Elle m'offrait du sexe en échange de sa misérable vie ? Elle était encore plus pitoyable que je ne le croyais. Néanmoins, je

décidai de jouer le jeu.

Agrippant fermement ses chevilles, je la fis sursauter une fois de plus. Puis, je tirai sur ses jambes, lui intimant de s'allonger. Elle obtempéra — visiblement à contrecœur — et se prépara à subir cet acte immonde en pleurnichant.

Je m'installai au-dessus d'elle sans toutefois la toucher. Le visage à la hauteur de sa toison, je humai le délicat parfum de la peur, mais sans m'y attarder. Remontant le long de son torse, je sentis chaque centimètre de sa peau frémissante, m'enivrai de l'odeur produite par la moiteur âcre de son épiderme. Elle déglutit bruyamment, s'attendant probablement à ce que j'écrase mon corps contre le sien d'une seconde à l'autre et la pénètre.

Je n'en fis rien.

Plongeant mon visage dans son cou, je perçai sa peau délicate avec mes canines et déchirai sa carotide. Lorsqu'elle tressaillit en poussant un petit cri aigu, il était déjà trop tard. De généreuses giclées de sang fuyaient de sa plaie béante, que j'aspirai avec voracité. Elle n'offrit aucune résistance. La vie s'écoula du corps de la réceptionniste en moins de deux.

J'avais tenu parole. Ne méritant pas de mourir dans une lente agonie, elle avait peu souffert.

Repu, je me redressai en m'essuyant le menton du revers de la manche, puis j'observai avec un certain détachement les deux cadavres gisant sur le tapis souillé de marques vermillon.

Le meurtre de Marc aurait dû grandement me réjouir, pourtant je ne ressentais qu'une faible joie, à la limite de l'indifférence. Quant à Audrey, malgré la gentillesse dont elle avait fait preuve à mon égard du temps de mon vivant, je n'avais aucun remords de l'avoir terrorisée de la sorte avant de la tuer.

Je m'esclaffai d'un long fou rire incontrôlable.

Assassiner des humains devenait moralement aussi simple que d'écraser des fourmis sous ma botte.

Reprenant enfin mon calme, je jugeai prudent de partir, estimant qu'il était plus sage de fuir les lieux d'un crime dont on était responsable. J'avais beau être devenu un monstre, je n'en étais pas

moins intelligent.

À l'extérieur, je me rappelai que je n'avais toujours pas réglé la question du refuge. Je devais me dénicher un endroit où me terrer, pendant plusieurs jours consécutifs de préférence. La maison d'Audrey n'était pas une option.

Et si je retournais à mon ancien appartement ?

Je n'y avais pas remis les pieds depuis ma transformation. Je me souvenais que Démon m'avait interdit de me rendre là-bas, mais si ça se trouvait, mon géniteur avait été exterminé par les chasseurs. Qu'avais-je à perdre ?

Lorsque j'arrivai devant le bâtiment, le ciel amorçait un changement de couleur qui indiquait que le soleil allait bientôt poindre à l'horizon. Je soufflai de soulagement, toujours inquiet de me retrouver à l'extérieur en même temps que l'astre diurne.

Le hall d'entrée étant désert à une heure aussi tardive — ou, devrais-je dire, de si bonne heure —, je pus récupérer en toute quiétude la clé de rechange que j'avais cachée à un endroit suggéré par Abraham plusieurs mois auparavant. Je pus ainsi accéder à mon appartement.

À l'intérieur, tout était demeuré identique. Rien n'avait changé depuis mon départ, hormis l'apparition d'une odeur de poussière et de renfermé. Je fus aussi étonné que soulagé de voir que le propriétaire n'avait pas résilié mon bail. Puisque j'avais programmé un virement mensuel à partir de mon compte bancaire pour payer le loyer, ça signifiait que je n'avais pas encore atteint la limite de ma marge de crédit. Mais je me doutais bien que ça ne saurait tarder.

Je déambulai dans mon logement, l'observai d'un œil nouveau. Chaque objet qui croisait mon regard me rappelait des souvenirs enfouis, pourtant je m'y sentis presque comme un étranger. J'avais l'impression qu'ils étaient la propriété d'une autre personne, qu'ils provenaient d'une vie antérieure que j'aurais vécue des siècles auparavant. Ces possessions matérielles que j'avais tant chéries me semblaient maintenant sans intérêt.

— Je savais bien que tu reviendrais ici tôt ou tard, ricana quelqu'un dans mon dos, me faisant sursauter.

Troublé par cette présence inopportune, je fis volte-face afin de découvrir à qui appartenait cette voix me paraissant si familière.

Un chasseur de vampires cagoulé se trouvait devant moi, sur le seuil de ma porte, tenant un solide pieu dans son poing ganté. Je compris alors que j'avais entendu sa voix dans le parc à travers la radio d'un autre soldat.

Mais comment avait-il fait pour me retrouver ? M'avait-il suivi ? C'était impossible, je m'étais assuré du contraire.

Alors que j'en étais encore à me questionner, médusé d'avoir été repéré si facilement, le chasseur se propulsa à toute vitesse sur moi pour m'attaquer. J'esquivai aisément ce premier assaut, cependant il revint à la charge sans délai. Les coups de pieu, que je bloquais avec mes avant-bras, pleuvaient sans arrêt. Il ne faisait aucun doute que ce soldat était particulièrement bien entraîné.

Néanmoins, je ne pouvais m'empêcher de me demander pour quelle raison il ne m'avait pas sauté dessus pendant que je lui tournais le dos. Il aurait pu profiter de l'effet de surprise au lieu de me narguer et de révéler ainsi sa présence.

Malgré la rapidité d'exécution de mon adversaire, je parvins à trouver une ouverture afin de l'attaquer à mon tour, même si je n'avais que mes poings pour répliquer. Il encaissa les coups sans broncher. Mon opposant était coriace ; ce combat s'annonçait long. Si l'on m'avait dit que j'aurais à me battre autant, j'aurais suivi des cours d'autodéfense.

À un moment pendant la bataille, je ne sais trop comment, je réussis à lui faire lâcher prise sur son pieu. Le morceau de bois fut propulsé à l'autre extrémité de l'appartement. Cela ne le gêna pas outre mesure ; il continua de m'attaquer avec la même vigueur, mais au moins je n'avais plus à craindre de me faire perforer un membre.

Nous en vînmes à un corps à corps frénétique, chacun bousculant l'autre, chacun cherchant à prendre le dessus sur l'autre. Nos corps enlacés dans ce ballet grotesque ressemblaient au diable de Tasmanie dans les dessins animés, tournoyant sur eux-mêmes en balayant tout sur leur passage. Des meubles furent renversés à notre contact, les rares cadres sur les murs se décrochèrent et se fracassèrent sur le sol.

Chaque bibelot à portée de main pouvait devenir une arme potentielle.

Dans notre lutte acharnée, nous nous déplaçâmes vers la cuisine. En reculant d'un pas, le chasseur trébucha contre une chaise et chuta lourdement sur le dos. Je m'emparai à la hâte d'un couteau à steak qui traînait sur le comptoir et profitai de sa mauvaise posture pour prendre l'avantage. Je m'installai à califourchon sur sa poitrine, la pointe de ma lame appuyée contre sa gorge. Mon adversaire se figea. Il savait que le moindre faux mouvement de sa part signerait son arrêt de mort.

Avant de le saigner à blanc, j'avais envie de lire la terreur sur son visage. Je voulais qu'il me supplie de l'épargner.

Je lui retirai sa cagoule d'un geste vif.

Je fus pétrifié. Abraham.

Abraham, le concierge de l'immeuble !

Je fus assailli de millions de questions. Comment était-ce possible ? Pourquoi n'avais-je rien su ? M'avait-il menti pendant tout ce temps ? Manifestement, je l'avais sous-estimé, ayant toujours eu une opinion défavorable de lui.

— Quoi ? balbutiai-je, enfin. Mais... comment ? Pour... ?

— Surprise... osa-t-il plaisanter.

— Tu me dois quelques explications, le menaçai-je du bout de mon arme, reprenant contenance.

— Je suis chasseur de vampires depuis plusieurs années. Je me suis fait engager comme concierge dans l'immeuble avant ton arrivée pour mieux espionner ses occupants, car nos sources indiquaient que des vampires faisaient partie des locataires. Nos soupçons portaient principalement, et avec raison, sur Isabella. On ne s'attendait pas à voir Démon rôder dans le coin, mais puisqu'on le traquait également, ç'a été une belle surprise. Sa mort, cette nuit, est une grande victoire pour notre organisation !

Je me doutais bien que mon créateur avait succombé sous le nombre, mais d'en obtenir la confirmation par un chasseur me frappa de stupeur. Abraham remarqua aussitôt mon bref instant d'égarement. Il se libéra de la menace de mon couteau en l'envoyant valser plus

loin, puis se dégagea de ma prise. Je me maudis pour ce moment d'inattention. Le concierge était un chasseur aguerri, je ne pouvais pas me permettre ce genre d'imprudence.

Abraham ne perdit pas de temps et me percuta de plein fouet. Allongés tous les deux, nous nous affrontâmes en roulant jusqu'au salon, chacun essayant d'embarquer sur l'autre.

Je me retrouvai enfin par-dessus lui. J'essayai de le mordre, toutefois l'opération était plus ardue que je le croyais à cause des nombreuses protections qu'il portait. De plus, il ruait et se cabrait sans cesse pour me compliquer la tâche.

À force de gesticuler pour se défendre, il parvint à rouler en m'entraînant avec lui. Je me retrouvai à mon tour sur le dos, avec Abraham sur moi qui tentait de m'immobiliser. Le bras placé audessus de ma tête, ma main percuta, par hasard, un objet solide. Je m'en emparai aussitôt : je venais de récupérer son pieu.

Au même moment, j'entrevis un espace mal protégé dans l'armure matelassée qui recouvrait le corps de mon adversaire, sur ses flancs. Je compris alors que cette zone, permettant probablement une certaine liberté de mouvement à son propriétaire, représentait une faille qu'il me fallait exploiter.

Avant que le concierge ne revienne à la charge avec ses coups, j'enfonçai le pieu d'un geste sec à cet endroit. Tel que je l'avais espéré, je ne rencontrai aucune résistance. Le morceau de bois affilé déchira le tissu de sa tunique et perça sa peau en pénétrant profondément.

Abraham hurla de douleur, puis s'immobilisa.

Je retirai l'arme de ses flancs aussi rapidement qu'elle y était entrée. Du sang s'écoula de sa plaie béante. Je le frappai féroceement à plusieurs reprises au même endroit, lacérant ses chairs, souhaitant lui imposer un maximum de dommages.

La souffrance paralysait Abraham et déformait les traits de son visage. Il vacilla, ses forces l'abandonnèrent, puis il s'affala sur le côté opposé.

Je ne perdis pas de temps, ayant enfin l'avantage. Je le retournai sur le dos, me réinstallai à califourchon sur lui, puis le menaçai en plaquant la pointe aiguisée du pieu sous sa mâchoire. Je fus étonné de

voir de lourdes larmes s'échapper de ses yeux humides.

— Je suis désolé, Clay, chiala-t-il. Terriblement désolé. J'ai failli à ma tâche...

Était-ce une manœuvre de diversion ?

— Explique-toi, lui ordonnai-je en appliquant plus de pression, sans toutefois perforer sa peau.

— J'étais censé te surveiller et te protéger, sanglota-t-il. J'avais promis...

Ses yeux se révoltèrent.

— Quoi ? lui hurlai-je au visage. Tu avais promis quoi ? Et à qui ?
PARLE !

Il fut saisi d'une violente quinte de toux, crachant du sang. Je l'avais salement amoché, ayant probablement touché un organe important, voire une artère vitale. Il était désormais trop affaibli pour répondre à mes questions. Sa respiration, devenue sifflante, se changea en chuintement, puis ses poumons s'arrêtèrent pour de bon. C'était fini.

Si j'avais appris comment transformer les humains en vampires, je me serais essayé sur Abraham et j'aurais peut-être eu une chance d'obtenir des éclaircissements, au lieu de me retrouver encore seul avec mes interrogations.

Cependant, je n'avais que moi-même à blâmer. J'avais cédé à la colère en blessant mortellement le concierge plutôt que de l'interroger. Je lui retirai la protection matelassée qu'il avait autour du cou, puis enfonçai mes dents dans sa gorge, le vidant de son sang. Il en restait peu, son fluide vital s'étant écoulé abondamment par sa plaie au flanc.

Je me redressai, encore frustré d'être maintenu dans l'ignorance, puis projetai le pieu ensanglanté au bout de mes bras. Celui-ci percuta une pile de pochettes de jeux vidéo, qui s'éparpillèrent sur le plancher. L'une d'elles buta contre mon pied. Je la ramassai avec l'intention de lui réserver le même sort que le pieu, toutefois je retins mon geste. Dans ma main se trouvait le jeu préféré d'Abraham. Du baseball. Ma frustration s'effaça comme par enchantement. Le cœur gonflé d'espoir, je pensai détenir enfin une piste intéressante.

Quittant mon appartement à la hâte, je m'enfonçai dans le sous-sol de l'immeuble jusqu'au bureau de l'entretien. Je fis exploser le cadenas du casier d'Abraham à l'aide d'un coupeboulon déniché dans sa boîte à outils.

À l'intérieur, je trouvai la casquette des Expos autographiée par Gary Carter que le concierge m'avait montrée un jour. Je la jetai négligemment par terre, tout comme le reste du contenu du casier, qui se révélait n'être d'aucun intérêt... jusqu'à ce que je tombe sur une grande enveloppe brune. Dès que mes doigts se posèrent dessus, je sus que je détenais la clé de l'énigme.

Elle renfermait plusieurs documents, par exemple l'ordre de mission du concierge, signé de la main du dirigeant des chasseurs. Toutefois, ce furent les nombreuses photos qui attirèrent d'abord mon attention. L'une d'entre elles montrait un couple béat, la femme tenant un poupon dans ses bras. Je la reconnus aussitôt, puisque je possédais la même.

Ce bébé, c'était moi ; et ce couple, c'était mes parents.

Chapitre 13

Mes grands-parents m'avaient toujours dit que cette image avait été faite peu de temps avant leur mort. Que faisait-elle dans cette enveloppe ?

Je m'intéressai aux autres photos. Quelques-unes, prises la nuit à l'aide d'un appareil spécial, mettaient en vedette Isabella dans ses nombreux déplacements. Je reconnus, sur plusieurs, la façade de notre immeuble. Abraham avait dit vrai, elle avait fait l'objet d'une longue filature. Cependant, il n'y avait aucune image de Démon.

Je fus frappé de stupeur en découvrant que dans le lot, il y avait également des photos me représentant à différents moments de mon enfance et de mon adolescence, alors que j'habitais chez mes grands-parents. Qu'est-ce que cela signifiait ? Devais-je en conclure que les chasseurs m'espionnaient depuis tout ce temps ? Mais pour quelle raison ? S'étaient-ils intéressés à moi avant ou après ma transformation ?

Juste avant sa mort, Abraham avait dit qu'il était censé me surveiller et me protéger. Mais me protéger de qui ?

Délaissant les photos, j'entrepris de lire les différents documents. Mon étonnement décupla. Le dernier ordre de mission d'Abraham, transmis par le chef des chasseurs, se composait de deux parties : d'abord, continuer sa surveillance des occupants des immeubles environnants, ensuite, observer et, surtout, protéger son fils qui venait de s'installer dans le coin. « Et s'il fallait qu'il se fasse mordre et qu'il devienne un vampire, vous avez le feu vert pour l'éliminer », indiquait le bout de papier.

Ce ne fut qu'à ce moment que je me rendis compte que le nom inscrit sous la signature presque illisible du dirigeant était celui de

mon père.

Cette découverte me sidéra. Non seulement mon géniteur n'était pas mort, mais en plus il commandait l'organisation responsable de l'extermination de ma nouvelle famille. J'avais l'impression de nager en plein délire.

Je dus relire le document à plusieurs reprises afin de m'assurer que je n'hallucinai pas. Si j'avais été encore humain, je serais probablement passé par toute une gamme d'émotions. Mais depuis que j'étais vampire, mes sentiments s'étaient émoussés. J'en ressentais de moins en moins, ils étaient vagues et s'évaporaient rapidement.

Les autres papiers contenaient diverses informations accumulées par le concierge au fil des années au cours desquelles il avait vécu à Montréal, ainsi que des rapports de mission envoyés au siège social, accompagnés de leur réponse. Dans la communication la plus récente, l'agent de liaison avisait le chasseur de faire gaffe, car, selon des sources proches de l'organisation, un des Anciens était de retour à Montréal.

Un Ancien ? Isabella n'avait jamais mentionné ce terme.

Un portrait avait été joint à la feuille ; il s'agissait de Démon.

Démon aurait donc été beaucoup plus vieux qu'Isabella ne m'avait laissé croire, si les chasseurs le qualifiaient d'Ancien. Quel âge pouvait-il avoir ? 500 ans ? 1000 ans ? Puisqu'il était mort, je n'avais plus aucun moyen de le savoir.

La lecture des documents restants ne m'apprit rien de plus. En résumé, mon père dirigeait la section québécoise de la Cellule chrétienne de résistance anti-vampires, et il avait demandé à Abraham de me surveiller tout en continuant sa filature des vampires sévissant dans les alentours. Si je voulais obtenir des renseignements supplémentaires, je devrais remonter aux sources. Grâce aux rapports que j'avais sous les yeux, j'appris que le repaire des chasseurs se trouvait à la basilique Sainte-Anne-deBeaupré, près de Québec.

Fier de cette découverte, j'abandonnai le désordre que je venais de créer et retournai à mon appartement pour recouvrer mes forces avant de partir. Malgré mon empressement d'obtenir des réponses, il m'était impossible de me rendre là-bas en plein jour.

Dès la tombée du jour, je me nettoyai et enfilai des vêtements propres. Je récupérai ma carte de crédit ainsi que de l'argent liquide qui traînait dans ma chambre, puis je me rendis au terminus d'autobus. Assis complètement au fond du véhicule, j'espérais profiter d'un peu de tranquillité, quand une jeune femme se plaça à mes côtés et me demanda si le siège était libre. J'acquiesçai. Finalement, nous discutâmes tout au long du trajet.

J'eus envie de la mordre à quelques reprises, non pas parce qu'elle m'exaspérait, mais parce qu'elle dégageait de délicieuses phéromones. Cependant, je sus résister. Elle parla plus que moi ; je me contentai de la relancer avec quelques mensonges.

À Québec, elle me donna son numéro de téléphone sur un bout de papier, en échange de ma promesse de la rappeler. Elle s'attendait à un rendez-vous galant, toutefois c'était la mort qu'elle accueillerait. Sa naïveté était rafraîchissante, et je dus me faire violence pour ne pas rester avec elle, car j'avais des plans plus importants que de jouer avec ma nourriture.

Confortablement installé dans un taxi filant en direction de la basilique, j'observai la ville qui s'étendait à l'infini le long du fleuve, baignée dans sa propre lumière. Je n'avais jamais été très sentimental, pourtant je ne pouvais m'empêcher de penser que Québec possédait un certain charme que Montréal n'avait pas. Peut-être était-ce le Château Frontenac, ou alors les fortifications, ou même simplement l'absence de hauts bâtiments bloquant la vue. Je ne parvenais pas à mettre le doigt sur la raison exacte, mais cette ville dégageait une aura qui me donnait envie de m'y installer pour chasser. La population était certes moins nombreuse qu'à Montréal, mais le sang qui coulait dans les veines de ses habitants était certainement aussi goûteux.

Le taxi me déposa à l'endroit prévu. Je payai ma course, puis marchai lentement jusqu'à l'entrée principale. J'aurais dû me sentir fébrile, pourtant j'étais d'un calme à toute épreuve. Il n'y avait pas âme qui vive, le site étant plongé dans l'obscurité.

Je m'arrêtai devant la grande porte. Tout à coup, j'hésitais. Un soupçon venait de naître dans mon esprit. Est-ce que les chasseurs s'étaient installés exprès dans ce bâtiment parce qu'il offrait une

quelconque protection sacrée contre les vampires ? Est-ce que Dieu allait me foudroyer de son courroux divin au moment où j'entrerais dans sa demeure ? Je n'avais jamais cru en Dieu, cependant je n'avais pas davantage cru aux vampires avant d'en être un. J'avais perdu mes repères. En quoi devais-je dorénavant croire ? Avions-nous une âme ? La mienne était-elle damnée, désormais ?

Je tendis une main tremblotante vers la poignée en fer en relevant les yeux vers le ciel étoilé. Réflexe stupide. Je pris une grande inspiration, comme si ce geste pouvait me calmer, puis j'agrippai la poignée, appréhendant le pire.

Il ne se produit rien.

Je faillis m'esclaffer, amusé par mes craintes infantiles.

J'ouvris la porte. Toujours rien. Je ne tremblais plus.

Je franchis le seuil. Aucune punition divine. Aucun éclair. Aucun archange venu me mettre en garde.

Si Dieu existait réellement, Il se fichait royalement que ma diabolique présence viole sa résidence sacrée.

À l'intérieur, l'éclairage tamisé ainsi que les nombreux cierges allumés produisaient une ambiance sereine. Même si j'en avais plein le dos des églises pour y être allé trop souvent avec mes grands-parents, je dus reconnaître que celle-ci possédait un cachet spécial, principalement grâce à sa remarquable architecture.

Je m'avançais lentement, jetais des regards à droite et à gauche, relevais parfois le menton afin d'examiner la voûte. Le bâtiment semblait inoccupé, ce qui était plutôt normal à une heure si tardive. Seule la réverbération de mes pas brisait le paisible silence.

Devant l'autel, j'aperçus une silhouette émerger de la pénombre. M'attendant à voir surgir un gardien de sécurité, je fus soulagé lorsque je distinguai la bure du moine. Au moins, ce n'était pas un chasseur de vampires. L'homme avançait sereinement dans ma direction, son capuchon recouvrant sa tête. Curieux de connaître ses intentions, je ne m'inquiétai pas outre mesure de sa venue, car je savais que je pourrais l'éliminer au besoin.

— Que puis-je faire pour toi, mon fils ? demanda-t-il en s'approchant de moi, chuchotant presque.

— Pardonnez-moi, mon père, car j'ai péché, ironisai-je.

— Et tu seras sévèrement puni pour tes crimes, suppôt de Satan ! s'exclama féroce le prêtre en haussant le ton de sa voix.

Sa réaction me frappa d'étonnement. Mais quelle était donc cette étrange comédie ?

Il retira sa capuche. Je fus médusé. L'homme se tenant devant moi était une version vieillie de l'image que j'avais de mon père. C'était lui, ça ne faisait aucun doute. Les mêmes traits, le même regard... Ses cheveux avaient grisonné, et la peau de son visage témoignait du passage du temps.

Pendant plusieurs années, plus jeune, je m'étais demandé ce que j'aurais dit à mon père s'il avait été encore en vie et que je m'étais retrouvé face à lui. Maintenant que c'était le cas, j'étais incapable de réfléchir, mon cerveau refusait de collaborer. Je restais là, ahuri, à l'observer comme un idiot.

Mon père, quant à lui, était en pleine maîtrise de ses moyens et ne paraissait nullement étonné de ma présence.

— Tu sembles surpris, Clément. Tu pensais que la mort de ce fidèle Abraham passerait inaperçue ? Tu pensais qu'on ne remarquerait pas le désordre que tu as causé dans son casier ? Je ne te croyais pas si stupide. Dès qu'on m'en a informé, j'ai su que tu te précipiterais ici.

Ses paroles eurent l'effet d'une gifle. Nous nous retrouvions enfin après toutes ces années, et ses premières phrases servaient à me réprimander !

— Pourquoi m'as-tu abandonné ? lui reprochai-je en hurlant. Pourquoi m'as-tu fait croire que tu étais mort ? Je te déteste ! Où est maman ? Pourquoi chasses-tu les vampires ?

C'était comme si une digue s'était rompue dans mon esprit. Toutes les questions que je désirais lui poser émergeaient en même temps dans ma tête et se bouscullaient dans ma bouche. Je devais m'efforcer de les contenir pour que mes propos demeurent cohérents.

Ma réaction explosive fit sourire mon père, puis il reprit un air grave pour répondre.

— Je chasse les vampires, car ils sont responsables de la mort de ta mère, m'expliqua-t-il calmement. Pendant qu'elle se vidait de son sang

entre mes bras, j'ai juré devant Dieu que je vengerais son décès et que je vouerais ma vie à purger la terre de pareilles aberrations. Les chasseurs m'ont recruté peu de temps après et, au fil des années, j'ai eu assez d'ambition pour gravir les échelons et devenir leur dirigeant. Un tel degré de dévouement à une pareille cause exige de grands sacrifices, Clément. T'abandonner à tes grands-parents en a fait partie et je ne regrette pas ma décision, même si ça m'a brisé le cœur à l'époque. Je suis désolé qu'Abraham ait été incapable de te protéger contre ces monstres infernaux. Néanmoins, je me console en me disant que ta transformation n'aura pas été vaine, puisqu'elle nous aura permis de nous rapprocher de Démon, le dernier des Anciens, et de l'exterminer.

— Exterminer qui ? lança une voix loin derrière nous, dont l'écho résonna comme un sacrilège.

Je me retournai prestement en même temps que mon père, qui semblait aussi surpris que moi par cette arrivée inopportune.

Démon se tenait sur le seuil de la basilique, un sourire impertinent sur le visage. Il avança dans notre direction, visiblement satisfait de l'effet produit par son entrée.

— Jolie réunion de famille. Je vous interromps ?

— Démon ? m'exclamai-je, désorienté. Je te croyais mort...

— Ce cher Abraham également me croyait mort. Il a été trop facile à berner.

— C'était très astucieux de ta part, Démon, de te servir de mon fils pour me retrouver.

— Je ne veux pas me vanter, mais... en fait, si ! Je suis gonflé d'orgueil tellement ç'a été génial de ma part de penser à le manipuler ! Désolé, *Clément*, je ne t'ai choisi pour aucune autre raison. Tu n'as été qu'un pion parmi d'autres. Après tout, je suis le dernier des Anciens. C'est mon instinct de survie qui a guidé mes actes.

— Tu es le dernier des Anciens, surtout parce que tu as assassiné ceux que nous n'avions pas encore tués pour régner seul sur la race des vampires.

— Hé ! Mec ! J'ai de l'ambition, moi aussi.

— Cessons de jouer au chat et à la souris, et finissons-en ! lança

mon père sur un air de défi, en retirant complètement sa bure.

Sous celle-ci, il portait l'uniforme habituel des chasseurs de vampires. Il décrocha un pieu de sa ceinture et fonça à vive allure sur Démon. Une bagarre éclata entre eux. Je les observais en retrait, encore abasourdi par les aveux que je venais d'encaisser. C'en était trop pour un si court laps de temps.

Si Abraham avait été un adversaire coriace, mon père se révéla être un combattant exceptionnel. En tant que dirigeant du CCRAV du Québec, il n'était pas un vulgaire bureaucrate, mais un soldat surentraîné dévoué corps et âme à ses convictions. Quant à Démon, il offrit une résistance à la hauteur de son rival, déployant une force et une rapidité quasi surnaturelles. Les deux luttèrent pendant un bon moment, aucun ne prenant l'avantage sur l'autre.

J'examinais attentivement mon père. Honnêtement, j'étais heureux de l'avoir retrouvé alors que je l'avais cru mort tout ce temps. J'avais tant de questions à lui poser, particulièrement à propos de ma mère. Cependant, je ne pouvais m'empêcher de lui en vouloir de m'avoir abandonné. De plus, c'était un chasseur de vampires ; il avait même ordonné à Abraham de me tuer, alors que j'étais son propre fils. Quel genre de père aurait osé prendre une décision si cruelle ? En fait, je connaissais la réponse : le genre de père qui n'avait aucun attachement à son fils, qui n'était qu'un géniteur.

Quant à Démon, je le voyais soudainement sous un jour nouveau. Je l'avais considéré comme un nouveau père, et les vampires étaient devenus ma nouvelle famille. Je m'étais senti aimé, accepté, valorisé. Et voilà que je découvrais que ma transformation n'avait été qu'un stratagème savamment élaboré par un vil manipulateur qui n'avait pas hésité à exterminer les membres de son propre clan par opportunisme.

Lequel des deux était le plus monstrueux ?

Encore interloqué, je continuais d'observer la bataille, plongé dans un état second. Devais-je intervenir ? J'étais indécis. Pour aider qui ? Qui devait vivre ? Qui devait mourir ?

Après un temps indéfini, je cessai enfin de m'apitoyer sur mon sort et émergeai de mes rêveries, pour me rendre compte que le combat s'achevait. Allongé sur le dos, mon père semblait en piteuse condition.

Toujours conscient, continuant de lutter pour sa survie, il étira le bras afin de s'emparer de son pieu qui traînait sur le sol, près de sa position.

Cependant, Démon, accroupi sur lui, entravait ses mouvements. Il jubilait, et le manifestait sans vergogne.

— N'est-ce pas ironique que le vampire responsable de la mort de ta femme soit aussi celui qui s'abreuvera de ton sang, cette nuit ? ricana-t-il.

Démon ouvrit grand la bouche, exhiba des canines acérées, puis se pencha vers le cou de mon père. Je vis la scène se produire sous mes yeux comme au ralenti.

Le hurlement de souffrance que poussa mon père lorsque les dents du vampire percèrent sa chair ainsi que les dernières révélations de Démon me donnèrent le coup de fouet nécessaire pour réagir enfin. Mû par mon instinct, je bondis vers eux et me plaquai contre le dos de Démon. Agrippé fermement à lui, j'enfonçai mes canines dans son cou.

Je découvris que mordre un vampire était assez semblable à mordre un humain. Le sang coulait à flots et je m'en abreuvais à grandes gorgées.

En réaction à mon attaque, Démon se redressa. Il relâcha l'emprise qu'il avait sur mon père et essaya de se libérer. Le chasseur profita de cette soudaine liberté de mouvement pour s'emparer du pieu qu'il tentait de ramasser depuis un bon moment, puis l'enfonça profondément dans le cœur de Démon. Blessé mortellement, celui-ci vacilla vers l'arrière. Il perdit l'équilibre en s'écroulant mollement sur le dos, m'entraînant dans sa chute. J'aurais dû réagir, pourtant j'en fus incapable.

Le sang de Démon possédait des propriétés aussi incroyables qu'insoupçonnées. Depuis que j'avais commencé son absorption, de nombreux frissons me parcouraient l'échine en transformant mon corps surnaturel. J'étais littéralement survolté, comme si j'avais été connecté sur une prise de 240 volts. Toutefois, cette décharge d'énergie me paralysait et me faisait halluciner.

Je fus envahi par d'étonnantes visions, tout en ayant une étrange impression de déjà vu...

Je marchais calmement dans un jardin en compagnie d'un groupe exclusivement masculin. Nous allions à la rencontre d'un homme au charisme indéchiffrable. D'allure séduisante, celui-ci arborait une barbe, avait les cheveux longs et portait une simple toge. En dépit de sa surprenante sobriété, il était baigné d'une aura particulière, il dégageait beaucoup d'affection et de bienveillance. Je sentais mon cœur battre à tout rompre en m'approchant de lui. Lorsque j'arrivai à sa hauteur, je l'embrassai sur les joues, comme le voulait la coutume.

La vision changea subitement.

Je me trouvais encore en compagnie de cet homme, cependant celui-ci était désormais crucifié et m'adressait un regard miséricordieux. Je baissai les yeux, rongé par le remords. Les trente pièces d'argent que je fixais dans ma main me parurent soudainement ardentes.

Les images devinrent troubles à nouveau, mais la vision persista. Je devinai alors que les scènes auxquelles j'assistais étaient en fait des souvenirs que je voyais à travers les yeux d'un autre, et que son regard venait de se voiler de larmes.

Je compris que ces souvenirs appartenaient à Démon.

La vision se transforma de nouveau. J'étais de retour dans le jardin, toutefois il faisait nuit. J'étais assis sur un banc, accablé, pleurant à chaudes larmes. Je pouvais ressentir l'ampleur du désespoir de Démon à travers ses souvenirs, profond au point de lui donner envie de mettre fin à ses jours.

Un bruissement de feuilles le fit sursauter. Après s'être relevé prestement, il se trouva face à un homme étrangement pâle. Sans crier gare, celui-ci se jeta sur lui, le mordant à la gorge et aspirant une partie de son sang.

Puis, la vision s'estompa.

Chapitre 14

Ayant tourné de l'œil pendant mes visions, j'avais perdu contact avec la réalité. Maintenant qu'elles avaient cessé, mes sens recommençaient à fonctionner graduellement. Toujours immobile, je sentais néanmoins des fourmillements dans mes membres ; ma paralysie disparaissait aussi.

J'entendais mon père sangloter à mes côtés ; il croyait probablement que le pieu m'avait atteint également.

— Mon fils... dit-il, affligé. Mon fils..., je suis tellement désolé. Je ne pouvais pas permettre que tu demeures en vie. Tu étais une aberration de la nature, une création de Satan. Ta seule existence était blasphématoire. J'aurais tant voulu que ça se passe autrement...

Je serrai le poing, puis ouvris brusquement les paupières. Je venais de reprendre la pleine maîtrise de mon corps.

Mon père hoqueta de surprise et recula de trois pas en boitillant.

Je repoussai le cadavre de Démon, puis me relevai en arrachant le pieu de sa dépouille.

Mon père balbutiait des sons incohérents, les yeux écarquillés de terreur.

— Mon fils... Aide-moi, je suis gravement blessé... suppliait-il. Il y a tant de choses que j'aimerais te dire et te montrer ! J'ai conservé certaines affaires ayant appartenu à ta mère. Je voudrais te les remettre...

— D'accord, père, rétorquai-je d'une voix atone. Je vais t'aider...

J'enfonçai solidement le pieu dans sa boîte crânienne.

Crac !

La vitesse de mon geste l'avait pris par surprise. Ses jambes se dérochèrent sous lui.

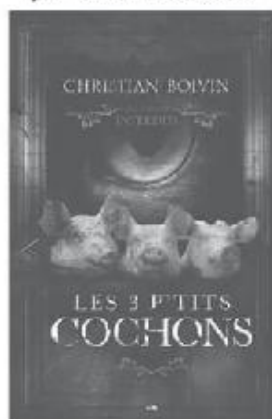
Je ne jugeai pas utile de m'en repaître. Grâce au fluide vital des Anciens qui coulait maintenant dans mes veines, mon organisme ne nécessitait plus l'absorption régulière de sang humain.

Un nouveau Démon venait d'arriver en ville.

Aussi disponibles

LES CONTES
INTERDITS

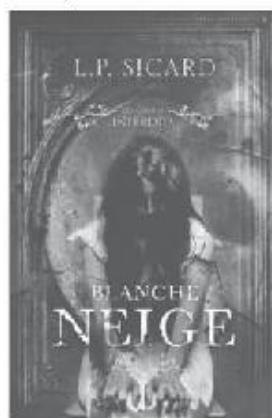
Les 3 p'tits cochons
par Christian Boivin



Hansel et Gretel
par Yvan Godbout



Blanche Neige
par L.P. Sicard

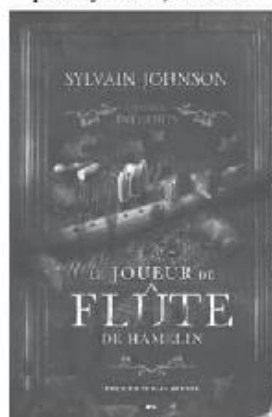


Peter Pan
par Simon Rousseau



**Le joueur de flûte
de Hamelin**

par Sylvain Johnson



Le petit chaperon rouge

par Sonia Alain



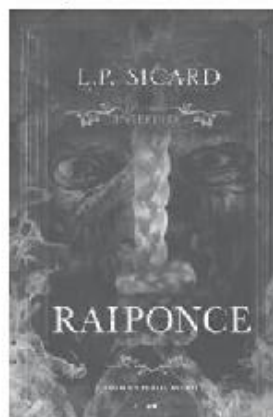
Pinocchio

par Maude Royer



Raiponce

par L.P. Sicard



La reine des neiges

par Simon Rousseau



La petite sirène

par Sylvain Johnson





www.ada-inc.com
info@ada-inc.com



www.facebook.com/EditionsAdA



www.twitter.com/EditionsAdA

Un informaticien orphelin aspirant à une vie plus palpitante, qui ne trouve le réconfort que dans les jeux vidéo.

~

Une intrigante voisine aux mystérieuses sorties nocturnes.

~

Une bande de marginaux dirigée par un personnage controversé se faisant appeler Démon.

~

Un *nightclub* clandestin recelant un passage vers l'antichambre de l'enfer.

Depuis son jeune âge, Hans Christian Andersen se savait différent des autres. Il a écrit *Le vilain petit canard* comme une métaphore de sa propre vie. Dans cette nouvelle version sanglante, le personnage principal nous relate une existence beaucoup plus funeste...

LES CONTES
INTERDITS



18+